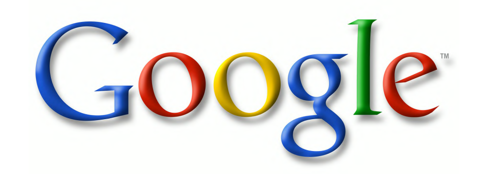
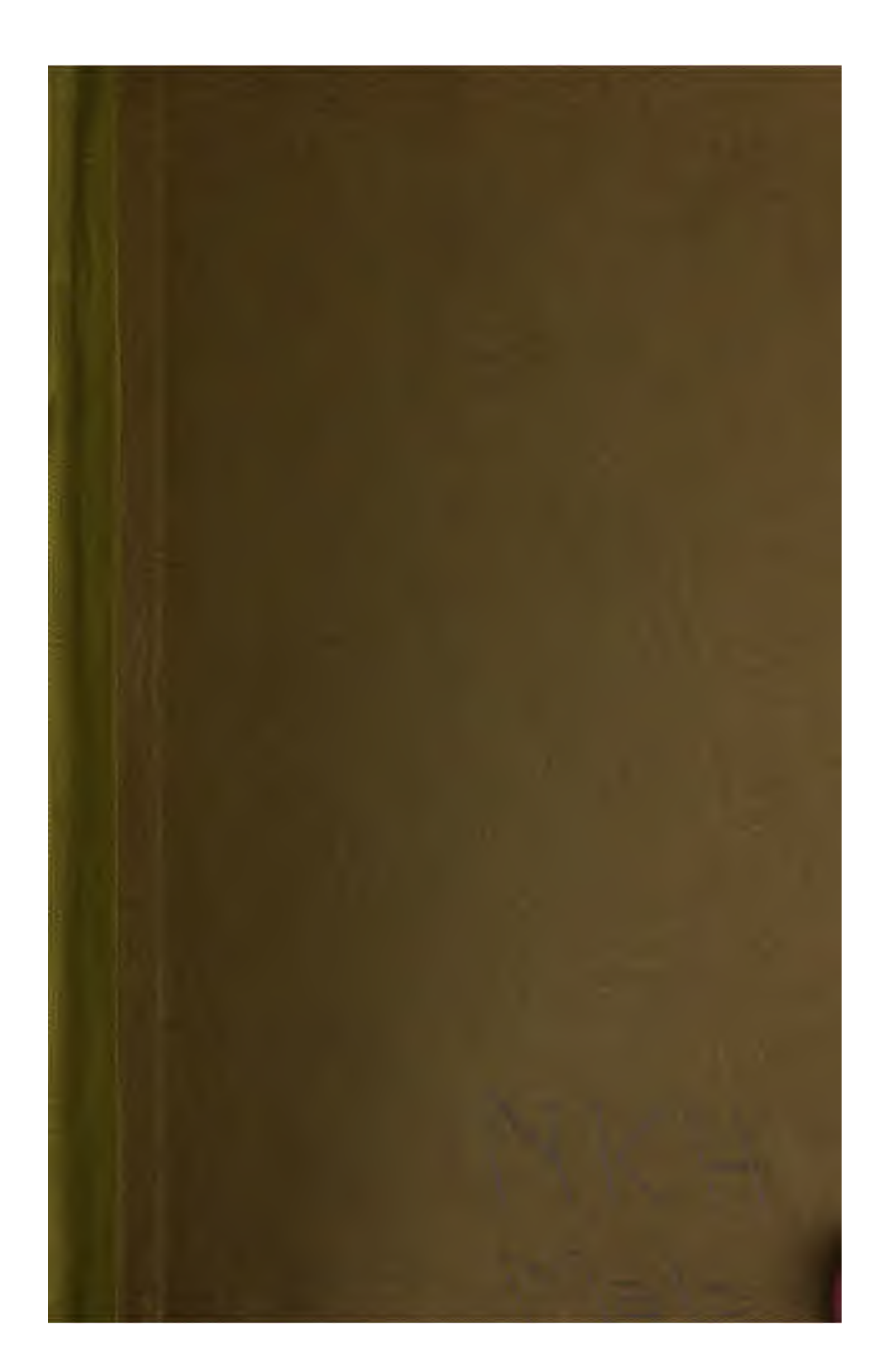

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579271 7







LES CHANSONS

D'AUTREFOIS

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

LES CHANSONS D'AUTREFOIS

VIEUX CHANTS POPULAIRES DE NOS PÈRES

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR CHARLES MALO

ILLUSTRATIONS

PAR GUSTAVE DORÉ

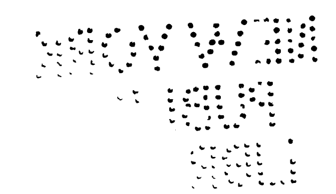
Chanfons à boire
Rondes populaires. — Chanfons
Chants guerriers. — Chanfons à rire
Vieilles Chanfons populaires. — Romances
Chanfons badines. — Chanfonnettes
Cantiques & Complaintes
Ariettes

PARIS

JULES LAISNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE VÉRO-DODAT

1861



DES

VIEILLES CHANSONS

DE NOS PÈRES

Il y a trente ans à peine, on pouvait répéter encore, avec raison, cet éternel adage, qu'en France la chanson est une puissance, la plus grande, la plus universelle de toutes, car elle s'attache et s'en prend à tout, la chanson : plaisirs, amour, joie et tristesse, richesse et misère, folie et raison, vices et ridicules, gloire, oppression, rien n'échappe à son empire dominateur; ses grelots brillants ou légers ont tout animé, vivifié, glorifié; sa férule aiguë ou sanglante a tout ridiculisé, conspué, flétri.

La chanson est donc, par essence, essentiellement française, c'est-à-dire, l'expression la plus vraie, la plus spontanée de notre esprit national. Où trouver, notamment, les révélations inattendues d'une foule de circonstances secrètes, d'abus ou de scandales, de peintures intimes de mœurs qui auront échappé à la sagacité de nos historiens

modernes, sinon dans les vieilles chansons des divers siècles, précieuses traditions des temps sur lesquelles le froid oubli passe et qu'il efface tous les jours? Ah! qu'une plume habile, autant qu'infatigable, devrait bien enfin les recueillir!

Oui, dussions-nous le redire à satiété: la chanson, éminemment française, est le besoin de tous les âges : de l'enfance et de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse elle-même; — de toutes les conditions, puisque tout le monde chante : le riche comme le pauvre, le paysan aux champs, la grande dame au salon, l'ouvrière dans sa mansarde, l'artiste à l'atelier, le soldat au camp, l'artisan à l'établi, l'ivrogne au cabaret, le poëte jusque dans les fers. Boileau n'a-t-il pas dit : « Le Français né malin créa le vaudeville? » — Lamotte-Houdart : « Les vers sont enfants de la lyre, il faut les chanter non les lire? » — et Beaumarchais lui-même : « Tout finit par des chansons? »

Il ne nous reste plus qu'à bien définir les types caractéristiques de la chanson, véritable reflet de la tendance et des mœurs de chaque époque qu'elle représente; ainsi, pour ne pas remonter plus haut que le commencement du dix-uitième siècle, et classant à part toutes ces vieilles traditions populaires ou complaintes curieuses dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours, voilà ce que fut en réalité, de 1700 à 1790, la chanson en France : — une fée aux mille formes diverses, affectant tous les tons, toutes les allures; se montrant tour à tour Muse chaste, mélancolique, gracieuse et douce, ou fine, railleuse et caustique; — tantôt Bacchante échevelée, délirante, mais trop souvent encore grotesque, excentrique, et même grossière; — ou bien ailleurs Erato, badine, sensuelle et voluptueuse;

— enfin même humble Bergère timide, naïve, ou plutôt quelque peu niaise, au point de vue du haut goût de l'époque actuelle.

Or voilà, en résumé, le tohu-bohu, le pêle-mêle, le salmis infiniment curieux qu'offrent les *Vieilles chansons de nos pères*. Aussi avons-nous pris soin de les classer par séries bien distinctes, à savoir : vieilles chansons populaires, cantiques et complaintes, chansons pour rire, romances, chansons à boire, ariettes, chansons badines, chants guerriers, chansons, rondes populaires, chansonnettes. On retrouvera dans leurs mille diversités de licence ou de réserve, d'excentricité folle ou de gaieté contenue, les influences si opposées des règnes de Louis XV et de Louis XVI.

A dater de 1790, un instinct nouveau se révèle chez la chanson; c'est une aspiration ardente, soudaine de gloire et de patriotisme. Bellone fière et fougueuse, elle s'exalte alors et s'enflamme. Ses hymnes guerriers, où déborde un lyrisme révolutionnaire, brûlant et désordonné, viennent électriser toute la France, ébranler de leurs échos éclatants jusqu'à l'Europe elle-même : Plus d'oppression, s'écrient-ils, plus d'esclavage, plus de rois ; et la chanson reste ainsi souveraine, durant six années de fièvre des événements politiques. Après quoi elle redevient calme et réservée, bien que fine et gaie, et spirituelle encore, grâce à une pléiade de jeunes chansonniers pleins de verve qui devaient plus tard se faire un nom comme auteurs dramatiques, sous la littérature froide et classique de l'Empire; car à cette époque on pouvait, au rebours du dicton de Beaumarchais, dire avec vérité que, pour les auteurs de ce temps, et même les plus illustres plus tard, *tout commençait par des chansons*.

C'est ce dernier point de vue-là même qui ajoute un prix infini d'attraits et de curiosité à ce premier recueil de chansons, que nous publions sous le titre spécial et tout exclusif de *Vieilles chansons de nos pères*, dont le complément naturel, devant paraître très-prochainement, sera un second volume intitulé : *Chants d'hier, Chants d'aujourd'hui*, non moins curieux lui-même et non moins attrayant pour l'extrême variété de son contenu que par les considérations littéraires et critiques que nous prendrons soin de rattacher aux phases diverses de la chanson moderne : sous l'Empire, sous la Restauration, sous la monarchie de Juillet, enfin sous l'époque actuelle.

Il n'est pas toutefois sans intérêt de reconnaître et d'avoir même pour très-avéré, dès à présent, que ce premier recueil, appelé tout bonnement par nous les *Vieilles chansons de nos pères*, n'est rien de moins que l'œuvre de collaboration collective, et surtout précieuse comme tradition, d'une foule d'auteurs : — les uns *anciens*, comme Maître Adam, Desportes, Ducerceau, Dufresny, La Monnoye, Lamotte-Houdart, Léonard, Marigny, Martial d'Auvergne, Voiture ; — les autres *facétieux*, comme Audinot, Collé, Gallet, Grécourt, Haguenier, Lattaignant, Panard, Piis, Pigault-Lebrun, Vadé ; — ceux-ci *gracieux*, comme Berquin, Coupigny, Demoustier, Favart, Florian, Gentil-Bernard, Marsollier, Monvel, Parny ; — ceux-là *grands seigneurs*, comme le cardinal de Bernis, le comte Bonneval, les marquis de Boufflers et de Gourdon, les comtes de Laborde, de la Salle, de Ségur, le duc de Nivernais ; ou *grandes dames*, comme madame Necker, la marquise de Travanet ; — de véritables *célébrités* enfin, telles que Beaumarchais, Campenon, Chateaubriand, Chénier, Colar-

deau, Alexandre Duval, Étienne, Fabre d'Églantine, Gresset, la Harpe, Legouvé, Lemercier, Luce de Lancival, Michaud, Montcrif, Picard, Ribouté, Jean-Jacques Rousseau, Saurin, Voltaire. Voilà certes un écrin assez brillant de joyeusetés et d'illustrations pour le dix-huitième siècle.

Il est vrai qu'à l'abri de tous ces noms d'auteurs plus ou moins distingués ou célèbres, viennent se grouper près de soixante *anonymes* dont les œuvres, que réprouverait au besoin un goût épuré, sont plus ou moins baroques, burlesques, disons plus, ridicules; mais les antiques traditions populaires, même les plus *bêtes*, sont tellement devenues respectables, non-seulement aux yeux du bon peuple qui aime à chanter, se moquer et rire, mais encore à ceux des vrais amateurs de vieilles curiosités, que nous nous serions fait un sérieux scrupule de ne les pas admettre dans un recueil qui a surtout la prétention, peut-être justifiée, d'être, dans sa spécialité exclusive, le plus complet de tous ceux qui aient vu le jour jusqu'ici, et le mieux raisonné aussi comme classement de matières.

A ce propos, nous émettons un regret, frivole sans doute, celui de n'avoir pu rencontrer encore, sous notre main, certaines vieilleries rares ou drôles, notées pour mémoire dans la *Clef du Caveau*, peut-être même introuvables, telles que, notamment :

J'ons un curé patriote.— Un bon vieillard de Gaillarbois. — Ma commère, quand je danse. — Pomm' de reinette et pomm' d'apis. — Mi, mi, fa, ré, mi. — Mon père était pot. — Où allez-vous, monsieur l'abbé? — Oui, noir, mais pas si diable. — Quand on va boire à l'Écu. — Encore un quart'ron, Claudine.— Gai, gai, mariez-vous.— Que Pantin

serait content! — Quel désespoir! — Tu n'auras pas, petit polisson. — A la façon de Barbari. — Rendez-moi mon écuelle de bois. — C'est son lan, la, landerirette. — Changez-moi cette tête. — Je n' saurais danser. — Cocu, cocu, mon père. — Foulons la fougère, etc., etc.

Nous recevrions donc avec une vive reconnaissance toute communication quelconque à l'égard de ces drôleries grotesques ou de toutes autres omises involontairement; et cela en prévision d'une édition nouvelle de ce volume.

Observation dernière : pour aider quelque peu la mémoire de nos lecteurs en ce qui touche les timbres d'airs, nous avons cru devoir suivre, assez constamment, un usage routinier, adopté faute de mieux par nos devanciers, en renvoyant aux numéros correspondants de la *Clef du Caveau;* mais d'abord tout le monde ne connaît pas ce livre, assez cher d'ailleurs, et dont les trop prétentieuses notes critiques (signées Capelle) fourmillent d'omissions et d'erreurs. Ce répertoire musical n'est donc pas positivement une autorité pour nous; notre seule excuse, pour y renvoyer, c'est qu'il n'en existe pas d'autres.

Et maintenant, si l'on nous demande comment il se fai qu'un littérateur, appartenant à vingt corps scientifiques, fondateur-rédacteur d'une œuvre importante comme la *France littéraire*, se puisse amuser, sur le déclin de ses jours, à recueillir, annoter des volumes de chansons, cet homme répondra que, pour lui comme pour tant d'autres, sa carrière littéraire a commencé par des chansonnettes; qu'il se rappelle, en outre, comme premier souvenir de jeunesse, d'avoir été correspondant du *Caveau*, l'un des douze fondateurs des *Soupers de Momus* avec Aimé-Martin,

Denne-Baron, Charrin, Casimir Ménestrier, Étienne Jourdan, Ledoux, etc., etc.; enfin propriétaire, en 1811, des *Étrennes lyriques*, et d'y avoir, dans son recueil, le premier tendu la main à Béranger, complétement inconnu jusque-là, et dont il fit imprimer les trois pièces : *Marie Stuart, Charles VII*, le *Petit homme gris*. Or ces vieux souvenirs ont bien leur prix. S'il ajoute d'ailleurs qu'il s'est trouvé lié d'amitié avec la plupart des chansonniers et poëtes de l'Empire et de la Restauration, on comprendra mieux peut-être qu'en 1861 ces doux et gais souvenirs de jeunesse aient encore pour lui quelques charmes.

Voilà aussi pourquoi nous donnerons les mêmes soins à la publication de ce second volume intitulé : *les Chants d'hier, les Chants d'aujourd'hui.*

CHARLES-MALO.

VIEILLES CHANSONS POPULAIRES



LE BON ROI DAGOBERT

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 209.

Le bon roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Est mal culotté.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit. »

Comme il la remettait,
Un peu il se découvrait;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau.
— Bah! bah! lui dit le roi,
La rein' l'a plus noire que moi. »

Le bon roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert.
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre habit paré
Au coude est percé.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Le tien est bon, prête-le-moi. »

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Les tiens sont neufs, donne-les-moi. »

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Il faut du savon
Pour votre menton.
— C'est vrai, lui dit le roi,
As-tu deux sous? prête-les-moi. »

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!

Que le perruquier
Vous a mal coiffé !
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je prends ta tignasse pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Est bien écourtée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-le rallonger de deux doigts. »

Du bon roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un cerf;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
La corne au milieu
Vous siérait bien mieux.
— C'est vrai, lui dit le roi,
J'avais pris modèle sur toi. »

Le roi faisait des vers;
Mais il les faisait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Laissez aux oisons
Faire des chansons.
— Eh bien! lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi. »

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous.
— Eh bien, lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi. »

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Qu'on me donne un sabre de bois. »

Les chiens de Dagobert
Étaient de gale tout couverts;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
— Eh bien, lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi. »

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Se fera tuer.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!

Voyager si loin
Donne du tintouin.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi. »

Le roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Se fera geler.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Se fera noyer.
— C'est vrai, lui dit le roi,
On pourra crier : Le roi boit. »

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil.
— Eh bien, lui dit le roi,
Fais-le vite emporter chez toi. »

La reine Dagobert
Choyait un galant assez vert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Vous êtes... cornu,
J'en suis convaincu.
— C'est bon, lui dit le roi,
Mon père l'était avant moi. »

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert;
Le grand saint Éloi
Lui dit: « O mon roi!
Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant.
— Bah! bah! lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi. »

Le bon roi Dagobert,
Ayant bu, allait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit: « O mon roi!
Votre Majesté
Va tout de côté.
— Eh bien, lui dit le roi,
Quand t'es gris, marches-tu plus droit? »

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut.
Le grand saint Éloi
Lui dit: « O mon roi!
Satan va passer,
Faut vous confesser.
— Hélas! lui dit le roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi? »

AUTEUR INCONNU.

En dépit des *Gesta Dagoberti*, on n'avait, vers la fin du dernier siècle, sur les écarts, l'incontinence, la bonhomie du roi Dagobert, comme sur la franche sincérité de saint Éloi, son conseiller intime et l'intendant de son palais, que des données vagues et indécises, et voilà qu'une chanson, aussi originale que satirique, vient tout à coup raviver et populariser, à un intervalle de douze cents ans, le souvenir du vieux Mérovingien Dagobert. Cette bonne fortune que n'ont eue ni Charlemagne, ni François Ier, ni Henri IV, ni Louis XIV, de revivre dans le souvenir du peuple, est due à quoi? à une chanson burlesque.

CHARMANTE GABRIELLE

Musique du père du Caurroy.

CLEF DU CAVEAU : 95.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars,
Cruelle départie!
  Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour!

L'Amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine
Mis sous ses étendards.
Cruelle départie, etc.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Èbre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie, etc.

Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie, etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie, etc.

Bel astre que je quitte,
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir!
Cruelle départie, etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :
Cruelle départie!
  Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
  Pour tant d'amour!

Attribuée à Henri IV.

VIENS, AURORE

INVOCATION A L'AMOUR

VILLANELLE

CLEF DU CAVEAU : 1051.

  Viens, aurore,
  Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi;
  La bergère
  Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

  D'ambroisie
  Bien choisie
Hébé la nourrit à part;
  Et sa bouche,
  Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde
Sans seconde;
Elle a la taille à la main;
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois Grâces
Sur ses traces
Font naître un essaim d'Amours;
La sagesse,
La justesse,
Accompagnent ses discours.

Attribuée à HENRI IV.

LA BONNE AVENTURE, O GUÉ

CLEF DU CAVEAU : 302.

— 1690 —

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Longue souffrance, en aimant,
Est chose bien dure;

Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure!
Mais, pour un amant chéri,
Tromper tuteur et mari,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Si l'Amour, d'un trait malin,
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque joyeux boute-en-train,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur du murmure;
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne le cœur?
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

DANCOURT.

Auteur et acteur comique, né en 1661, mort en 1726; il excellait dans la farce et le genre grotesque. Il a composé soixante pièces de théâtre; la meilleure d'entre elles est le *Chevalier à la mode.*

MONSIEUR DE LA PALISSE

CLEF DU CAVEAU : 692

— 1700 —

Messieurs, vous plaît-il d'ouír
L'air du fameux la Palisse?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais tant il fut honnête;
Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt, tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,

Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire,
Et pour bien goûter le vin,
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau
Avait pour lui de l'amorce;
Et moins il y mettait d'eau
Plus il y trouvait de force.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il aimait à prendre l'air
Quand la saison était bonne,
Et n'attendait pas l'hiver
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame;
S'il avait vécu garçon,
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri;
Elle n'était point jalouse;
Sitôt qu'il fut son mari,
Elle devint son épouse.

D'un air galant et badin
Il courtisait sa *Caliste*,
Sans jamais être chagrin
Qu'au moment qu'il était triste.

Il passa près de huit ans
Avec elle, fort à l'aise;

Il eut jusqu'à huit enfants.
C'était la moitié de seize.

On dit que dans ses amours
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours,
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brillait comme un soleil;
Sa chevelure était blonde;
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers,
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de rébus,
Il n'avait pas son semblable;
S'il eût fait des impromptus,
Il en eût été capable.

Il savait un triolet
Bien mieux que sa patenôtre;
Quand il chantait un couplet
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale :
Il soutint qu'une jument
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe.

Tout homme qui l'entendit
N'avait pas perdu l'ouïe.

Il prétendit, en un mois,
Lire toute l'Écriture,
Et l'aurait lue une fois,
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air
Il s'acquit le don de plaire;
Le roi l'eût fait duc et pair,
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle;
Et jamais, lorsqu'il buvait,
Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire;
S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affaire.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume:
Quand il était à Poitiers,
Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau,
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,

Il y serait demeuré
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès;
Mais, dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi,
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'aperçurent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fît le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge,
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits
Qui contiennent son histoire,

Qu'il irait en paradis
S'il était en purgatoire.

Attribuée à LA MONNOYE.

Cette vieille chanson, si populaire, a le tort extrême, comme tradition, de ridiculiser un illustre rejeton des Chabannes, le seigneur de la Palisse. Après avoir servi vaillamment, de 1492 à 1525, et tour à tour Charles VIII, Louis XII, François Ier, ce maréchal de France eut la tête cassée d'un coup d'arquebuse à la bataille de Pavie; et c'est un méchant noël satirique de l'époque, commençant ainsi :

Hélas! la Palisse est mort,
Mort devant Pavie,
Hélas! s'il n'était pas mort,
Il seroit encore en vie,

qui servit de modèle à cette indécente bouffonnerie; depuis plus d'un siècle elle fait, de génération en génération, rire le bon peuple de France aux dépens d'un de nos plus grands capitaines du seizième siècle; on a dénaturé jusqu'à son nom. Dagobert, Malbrough, la Palisse, ont subi la même destinée.

AU CLAIR DE LA LUNE

CLEF DU CAVEAU : 1820.

— DATE INCERTAINE —

« Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu.
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu. »

Au clair de la lune,
Pierrot répondit :
« Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.

Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car dans sa cuisine
On bat le briquet. »

Au clair de la lune,
L'aimable Lubin
Frapp' chez la brune;
Ell' répond soudain :
« Qui frapp' de la sorte? »
Il dit à son tour :
« Ouvrez votre porte
Pour le dieu d'Amour. »

Au clair de la lune
On n'y voit qu'un peû.
On chercha la plume,
On chercha le feu.
En cherchant d' la sorte,
Je n' sais c' qu'on trouva,
Mais j' sais que la porte
Sur eux se ferma.

AUTEUR INCONNU.

Air primitif attribué à Lulli. Boïeldieu, par ses délicieuses variations dans les *Voitures versées*, a perpétué à jamais l'air et le souvenir de cette vieille chanson populaire.

MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH

CLEF DU CAVEAU * 622.

— 1709-1781 —

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine;
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z'à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra z'à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine;
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine;
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'elle peut monter.

Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine;
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine;
Beau page, ah! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez?

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine;
Aux nouvell's que j'apporte
Vos beaux yeux vont pleurer.

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine;
Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés.

Monsieur d' Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine;
Monsieur d' Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J' l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine;
J' l'ai vu porter en terre
Par quatre z'officiers.

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine;
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine;
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine;
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Mironton, mironton, mirontaine;
On vit voler son âme
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine;
Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva,

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine;
Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Mironton, mironton, mirontaine;
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine;
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls.

Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine;
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup,

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine;
Des blondes et des brunes
Et des châtaign's aussi.

J' n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine;
J' n'en dis pas davantage
Car en voilà z'assez.

AUTEUR INCONNU.

Chanson bouffonne et satirique, composée par un mauvais plaisant contre le fameux duc de Malbrough, implacable ennemi de la France, et sur le faux bruit de sa mort lors de la bataille de Malplaquet (11 septembre 1709), mort qui n'eut lieu qu'en 1722. Cette bouffonnerie circula donc, mais ignorée, à l'état de simple tradition, pendant soixante ans, en diverses provinces, lorsqu'un beau jour, en 1781, la nourrice du dauphin se prit à bercer, devant Marie-Antoinette, l'enfant de France, de cette chanson inconnue jusque-là. La reine se passionna soudain de l'air et des paroles; il en fut de même de Louis XVI. Bientôt ainsi Malbrough fit fureur à la cour, à la ville, dans la France; il devint populaire jusqu'en Angleterre même. Cet engouement a si peu cessé même que, au dire du bibliophile Jacob, Napoléon entonnait, à haute voix, l'air de Malbrough chaque fois qu'il montait à cheval pour entrer en campagne.

VA-T'EN VOIR S'ILS VIENNENT, JEAN

LES RARETÉS

CLEF DU CAVEAU : 613.

— 1720 —

On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci,
Et bien mieux choisie :
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire :
Va-t'en voir, etc.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance :
Va-t'en voir, etc.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfants
Se font par l'oreille :
Va-t'en voir, etc.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle :
Va-t'en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité,
Un musicien sobre :
Va-t'en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point,
Un Picard sans tête :
Va-t'en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissants
Sans aucune envie :
Va-t'en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidèle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle :
Va-t'en voir, etc.

Un savant prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue :
Va-t'en voir, etc.

Une nonne de Long-Champs,
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs
D'être recloîtrée :
Va-t'en voir, etc.

Un médecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux,
Et guérit lui-même :
Va-t'en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
  Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
  Comme saint Antoine :
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

LA MOTTE-HOUDART.

Né en 1672, mort en 1731. Écrivain fécond, qui s'exerça avec succès dans tous les genres : poëmes, odes, fables, opéras, tragédies, comédies, discours en prose. Il était essentiellement ennemi de l'épigramme ; aussi cette chanson était-elle une rareté elle-même.

LA MÈRE MICHEL ET SON CHAT

CLEF DU CAVEAU : 22.

— VIEILLE DATE INCERTAINE —

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtr', qui est-c' qui lui rendra,
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu. »

C'est la mère Michel qui lui a demandé :
« Mon chat n'est pas perdu ! vous l'avez donc trouvé ? »
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous sera rendu. »

Et la mère Michel lui dit : « C'est décidé,
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser. »
Le compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : « Pour un lapin votre chat est vendu. »

ANONYME.

Au dernier siècle, les gens appelés *rôtisseurs* étaient établis rue de la Huchette ; c'est là probablement que résidait le compère Lustucru ; or, il paraît que de son temps, d'après la chanson, ces braves gens vendaient déjà du chat pour du lapin.

LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS

RONDE GRIVOISE

CLEF DU CAVEAU : 303.

— 1732 —

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère :
Elle en a, car je les ai vus,
J'ai vu la boulangère
Aux écus,
J'ai vu la boulangère.

« D'où te viennent tous ces écus,
Charmante boulangère?
— Ils me viennent d'un gros Crésus,
Dont je fais bien l'affaire,
Vois-tu !
Dont je fais bien l'affaire.

A mon four aussi sont venus
De galants militaires;
Mais je préfère les Crésus
A tous les gens de guerre,
Vois-tu !
A tous les gens de guerre.

Des petits-maîtres sont venus
En me disant : « Ma chère,
« Vous êtes plus bell' que Vénus; »
Je n' les écoutais guère,
Vois-tu !
Je n' les écoutais guère.

Des abbés coquets sont venus :
Ils m'offraient, pour me plaire,

Des fleurettes au lieu d'écus;
Je les envoyais faire...
Vois-tu!
Je les envoyais faire...

— Moi, je ne suis pas un Crésus,
Abbé, ni militaire;
Mais mon talent est bien connu :
Boulanger de Cythère,
Vois-tu!
Boulanger de Cythère.

Je pétrirai, le jour venu,
Notre pâte légère,
Et la nuit, au four assidu,
J'enfournerai, ma chère,
Vois-tu!
J'enfournerai, ma chère.

— Eh bien! épouse ma vertu,
Travaill' de bonn' manière,
Et tu ne seras pas... déçu
Avec la boulangère
Aux écus,
Avec la boulangère.

Attribuée à GALLET.

Ce chansonnier, né en 1700, était épicier droguiste, d'un caractère jovial; il vécut dans l'intimité de Piron, Collé, Panard, et fit avec eux plusieurs pièces de théâtre fort gaies; mais naturellement il négligea son commerce et mourut dans la misère, en 1757.

AH! MAMAN, QUE JE L'ÉCHAPPE BELLE

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 15.

— 1747 —

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin, ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle :
Ah! maman, que je l'échappe belle!
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon!

Il s'approche de moi sans rien dire;
Le fripon soudain
Me prend la main;
Je la retire;
Il sourit, je le gronde, il soupire.
Mais en soupirant.
Dieu! qu'il avait l'air séduisant!

Ah! maman, etc.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse;
Un prudent effort,
De son transport
Me débarrasse :
Mais, voyant redoubler son audace,
J'avais du regret
De n'avoir pas mis un corset.

Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue:
Je le couvre en vain;
Il va plus loin,

J'en suis émue;
Les deux mains, quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.

Ah! maman, etc.

En tremblant je recule, il s'avance;
Le traître à l'instant,
D'un air content,
Sur moi s'élance.
Son ardeur forçait ma résistance;
Mais le suborneur
S'enfuit, voyant entrer ma sœur.

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin, ce matin,
S'était glissé dans ma ruelle:
Ah! maman, que je l'échappe belle!
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon!

VADÉ.

Né en 1720, ce joyeux Téniers de la poésie comique, bachique et burlesque, s'est éteint prématurément à l'âge de trente-sept ans, ayant abrégé sa vie par ses excès. Son nom se reproduira plusieurs fois encore dans notre recueil.

J'AI DU BON TABAC DANS MA TABATIÈRE

CLEF DU CAVEAU : 1830.

— 1754 —

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas.

Ce refrain connu que chantait mon père,
A ce seul couplet il était borné.
Moi, je me suis déterminé
A le grossir comme mon nez [1].
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas.

Un noble héritier de gentilhommière
Recueille tout seul un fief blasonné;
Il dit à son frère puîné :
« Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas. »

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel par besoin on est amené,
A l'emprunteur infortuné
Dit, après l'avoir ruiné :
« J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas. »

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur par eux rançonné,
Après l'avoir pateliné,
Disent, le procès terminé :
« J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas. »

D'un gros financier la coquette flaire
Le beau bijou d'or, de diamants orné.

[1] L'abbé de l'Attaignant avait un fort gros nez.

Le grigou, d'un air renfrogné,
Lui dit : « Malgré ton joli nez...
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas. »

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire
Est pour le sentir trop enchifrené.
Cet esprit est trop raffiné
Et lui passe devant le nez.
Voltaire a l'esprit dans sa tabatière,
Et du bon tabac, tu n'en auras
Pas.

Voilà huit couplets, cela ne fait guère
Pour un tel sujet bien assaisonné;
Mais j'ai peur qu'un priseur mal né
Ne chante en me riant au nez :
« J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras
Pas. »

Attribuée à DE L'ATTAIGNANT.

Cet abbé chansonnier, poëte infiniment jovial, né en 1697, fut tour à tour chanoine de Reims et conseiller au Parlement de Paris; il se fit un nom par sa facilité à composer et à chanter des couplets. Il a fini ses jours en 1779, chez les Pères de la Doctrine.

AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN

CLEF DU CAVEAU : 25.

— 1760 —

Ah! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment?
Depuis que j'ai vu Sylvandre

Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit à tout moment :
Peut-on vivre sans amant?

L'autre jour, dans un bosquet,
De fleurs il fit un bouquet,
Il en para ma houlette,
Me disant : « Belle brunette,
Flore est moins belle que toi,
L'Amour moins tendre que moi. »

Je rougis, et par malheur
Un soupir trahit mon cœur;
Le cruel avec adresse
Profita de ma faiblesse;
Hélas! maman, un faux pas
Me fit tomber dans ses bras.

Je n'avais pour tout soutien
Que ma houlette et mon chien;
L'Amour, voulant ma défaite,
Écarta chien et houlette;
Ah! qu'on goûte de douceur,
Quand l'Amour prend soin du cœur!

Bergères de ce hameau,
N'aimez que votre troupeau;
Un berger, prenez-y garde,
S'il vous aime, vous regarde,
Et s'exprime tendrement,
Pour vous causer du tourment.

ANONYME.

LA MEUNIÈRE DU MOULIN A VENT

CLEF DU CAVEAU : 690.

— DIX-HUITIÈME SIÈCLE —

L'autre jour me promenant,
Par devant derrière,
Je vis un objet charmant
Par derrière et par devant :
C'était la meunière
Du moulin à vent.

Je vis un objet charmant
Par devant derrière,
Je lui dis, la regardant
Par derrière et par devant :
« Bonjour, la meunière
Du moulin à vent! »

Je lui dis, la regardant
Par devant derrière :
« Prenez-moi pour votre amant
Par derrière et par devant,
Gentille meunière
Du moulin à vent. »

« Prenez-moi pour votre amant
Par devant derrière,
— Nous serions vus de ces gens
Par derrière et par devant, »
Reprit la meunière
Du moulin à vent.

« Nous serions vus de ces gens
Par devant derrière,
Qui sont tous des médisants,

Par derrière et par devant; »
Me dit la meunière
Du moulin à vent.

« Qui sont tous des médisants,
Par devant derrière;
Ils iraient partout chantant,
Par derrière et par devant :
« J'ons vu la meunière
« Du moulin à vent. »

« Ils iraient partout chantant,
Par devant derrière :
« J'ons vu Colin badinant,
« Par derrière et par devant,
« Avec la meunière
« Du moulin à vent. »

« J'ons vu Colin badinant
« Par devant derrière,
« Et ce jeu semblait charmant,
« Par derrière et par devant,
« A cette meunière
« Du moulin à vent »

Auteur inconnu.

LA BELLE BOURBONNAISE

PONT-NEUF GROTESQUE [1]

CLEF DU CAVEAU : 301.

— 1760 —

Dans Paris, la grand' ville,
Garçons, femmes et filles

[1] Cette première Bourbonnaise s'attaquait primitivement à une obscure courtisane, tombée dans la misère, tout autre que la

Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas!
Ha! ha! ha! ha!
La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Est très-mal à son aise,
Elle est sur le grabat,
Ha! ha! ha! ha! ha! ha!
Ha! ha! ha! ha! ha! ha!
Est très-mal à son aise,
Elle est sur le grabat.

N'est-ce pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage,
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas!
Ha! ha! ha! ha!
La veille d'un dimanche,
En tombant d'une branche,
Ell' s'est démis la hanche
Et s'est cassé le bras.
Ha! ha! ha! ha! ha! ha! etc.

Pour guérir cette fille,
On chercha dans la ville,
Un médecin habile;
Et l'on n'en trouva pas.
Ha! ha! ha! ha!

Dubarri. Plus tard, pour ridiculiser et avilir mieux cette odieuse favorite, le duc de Choiseul et M. de Sartines firent populariser ce pont-neuf par tous les chanteurs des rues; l'allusion devenait alors très-facile. La Bourbonnaise était ainsi nommée, non comme native du Bourbonnais, mais parce qu'elle était la maîtresse d'un Bourbon. Au reste la Dubarri triompha de tout le mépris jeté sur elle, et il est même probable que cette fameuse *Bourbonnaise*, qui devait la perdre, ne fût point parvenue jusqu'à nous sans le très-célèbre grimacier qui la chanta vingt ans durant, jusqu'en 1788, même encore sous l'empire; il lui assura une vogue immense et durable par la désopilante excentricité de ses gestes et de ses grimaces.

L'on mit tout en usage :
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage,
Rien ne la soulagea.
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! etc.

Et la pauvre malade,
D'argent n'ayant pas garde,
On tomba sur ses hardes,
Et rien ne lui resta.
  Ha ! ha ! ha ! ha !
En fermant la paupière,
Ell' finit sa carrière ;
Et sans drap et sans bière
En terre on l'emporta.
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! etc.

Pour fair' sonner les cloches,
On donna ses galoches,
Son jupon et ses poches,
Son mouchoir et ses bas.
  Ha ! ha ! ha ! ha !
Et de sa sœur Javotte,
On lui donna la cotte,
Son manteau plein de crotte
Avant qu'elle expirât !
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! etc.

La pauvre Bourbonnaise
Va dormir à son aise,
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sofa.
  Ha ! ha ! ha ! ha !
Voilà qu'elle succombe,
Elle est dans l'autre monde.
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son *Libera*.
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son *Libera*.

Attribuée au CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Tour à tour conteur charmant, poëte, guerrier, homme d'État, académicien ; peu d'hommes ont, durant un demi-siècle, plus brillamment occupé la scène du monde ; né en 1737, mort en 1815. Ce recueil est enrichi de ses œuvres badines les plus piquantes.

AH! LE BEL OISEAU, MAMAN!

CLEF DU CAVEAU : 13.

— DIX-HUITIÈME SIÈCLE —

Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage !
Ah! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant !

En cachette, hier au soir,
Nous sortîmes du village :
« Suis-moi, si tu veux le voir,
Me dit-il, sous ce feuillage. »

Ah ! le bel oiseau, maman, etc.

« Pressons-nous, mon cher Alain ;
S'il s'échappait, quel dommage !
Mon cœur bat, mets-y la main. »
Le sien battait davantage.

Ah ! le bel oiseau, maman, etc.

Il me prit un doux baiser :
« Alain, Alain, sois donc sage.
— C'est, dit-il pour préparer
Du bel oiseau le ramage. »

Ah ! le bel oiseau, maman, etc.

Il me presse de nouveau.
« Je le tiens, dit-il, courage !
Le voici sous mon chapeau ;
C'est le plus beau du village. »

Ah ! le bel oiseau, maman, etc.

Il est à moi pour toujours ;
Il chérit son esclavage ;
C'est l'objet de mes amours.
J'en veux jouir sans partage.

Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage !
Ah ! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant !

ANONYME.

VIVE HENRI IV

COUPLETS DE LA *PARTIE DE CHASSE D'HENRI IV*

CLEF DU CAVEAU : 622.

— 1774 —

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans

Que Dieu maintienne
En paix ses descendants,
Jusqu'à ce qu'on prenne
La lune avec les dents!

J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain.
Oui, j'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin,

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

COLLÉ.

L'un des chants restés les plus populaires de la France. Célèbre par sa gaieté, par son esprit, Collé était l'ami de Gallet, de Panard, de Piron, trois gaillards qui menaient très-joyeuse vie. Lecteur et secrétaire du duc d'Orléans, Collé composa, pour le théâtre de ce prince, une foule de parades fort piquantes. Né en 1709, mort en 1783. Ses deux œuvres capitales sont deux comédies du Théâtre-Français : *Dupuis et Desronais* et la *Partie de chasse de Henri IV*, dont le chant qui précède est extrait.

UN JOUR DÉ CET AUTOMNE

Musique de Dalayrac.

CLEF DU CAVEAU : 389.

— DATE INCONNUE —

Un jour dé cet automne,
Dé Bordeaux revenant,
Jé vis Nymphe mignonne,

Qui s'en allait chantant :
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aime qu'un moment.

Jé vis nymphe mignonne
Qui s'en allait chantant ;
C'était la jeune OEnone,
Fraiche comme un printemps.
On rit, etc.

C'était la jeune OEnone,
Fraiche comme un printemps,
Fermé comme uné nonne,
Un morceau de friand.
On rit, etc.

Fermé comme uné nonne,
Un morceau dé friand ;
Dans mon humeur gasconne,
J'étais entréprenant.
On rit, etc.

Dans mon humeur gasconne,
J'étais entréprenant,
Jé déchire et chiffonne
Lacet, gaze et ruban.
On rit, etc.

Jé déchire et chiffonne
Lacet, gaze et ruban ;
Tiens, lé fils de Latone,
Lui dis-je, est moins ardent.
On rit, etc.

Tiens, lé fils de Latone,
Lui dis-je, est moins ardent,
Et son flambeau, mignonne,
S'éteint dans l'Océan.
On rit, etc.

Et son flambeau, mignonne,
S'éteint dans l'Océan ;
Célui qué jé té donne
S'en va toujours brûlant.
On rit, etc.

Célui qué jé té donne
S'en va toujours brûlant.
« Ah! mé dit la friponne,
J'en doute à ton accent ! »
On rit, etc.

« Ah ! mé dit la friponne,
J'en doute à ton accent ! »
J'invoquai ma patronne,
Mon début fut brillant.
On rit, etc.

J'invoquai ma patronne,
Mon début fut brillant,
Qu'Amour mé lé pardonne !
Ah ! lé traître accident !
On rit, etc.

Qu'Amour mé lé pardonne !
Ah ! lé traître accident !
Jé né trouvai personne
Au sécond compliment.
On rit, etc.

Jé né trouvai personne
Au sécond compliment :
La franche et simple Œnone
Mé dit en soupirant
On rit, etc.

La franche et simple Œnone
Mé dit en soupirant :
Quoi ! l'eau de la Garonne

Rend souple comme un gant!
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aime qu'un moment.

De Baussay (de La Rochelle).

CADET ROUSSELLE

CLEF DU CAVEAU : 658.

— 1792 —

Cadet Rousselle a trois maisons
Qui n'ont ni poutres ni chevrons.
C'est pour loger les hirondelles.
Que direz-vous d' Cadet Rousselle?
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits,
Deux jaunes, l'autre en papier gris;
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux;
Les deux ronds ne sont pas très-beaux,
Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux :
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux;
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée,
Très-longue, mais toute rouillée :
On dit qu'ell' est encor pucelle,
C'est pour fair' peur aux hirondelles,
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois souliers :
Il en met deux dans ses deux pieds ;
Le troisièm' n'a pas de semelle ;
Il s'en sert pour chausser sa belle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois cheveux :
Deux pour les fac's, un pour la queue ;
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons :
L'un est voleur, l'autre est fripon ;
Le troisième est un peu ficelle ;
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens.
L'un court au lièvr', l'autre au lapin,
L' troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle ;
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrapent jamais les rats ;

Le troisièm' n'a pas de prunelle,
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié
Ses trois filles dans trois quartiers ;
Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisièm' n'a pas de cervelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers,
C'est pour payer ses créanciers ;
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' s'est fait acteur,
Comme Chénier s'est fait auteur ;
Au café quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas,
Car avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

AUTEUR INCONNU.

On s'est perdu en vaines conjectures sur la tendance satirique de cette bouffonnerie, sur la personnalité réelle de ce prétendu Cadet Rousselle, et notamment sur le mystère de ce nombre *trois* qui se reproduit sans cesse dans la chanson : idée fixe de son auteur anonyme. Faute de pouvoir lui arracher le secret de l'individualité qu'il avait en vue, on a fait depuis de son personnage sur la scène et jusqu'à satiété, un type général et commode de bêtises et d'excentricités, à la façon des Pierrots et des Jocrisses.

C'EST DANS LA VILLE DE BORDEAUX

VIEILLE PARADE

Air ancien.

— DATE INCONNUE —

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux;
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi, ce sont de bons enfants.

Il y a une dam' dans Bordeaux
Qui aime bien les matelots :
« Ma servante, allez-moi quéri
Le matelot le plus joli. »

« Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie quéri :
Montez là-haut, c'est au premier,
Collation vous y ferez. »

La collation a duré
Trois jours, trois nuits, sans décesser;
Mais, au bout des trois jours passés,
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé,
Par la fenêtre a regardé :
« Madame, donnez-moi mon congé;
Il fait beau temps, j' veux m'en aller.

« Beau matelot, si tu t'en vas
Mal de moi tu parleras;
Tiens, voilà cent écus comptés,
Sera pour boire à ma santé. »

Le matelot, en s'en allant,
Fit rencontre du président :
« Beau président, beau président,
Je suis satisfait et content.

— Beau matelot, mon bel ami,
Répète-moi ce que t'as dit :
— Monsieur, je dis qu'il fait beau temps
Pour aller sur la mer voguant. »

Le matelot, dans son vaisseau,
S' mit à chanter des airs nouveaux :
« Vivent les dames de Bordeaux,
Qui aiment bien les matelots ! »

ANONYME.

La grande célébrité de cette vieille parade, plus que séculaire, ne date toutefois en réalité que de la fin du dernier siècle ; ce fut en 1796 qu'un paillasse des boulevards, du nom de Rousseau, la mit en vogue et, trente années durant, grâce à lui, à l'illustre Bobèche, elle désopila la rate des flâneurs du boulevard du Temple.



CANTIQUES ET COMPLAINTES

COMPLAINTE DU JUIF ERRANT

CLEF DU CAVEAU : 1223.

— 1774 —

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Un jour, près de la ville
De Bruxelles, en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèrent en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très-mal arrangé,
Leur fit croire que cet homme
Était fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
D'vant lui, un tablier.

On lui dit: « Bonjour, maître!
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous.
Ne nous refusez pas,
Tardez un peu vos pas.

— Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur;
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

— Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

— J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.

Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

— De savoire votre âge
Nous serions curieux;
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux:
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne;
J'ai bien dix-huit cents ans,
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans :
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous pas cet homme,
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac, Juif errant?
De grâce, dites-nous,
Si c'est sûrement vous.

— Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée :
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquièm' fois;
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux,

Les forêts, les déserts,
Les montagn's, les coteaux,
Les plain's et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité.
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tout lieux, en tout temps,
J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu, tout aimable,
Vous eût tant affligé!
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

— C'est ma cruelle audace
Qui cause mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur;
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix;
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi :
« Veux-tu bien, mon ami,
« Que je repose ici? »

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
« Ote toi, criminel,
« De devant ma maison;
« Avance et marche donc,
« Car tu me fais affront! »

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
« Tu marcheras toi-même
« Pendant plus de mille ans;
« Le dernier jugement
« Finira ton tourment. »

De chez moi, à l'heure même,
Je sortis bien chagrin,
Avec douleur extrême,
Je me mis en chemin;
Dès ce jour-là, je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu la compagnie;
Grâce à vos politesses;
Je vous en remercie;

Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

AUTEUR INCONNU.

Cette célèbre complainte qui, depuis quatre-vingts ans, est répandue dans toutes les campagnes et n'a pas même, de nos jours, perdu son étonnante popularité, n'est que la tradition dernière, l'expression définitive d'une très-vieille légende, remontant à 1218 et qui s'est perpétuée de siècle en siècle, faisant peut-être, dans la personne d'Isaac Laquedem, allusion au peuple juif errant, dispersé sur la terre depuis la mort du Christ.

CANTIQUE DE L'ENFANT PRODIGUE

PARABOLE RENOUVELÉE DU SEIZIÈME SIÈCLE

LE PRODIGUE DÉBAUCHÉ

LE PRODIGUE.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu ;
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient à ma part.
Vous aurez mon autre frère ;
Consentez à mon départ !

LE PÈRE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu désoler mon âme,
Nos parents et nos amis ?
Je serais digne de blâme,
Si je te l'avais permis.

LE PRODIGUE.

Je veux, en dépit de tous,
M'éloigner d'auprès de vous ;

En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté;
Je ne crains ni ciel ni terre,
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE.

Mais, hélas! quelle raison
Te fait quitter la maison?
Ne suis-je pas un bon père?
De quoi te plains-tu de moi?
Et qu'est-ce que je puis faire
Que je ne fasse pour toi?

LE PRODIGUE.

Vous m'exhortez, il est vrai,
Mais je veux vivre en cadet:
Vous condamnez à toute heure
Le moindre dérèglement;
Je vais changer de demeure
Sans retarder un moment.

LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné!
Adieu, pauvre infortuné!
Ton égarement me tue;
J'en suis accablé d'ennui;
Je vois ton âme perdue,
Et ne sais plus où j'en suis.

LE PRODIGUE.

Venez à moi, libertins,
Prenez part à mes festins;
Venez à moi, chers lubriques,
Consumons nos courts moments
Dans les infâmes pratiques
Des plus noirs débordements!

Pensons à boire et manger,
Dans ce pays étranger;

Je n'ai plus la peur d'un père
Qui me suive pas à pas;
Songeons à nous satisfaire
Dans l'ordure et les ébats.

Contentons tous nos désirs
En nageant dans les plaisirs,
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

LE PRODIGUE PÉNITENT

Oh! le triste changement,
Après un train si charmant!
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisaient la cour;
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,
Dans la honte et dans l'ennui;
Ma conduite tout impure
M'a mis au rang des pourceaux;
Il est juste que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits;
Je fonds en pleurs, je soupire,
Je sens de cuisants remords :
Je sens un cruel martyre
De cœur, d'esprit et de corps.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain;
Tandis que chez mon cher père,
Où jamais rien ne défaut,

Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrais bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir;
Je voudrais bien, sous ce chêne,
Les restes de ces pourceaux;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver.
Il est temps que je détourne
Mon cœur de l'iniquité,
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

LE PRODIGUE DE RETOUR, A SON PÈRE

Voici, cher père, à genoux,
Un fils indigne de vous;
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

J'ai péché contre les cieux,
Je n'ose lever les yeux;
J'ai péché contre vous-même,
Je crains de vous regarder :
Ma douleur en est extrême;
Je suis prêt de m'amender.

Je me soumets de bon cœur
A votre juste rigueur;
Je ne veux plus vous déplaire;
Oubliez ce que je fis;
Vous êtes encor le père
De ce misérable fils.

LE PÈRE.

Cher enfant, embrasse-moi,
Je brûle d'amour pour toi :
Mes entrailles sont émues
Et de joie et de pitié ;
Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers
Et les mettez à ses pieds ;
Cherchez dans ma garde-robe
Une bague pour son doigt,
Avec sa première robe,
Puisqu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras :
J'ai mon fils entre mes bras ;
Il avait perdu la vie,
Mais il est ressuscité :
Chers amis, je vous convie
A cette solennité.

RÉFLEXIONS

C'est ainsi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur ;
Il l'embrasse, il le console,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une simple parole
Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pécheur, par amour
Vers Dieu, ce parfait retour ;
Tu recouvreras la grâce
Et les dons du Saint-Esprit,
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jésus-Christ,

Tes mérites suspendus
Te seront soudain rendus ;
Ta paix en sera parfaite ;
La terre t'en bénira,
Tout le ciel en fera fête,
Et l'enfer en rougira.

AUTEUR INCONNU.

Il est peu d'histoires qui, depuis le treizième siècle même, s'appuyant sur l'Évangile selon saint Luc, aient plus universellement depuis lors autant impressionné les esprits que la parabole de l'*Enfant prodigue* ; on l'a reproduite de toutes les manières ; cette version, moderne du reste, est une reproduction probable des plus anciennes complaintes.

CANTIQUE DE SAINT HUBERT

AIR du Bon Jésus.

— DIX-SEPTIÈME SIÈCLE —

Ouvrons notre mémoire
Et élevons nos yeux
Jusqu'au centre des cieux,
Pour publier la gloire
Du bien-aimé de Dieu, de ce grand saint Hubert,
Si réclamé par tout l'univers.
Publions en tous lieux
Le pouvoir de ce saint glorieux.

Parmi la loi païenne,
Saint Hubert fut né
De très-noble lignée,
Fils du duc d'Aquitaine.
En France, renommé par son premier exploit,
Il fut s'offrir au service du roi,
Où il fut sûrement
Fait capitaine à son contentement.

Hubert, en son jeune âge,
A eu l'honneur d'avoir
Comme ayant le pouvoir,
Floribane en mariage,
Fille du comte Dagobert, demeurant à Louvain.
La chasse était son plus grand entretien.
Le plaisir et la joie
De saint Hubert était parmi les bois.

Le Seigneur, par sa grâce,
Changea bien ce païen
Au nombre des chrétiens.
Dans une partie de chasse,
Jour du Vendredi-Saint, chassant dans la forêt,
Il guide un cerf et le poursuit de près;
Et comme un chasseur,
Il espérait en être vainqueur.

Le cerf lui résiste
En lui disant : « Crois-moi,
Chasseur, arrête-toi;
En vain tu fais la poursuite
Au divin Roi des rois. Regarde dans ce lieu,
Figure-toi que je suis ton vrai Dieu;
Je viens te convertir,
Quitte ta chasse et bannis tes plaisirs. »

Hubert mit pied à terre,
Et fut bien surpris
De voir un crucifix
Entre les bois d'un cerf
Qu'il avait poursuvi. Prosterné, à genoux,
Il dit : « Seigneur, que me demandez-vous?
Dites-moi, dans ce lieu,
Ce qu'il me faut pour vous plaire, ô mon Dieu ! »

Sitôt la voix répète
En lui disant : « Hubert,
Va trouver saint Lambert,
Évêque de Maëstrecht.

Il doit te baptiser. Tu apprendras soudain
De ce saint homme à vivre en bon chrétien.
Tu seras patron des chasseurs,
Et des Ardennes : c'est pour ton bonheur. »

Hubert fut à Maëstrecht,
Trouver saint Lambert,
Lui dit d'un cœur ouvert :
« Très-digne et saint évêque,
Il faut me baptiser. Je viens, larmes aux yeux,
Me prosterner de la part de mon Dieu;
Soyez mon protecteur;
Enseignez-moi la vraie loi du Seigneur. »

Saint Lambert le baptise
Charitablement,
Lui apprit à l'instant
A vivre selon l'Église;
Le fit vrai pénitent; après quoi saint Hubert,
Pendant sept ans resta dans le désert,
Se traitant en rigueur,
Se nourrissant de racine et de pleurs.

Après que ce saint homme
Eut assez souffert
Sous l'habit solitaire,
Et pour qu'on le renomme,
Un ange du ciel lui fut envoyé,
Lui donna la sainte étole et la clé
Qui fera préserver
Tous les chrétiens d'animaux enragés.

AUTEUR INCONNU.

Ce cantique plus que séculaire est, par son incroyable naïveté, assurément l'un des plus étranges qu'une tradition superstitieuse nous ait conservés. La croyance en saint Hubert est encore fort respectée de nos jours.

CANTIQUE DE SAINT ROCH

CLEF DU CAVEAU : 736.

— DATE INCONNUE —

Approchez tous, et que chacun écoute
Sur un vieux saint un cantique nouveau,
Le ton badin conviendrait peu, sans doute,
Pour un sujet si pieux et si beau.
Sur un air tendre,
Faisons entendre
Comme à saint Roch
Le Paradis fut *hoc*.

Ce fut d'un grand, gros, large et long village,
Que notre saint se trouva né natif;
De quatorze ans à peine avait-il l'âge,
Qu'à Satanas il se montra rétif;
Le diable insiste,
Le saint résiste,
Et le lutin
Y perdit son latin.

Un pauvre, un jour, lui demandant l'aumône,
Transi de froid, car il gelait alors,
Soudain, saint Roch se dépouille, et lui donne
Manteau, culotte, et veste et justaucorps.
Puis à l'église,
Fut en chemise,
Dont le devant
Flottait au gré du vent.

Il soufflait fort et la bise était froide,
Cette bonne œuvre allait lui coûter cher;
Voilà saint Roch tout transi, quasi roide,
Quoiqu'il fût dur du côté de la chair.

Mainte canaille,
Sotte marmaille,
Le honnissait
Et le vilipendait.

Son cher papa, le voyant de la sorte,
A coups de canne accueillit ce cher fils;
Saint Roch lui dit : « Le diable vous emporte!
Pour Dieu, j'ai fait présent de mes habits.
— Ils sont, je gage,
Peut-être en gage,
Dit le papa;
Mais nous allons voir ça ! »

Saint Roch, voyant qu'il était difficile
De vivre là comme doit un chrétien,
Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois s'en fut avec son chien.
A leur substance,
La Providence
Prit bien le soin
De fournir au besoin.

Saint Roch voyant venir sa dernière heure,
Dit de grand cœur son dernier *Oremus*,
Et puis : « Adieu, mon pauvre chien; demeure,
Car, pour ton maître, il dit son *In manus.* »
Exempt de blâme,
Il rendit l'âme
En bon chrétien
Dans les bras de son chien.

AUTEUR INCONNU.

Ce cantique si célèbre est une de ces absurdités traditionnelles qui, sans qu'on sache bien pourquoi ou peut-être même à cause de leur bizarrerie étrange, traversent les âges. A ce titre, on ne saurait les passer sous silence, au point de vue des bibliophiles au risque de faire acte d'incurie ou d'indifférence.

COMPLAINTE

DE GENEVIÈVE DE BRABANT

VIEILLE LÉGENDE POPULAIRE

Air connu.

Approchez-vous, honorable assistance,
Pour entendre réciter en ce lieu
L'innocence reconnue et patience
De Geneviève, très-aimée de Dieu;
Étant comtesse
De grand'noblesse,
Née du Brabant était assurément.

Geneviève fut nommée au baptême;
Ses père et mère l'aimaient tendrement;
La solitude prenait d'elle-même,
Donnant son cœur au Sauveur tout-puissant.
Son grand mérite
Fit qu'à la suite,
Dès dix-huit ans fut mariée richement.

En peu de temps s'éleva grande guerre;
Son mari, seigneur du Palatinat,
Fut obligé, pour son honneur et gloire,
De quitter la comtesse en cet état,
Étant enceinte
D'un mois, sans feinte,
Fait ses adieux, ayant les larmes aux yeux.

Il a laissé son aimable comtesse
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui la voulut séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir subtilement;

Mais cette dame,
Pleine de charme,
N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa maîtresse
D'avoir péché avec son cuisinier;
Le serviteur fit mourir par adresse,
Et la comtesse fit emprisonner;
Chose assurée,
Est accouchée
Dans la prison d'un beau petit garçon.

Le temps finit toute cette grande guerre,
Et le seigneur revint en son pays;
Golo s'en fut au-devant de son maître,
Jusqu'à Strasbourg accomplir son envie;
Ce téméraire
Lui fit accroire
Que sa femme adultère avait commis.

Étant troublé de chagrin dans son âme,
Il ordonna à Golo, ce tyran,
D'aller au plus tôt faire tuer sa dame
Et massacrer son petit innocent,
Ce méchant traître,
Quittant son maître,
Va, d'un grand cœur, exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève, si tendre,
La dépouilla de ses habillements;
De vieux haillons la fit vêtir, et prendre
Par deux valets fort rudes et très-puissants,
L'ont emmenée,
Bien désolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.

Geneviève, approchant du supplice,
Dit à ses deux valets, tout en pleurant :
« Si vous voulez me rendre un grand service,
Faites-moi mourir avant mon cher enfant,

Et, sans remise,
Je suis soumise
A votre volonté présentement. »

La regardant, l'un dit : « Qu'allons-nous faire?
Quoi! un massacre! je n'en ferai rien;
Faire mourir notre aimable maîtresse!
Peut-être un jour nous fera-t-elle du bien?
Sauvez-vous, dame
Pleine de charme,
Dans ces forêts; qu'on ne vous voie jamais. »

Celui qui a fait grâce à sa maîtresse
Dit : « Je sais bien comment tromper Golo :
La langue d'un chien nous faut, par finesse,
Prendre et porter à ce cruel bourreau.
Ce traître infâme,
Dedans son âme,
Dira : « C'est cell' de Gen'viève au tombeau. »

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
Geneviève demeura pauvrement,
Étant sans pain, sans feu et sans lumière,
Ni compagnie que son cher enfant;
Mais l'assistance
Qui la substante,
C'est le bon Dieu qui la garde en tout lieu.

Ell' fut visitée par un' pauvre biche,
Qui tous les jours allaitait son enfant;
Tous les oiseaux chantent et la réjouissent,
L'accoutumant à leur aimable chant;
Les bêtes farouches
Près d'elle se couchent,
Divertissant elle et son cher enfant.

Voilà son mari qui est en grand'peine
Dans son château, consolé par Golo;
Ce n'est que jeux, que festins qu'on lui mène;
Mais ces plaisirs sont très-mal à propos;

Car, dans son âme,
Sa chère dame,
Ce châtelain pleure avec grand chagrin.

Jésus-Christ a découvert l'innocence
De Geneviève, par sa grande bonté :
Chassant dans la forêt, en diligence,
Le comte des chasseurs s'est écarté,
Après la biche
Qui est nourrice
De son enfant, qu'elle allaitait souvent.

La pauvre biche se sauve au plus vite
Dedans la grotte, auprès de l'innocent;
Le comte, aussitôt faisant la poursuite
Pour l'attirer de ces lieux promptement,
Vit la figure
D'un' créature
Qui était auprès de son cher enfant.

Apercevant dans cette grotte obscure
Cette femme couverte de cheveux,
Lui demanda : « Qui êtes-vous, créature?
Que faites-vous dans ces lieux ténébreux?
Ma chère amie,
Je vous en prie,
Dites-moi donc, s'il vous plaît, votre nom.

— Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
Née du Brabant, où sont tous mes parents;
Un grand seigneur m'épousa, sans doutance,
Dans son pays m'emmena promptement;
Je suis comtesse
De grand'noblesse;
Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée, étant d'un mois enceinte,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui a voulu me séduire par contrainte,
Et puis me faire mourir vilainement;

De rage félonne,
Dit à deux hommes
De me tuer moi et mon cher enfant. »

Le comte, ému, reconnaissant sa femme
Dedans ce lieu, la regarde en pleurant :
« Quoi ! est-ce vous, Geneviève, chère dame ?
Pour qui je pleure il y a si longtemps?
Mon Dieu ! quelle grâce,
Dans cette place,
De retrouver ma très-chère moitié ! »

Ah ! que de joie ! Au son de la trompette,
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui reconnurent le comte, je proteste,
A ses côtés et sa femme et son cœur.
L'enfant, la biche,
Les chiens chérissent ;
Les serviteurs rendent grâce au Seigneur.

Tous les oiseaux et les bêtes sauvages
Regrettent Geneviève par leur chant,
Pleurent et gémissent par leurs doux ramages
En chantant tous d'un ton fort languissant,
Pleurant la perte
Et la retraite
De Geneviève et de son cher enfant.

Ce grand seigneur, pour punir l'insolence
Et la perfidie du traître Golo,
Le fit juger, par très-juste sentence,
D'être écorché tout vif par un bourreau.
A la voirie,
L'on certifie
Que son corps y fut jeté par morceaux.

Fort peu de temps notre illustre princesse
Resta vivante avec son cher mari,
Malgré ses chères et tendres caresses,
Elle ne pensait qu'au Sauveur Jésus-Christ ;

Dans sa chère âme,
Remplie de flamme,
Elle priait Dieu tant le jour que la nuit.

Elle ne pouvait manger que des racines
Dont elle s'était nourrie dans les bois :
Ce qui fait que son mari se chagrine,
Offrant toujours des vœux au Roi des rois.
Qu'il s'intéresse
De sa princesse
Qui suivait si austèrement ses lois.

« Puissant Seigneur, par amour je vous prie
Et, puisqu'aujourd'hui il nous faut quitter,
Que mon cher fils, ma douce compagnie,
Tienne toujours place à votre côté;
Que la souffrance
De son enfance
Fasse preuve de ma fidélité. »

Geneviève, à ce moment, rendit l'âme
Au Roi des rois, le Sauveur tout-puissant.
Benoni, de tout son cœur et son âme,
Poussait des cris terribles et languissants;
Se jetant par terre,
Lui et son père
Se lamentant, pleurant amèrement.

Du ciel alors sortit une lumière,
Comme un rayon d'un soleil tout nouveau,
Dont la clarté dura la nuit entière,
Rien n'a paru au monde de plus beau :
Les pauvres et riches,
Jusqu'à la biche,
Tout a suivi Geneviève au tombeau.

Pour conserver à jamais l'innocence
De Geneviève accusée par Golo,
La pauvre biche veut, par sa souffrance,
Le prouver par un miracle nouveau;

Puisqu'elle est morte,
Quoiqu'on lui porte,
Sans boire ni manger sur le tombeau.

AUTEUR INCONNU.

Récit d'un fait remontant au douzième siècle, qui s'est perpétué de génération en génération jusqu'aux temps modernes, lequel a fourni le texte de cette complainte chantée, comme tradition, par toute l'Europe, dans les foires, les marchés et aux portes des églises.

HISTOIRE DE MANON DE NIVELLE

VIEILLE COMPLAINTE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Chantons l'honneur et la gloire
D'une fille d'un grand cœur,
Et gravons dans la mémoire
Son courage et sa valeur.
Dans les quatre coins du monde
L'on parlera de Manon;
Dessus la terre et sur l'onde
L'on récitera son nom.

Dans la ville de Nivelle
Manon avait un amant,
Jeune, mais plus riche qu'elle,
Et qu'elle aimait tendrement.
Par un certain doux négoce
Soutenu par Cupidon,
La belle se trouva grosse;
Elle accoucha d'un garçon.

Après de tendres promesses,
Son amant, par intérêt,
La méprise et la délaisse,

Il bat aux champs sans délai.
Au régiment de Provence[1]
Il fut soudain s'enrôler,
Ressentant mille souffrances,
Songeant à sa bien-aimée.

Manon se fondait en larmes
Depuis son engagement,
Pleurant et versant des larmes
En serrant son cher enfant.
Ah! mon pauvre fils, ton père
A pour nous peu d'amitié;
Mais en peu de temps ta mère
Punira sa cruauté.

Le sachant dans le service,
Sans être trop étourdie,
La belle mit en nourrice
Son poupon, son tendre fils.
Sans en donner connaissance,
En garçon ell' s'habilla,
Puis s'en fut joindre Provence,
Où la belle s'engagea.

La voilà donc militaire,
Par'ments rouges, habit blanc;
Elle voit ce téméraire,
Son traître et perfide amant;
Elle faisait son service,
Belle cocarde au chapeau;
Elle portait sur sa cuisse
Son épée en vrai faraud.

Un jour, dans le corps de garde,
Notre héroïne Manon,
Sortant de faire sa garde,
Parlant avec son mignon :

[1] Créé en 1674.

« J'ai, dit-il, une maîtresse
Qui demeure en ce quartier ;
J'espère, par sa tendresse,
Que je pourrai l'épouser. »

Ce discours pénétra l'âme
De Manon de toutes parts ;
Mais, sentant qu'elle se pâme,
S'en fut dessus les remparts.
Pour se venger sans appelle
De sa noire trahison,
S'en fut le soir chez sa belle,
Pour voir venir son luron.

« Ma très-chère demoiselle,
Lui dit-elle avec esprit,
Votre amant e t infidèle,
Un traître et un mal-appris.
Dans la ville de Nivelle
Il a un petit garçon,
Avec la plus tendre belle
Qui soit dedans ce canton.

Si le barbare est si traître,
Dites-moi la vérité ;
Pour pouvoir mieux le connaître,
Vous pouvez l'interroger. »
Puis, ayant quitté la belle,
Le lendemain l'imposteur
Prit un congé de sa belle
Et se déclara trompeur.

Manon vit entrer le traître,
Qui revenait du quartier ;
Sitôt elle sentit naître
Le désir de se venger.
Pour engendrer la querelle
A son amant Sans-Quartier,
Elle monte chez sa belle,
A dessein de le narguer.

Le luron, tout en colère,
Lui dit : « Qui t'amène ici ?
Faut décider cette affaire
A cinq ou six pas d'ici. »
Manon répond, par bravade,
A ce traître, à ce fripon :
« Depuis longtemps, camarade,
J'en cherche l'occasion. »

Elle lui dit en colère :
« Allons, vite, l'habit bas,
Et point de botte première,
Battons-nous jusqu'au trépas. »
Quand elle fut en chemise,
Il fixa son sein mignon...
Ah ! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon.

Son épée tomba par terre,
Il se jette à deux genoux,
En versant des pleurs amères,
Pour apaiser son courroux ;
Avec transport il l'embrasse,
En la serrant tendrement,
La prie de lui faire grâce,
Au nom de son cher enfant.

Le major vint en personne
Pour savoir exactement
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur-le-champ ;
Et, connaissant leur négoce,
Leur fit publier des bans,
Puis leur fit faire des noces
Le plus magnifiquement.

L'époux écrit à son père
L'aventure de Manon,
Lequel, apprenant l'affaire,
S'en vint à la garnison.

Charmé de cette nouvelle,
Et leurs congés bien signés,
Il les emmène à Nivelle
Pour vivre en tranquillité.

AUTEUR INCONNU.

Un fait, réellement historique, semble avoir fourni le sujet de cette espèce de vieille complainte naïve qui date de près de deux cents ans.

Il est une autre complainte, bien plus connue encore que celle de Manon de Nivelle, et datant de 1750, c'est l'*Histoire de Damon et d'Henriette*, délayée en trente et un couplets, la plupart insignifiants et sans originalité. Nous nous bornons à mentionner ici cette pièce plus que centenaire.

COMPLAINTE BURLESQUE DE SAINT CRÉPIN

CLEF DU CAVEAU : 681.

— DIX-HUITIÈME SIÈCLE —

Le bon Dieu dit à saint Crépin :
« Vous êt's un saint Nicaise,
Vous m'avez fait des escarpins
Où je n' suis pas à l'aise,
Et dont le cuir n'est pas très-bon.
La faridondaine, là faridondon,
Vous sortirez du Paradis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

Le saint Crépin, soûl comme un gueux,
Rôdait dans sa boutique,
Il dit au maître bienheureux :
« Vous êt's un lunatique,
Qui n'entendez pas la raison,
La faridondaine, la faridondon;

Je sortirai de vot' taudis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

L'insolence de saint Crépin
Eut des suites étranges:
Il perdit en un tour de main
La pratique des anges,
Et cell' des filles de Sion;
La faridondaine, la faridondon,
Quoiqu'il leur fît souvent crédit,
Biribi,
A la facon de Barbari,
Mon ami.

Le bon Dieu, prévoyant les maux
Qu' l'hiver occasionne,
Leur promit à tous des sabots
Pour la fin de l'automne,
Bien garnis de peau de mouton,
La faridondaine, la faridondon,
Avec des bas de laine aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Les redoutes du carnaval
Étaient déjà formées;
Sainte Madelein' vint au bal
Pompeusement parée;
Elle avait le pied si mignon,
La faridondaine, la faridondon,
Que tous les saints s'en trouv'nt épris,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

On rit, et puis on s'embrassa,
On alluma des cierges,

Puis chaque cavalier donna
La main à chaque vierge,
Et tous ces danseurs du bon ton,
La faridondaine, la faridondon,
Sautaient du parquet au lambri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

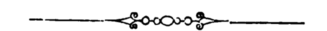
Saint Antoine était dans un coin
Avec la sœur Agathe,
Voyez, dit-il, comm' de tous points
Tous les sabots éclatent;
Allons, voyons, dansons en rond,
La faridondaine, la faridondon,
Que les vôtres éclat'nt aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Saint Éloi rencontra son fils
Tout suant, tout en nage,
Eh quoi ! de danser aujourd'hui
Vous avez donc la rage!
Croyez-moi, prenez un bouillon,
La faridondaine, la faridondon,
Et puis allez vous mettre au lit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

ANONYME.

Nous ne pouvons qu'appliquer avec bien plus de raison encore, à cette complainte si burlesque, ce que nous avons dit à propos du *Cantique de Saint-Roch;* et surtout pourquoi faut-il que de pareilles excentricités lousliques se conservent et se perpétuent ainsi, de siècle en siècle, sans le sens primitif et mystérieux qui s'y rattache!

CHANSONS POUR RIRE



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

POT-POURRI

— 1775 —

Air : Plus inconstant que l'onde.

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit, quels cris, quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats :
Tout est en poudre

Sur mon grabat.
Grand Dieu! du haut des cieux
Vois ma disgrâce,
Et, par ta grâce,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

AIR : Du haut en bas.

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes;
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable, par ses charmes,
Venait chez lui faire vacarmes.
C'était ainsi.

AIR des Folies d'Espagne.

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers;
Des noirs esprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déserta les enfers.

AIR : Turelure, lure, et flon, flon, flon.

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne :
On vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châtains
Les bruns surtout, méchants lutins
Faisaient remuer des pantins,
Turelure, lure.
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

AIR : La faridondaine.

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine,

Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine :
Il n'en coûtait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon :
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : Dans un détour.

Sur un sofa,
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

AIR : Du fond de mon caveau.

Ronflant comme un cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton :
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison ;
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon,
Vomissait du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit : « Garçon ! »

AIR : La Pierre-Fitoise (contredanse).

Courez vite, prenez le patron,
Et faites-le-moi danser en rond ;
Courez vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon,
Bon !
Messieurs les démons, laissez-moi donc!
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,

Tu danseras;
Courez vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon,
Bon!

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

Le saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture;
Mais, montant sur son châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron,
Sous des traits
Pleins d'attraits,
Une concubine,
C'était Proserpine.

AIR : Nous autres, bons villageois.

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche,
Crainte aussi de tentation,
Notre saint prend un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

AIR des Folies d'Espagne.

Tel qu'un voleur sitôt qu'il voit main-forte,
Tel qu'un soldat à l'aspect des prévôts,
On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ses affreux cachots.

AIR : Ah! maman, que je l'échappe belle!

Ah! mon Dieu, que je l'échappe belle!
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant

De sa ruelle.
Ah! mon Dieu, que je l'échappe belle!
Un moment plus tard
Je faisais le diable cornard.

AIR : Le démon malicieux et fin.

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas alors assez malin;
Ah ! s'il eût pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait! la grâce était muette,
Et saint Antoine eût volé dans ses bras.

SÉDAINE.

Petit péché de jeunesse, passablement gai et très-risqué, de l'auteur des charmants opéras de *Richard Cœur-de-lion*, du *Diable à quatre*, de *Félix*, etc.

LA MERVEILLE SANS PAREILLE

AIR ancien.

— 1695 —

On voit dans ma boîte magique,
La rareté!
Rien qui ne flatte et qui ne pique
La curiosité.
Le monde, en peinture mouvante,
Par mon verre se montre aux yeux;
Et sa figure est si parlante,
Qu'elle fait dire aux curieux :
« Oh! la merveille
Sans pareille! »

J'y fais voir un grand sans caprice,
La rareté!
Un courtisan sans artifice,

La curiosité !
Une cour où dame Fortune
Ne trouble pas les plus beaux jours,
Et n'ait pas, ainsi que la lune,
Et son croissant et son décours.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Un seigneur sans faste et sans dettes,
La rareté !
Un commis riche et les mains nettes,
La curiosité !
Un Crésus, chez qui l'industrie
Enfante la prospérité,
Sans que dans l'éclat il oublie
Ce que ses aïeux ont été.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Un bel esprit sans suffisance,
La rareté !
Un grand du jour dans l'opulence,
La curiosité !
Un ami qui, dans ma disgrâce,
M'aime autant que dans mon bonheur,
Et quand le sort m'ôte ma place,
M'en conserve une dans son cœur.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Un bretteur qui jamais ne fuie,
La rareté !
Un conteur qui jamais n'ennuie,
La curiosité !
Un tartuffe, à lui-même austère,
Et qui, sous la douceur du miel,
Ne déguise pas le mystère
D'un cœur amer et plein de fiel.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Mari d'accord avec sa femme,
La rareté !
Deux cœurs qui ne fassent qu'une âme,
La curiosité !
Paisible et vertueux ménage,
Où sans cesse d'heureux enfants
Trouvent d'une conduite sage,
Le modèle dans leurs parents.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Un petit-maître raisonnable,
La rareté !
Un plaideur qui soit équitable,
La curiosité !
Un modeste et sage critique
Qui, sans mélange d'âcreté,
Assaisonne d'un sel attique
Ce que le bon sens a dicté.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Grand spectacle où tout divertisse,
La rareté !
Fête où tout le monde applaudisse,
La curiosité !
Chanson badine et satirique
Dont les couplets soient d'un goût fin,
Dont chaque mot, sans blesser, pique
Et prépare un heureux refrain.
Oh ! la merveille
Sans pareille !

Le Père DU CERCEAU.

Jésuite, poëte et auteur dramatique; né en 1670, mort en 1730. Il à composé des poésies latines, des fables, des contes, des épîtres, des épigrammes, des comédies et jusqu'à des histoires; bref, c'était un père jésuite aussi aimable qu'érudit.

LA FILLE DU SAVETIER

HISTOIRE GROTESQUE MAIS MORALE

AIR connu.

— 1720 —

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !
Sexe chéri, pour qui les larmes
Sont un besoin rempli de charmes,
Ah ! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verser de pleurs !

Mon père était un savetier
Fort estimé dans son métier,
Et ma mère était blanchisseuse ;
Moi, déjà j'étais ravaudeuse,
Gagnant jusqu'à dix sols par jour ;
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour ?

Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux ;
Soit que j'entre ou bien que je sorte,
Toujours il était sur la porte ;
A chaque heure il suivait mes pas ;
Mais mes parents ne l'aimaient pas.

Un jour j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant :
Mon père vient, frappe à la porte ;
Grands dieux ! que le diable l'emporte !
Hélas ! ne pourrons-nous jamais
De nos amours jaser en paix ?

Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux ;

Mon amant, quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre,
D'un coup de poing sur le museau
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère, avec un gros bâton,
Arrive comme la tempête,
Frappe mon amant sur la tête.
Ah ! pour moi quel funeste sort !
Mon amant tombe roide mort.

Pour ce fatal coup de bâton
On conduit ma mère en prison;
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la Salpêtrière...
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !

AUTEUR INCONNU.

Cette chanson burlesque a été attribuée à tort à l'acteur Taconet. Dès 1720, on avait établi, à la Salpétrière, une maison de force pour les *femmes sans nom*; or, Taconet naquit en 1730, n'obtint, comme comédien-poëte, de célébrité qu'en 1760. Une actualité qu'on veut chansonner n'est jamais vieille de quarante ans de date.

CHANSONNIERS, MES CONFRÈRES

CLEF DU CAVEAU : 332.

— 1730 —

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur, l'amour, ce sont des chimères;
Dans vos chansons légères
Traitez de vieux abus,
De phébus,
De rébus,

Ces vertus
Qu'on n'a plus. —
Tâchez d'historier
Quelque conte ordurier,
Mais avec bienséance :
De mots
Trop gros
L'oreille s'offense.
Tirez votre indécence
Du fond de vos sujets,
Et de faits
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

Les madrigaux sont fades;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers maussades,
Ne vaut pas les boutades
D'un chansonnier sans art
Et sans fard,
Mais gaillard;
Indécent,
Mais plaisant. —
Et puis tous ces nigauds
Qui font des madrigaux,
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes,
Et remplissent de flammes
Et de beaux sentiments
Nos amants
Presque éteints,
Ces pantins
Libertins.

L'amour est mort en France :
C'est un

Défunt
Mort de trop d'aisance;
Et c'est la jouissance
Qui succède en ce lieu
A ce dieu
Des bourgeois,
Des Gaulois
D'autrefois. —
Chansonniers de bon sens,
Ne parlez donc qu'aux sens;
Peignez-nous sans scrupule;
Chantez,
Vantez
Les talents d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Ou qui font
Un affront
Au second.

COLLÉ.

HISTOIRE DE MANON GIROUX

CLEF DU CAVEAU : 634

Qu'est-c' qui veut savoir l'histoire
De Manon Giroux?
J' l'ons toujours dans la mémoire
Fiché comme un clou :
Alle n'est pas trop à sa gloire;
Mais dam', voyez-vous,
C'est qu' quand on aime tant à boire,
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la matière,
Faut savoir d'abord

Qu'alle a fait longtemps la fière
Le soir sur le port.
Messieurs de notre barrière
Sous l' bras la prenant,
Alle en avait par derrière
Et aussi par devant.

Un jour avec eux bien brave,
Passant d'vant un trou,
Où qu'on vend du chou, d' la rave,
Alle tournit le cou.
C'est qu' c'était le trou de sa mère
Qu'alle vit dedans,
Comm' si quand on est fruquière
Ça fait honte aux gens.

Bachot, de la grenouillère,
S' croyait son futur;
On les avait fait compères
Pour qu' ça fût plus sûr.
Mais Manon f'sant la huppée,
Comm' quand on a de quoi,
Dit : « Y m' faut un homm' d'épée;
Tenez, ne pensez plus zà moi. »

Bachot, de la parférance,
Piqué comme un chien,
Pour afin d'avoir revanche
Fait semblant de rien :
« Mamzell', gn'y a pas de réplique,
Dit-y; mais du moins
Quittons-nous comm' ça s' pratique,
Le verre à la main.

— Ah! vraiment, monsieu, c'est juste,
Drès demain, c'est fait. »
Mam'zell' Manon se rajuste,
Met son mantelet;
Bachot aussi s'endimanche,

Avec Carnichon;
Et tous trois vont manger l'éclanche
Au premier bouchon.

Or, v'là qu' pendant qu' Manon chopine,
Carnichon qui part;
Vers les commis s'achemine
Comme un vrai mouchard,
Disant: « Y a t'une marchande,
Messieurs, ici près,
Laquelle a d' la contrebande,
Tout plein des paquets. »

Or, Bachot versait rasade,
Que Manon sablait;
Pour lui faire une embrassade,
Lève son mantelet.
« J' veux, dit-il, qu'on m'agonise,
Manon, si de vous,
Moi-même, en face de l'Église,
Je ne deviens l'époux. »

Tout enflé de cett' promesse,
Lui prend les genoux:
Manon avait de la tendresse,
Ayant bu six coups.
Déjà son œil alle roule;
Bachot, qui voit ça,
Dit: « Sous vot' respect, ma poule,
Y faut passer par là! »

Alle en avait sa cornette
Encor de travers.
V'là les commis en cad'nette
Et z'en habits verts:
Dam', un chacun de surprise
Tombe de son haut,
Voyant Manon Giroux grise,
C' qu'est un grand défaut.

« Comment! c'est vous, mameselle,
Dit l'un d' ces messieurs;
Mais vot' partie est bien belle!
Fi! que c'est z'honteux!
Est-ce ainsi qu'on se comporte?
C'est bon à savoir. »
Puis, tous ils gagnent la porte,
Lui disant: « Bonsoir. »

Vous, que cet exemple touche,
Çà vous fait bien voir
Que fille qu'est sur sa bouche
Manque à son devoir;
Et par cette historiette,
L'on est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on pette
Plus haut que le cul.

VADÉ.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA

REVUE SATIRIQUE

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

CLEF DU CAVEAU : 512.

— 1730 —

J'ai vu Mars descendre en cadence;
J'ai vu des vols prompts et subtils;
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine, entourée
D'amours natifs de Chambéri.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton, tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de ferblanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et, lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : « Courons aux armes ! »
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns :
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

J'ai vu la vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très-ample
Moraliser le genre humain.

Dans des chaconnes et gavottes,
J'ai vu des fleuves sautillants;
J'ai vu danser deux matelottes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en *bécarre*
Et rendre l'âme en *ré, mi, la.*

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser au bord du Styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

PANARD.

Ce joyeux, brillant et fécond chansonnier, ami de Piron, Collé, Gallet, n'a pas composé moins de quatre-vingts pièces de théâtre, soit avec eux, soit tout seul. Son nom survivra comme les leurs, comme, de nos jours, ceux de Désaugiers, d'Armand Gouffé, de Béranger. — Né en 1694, mort en 1765.

LES BOSSUS

CLEF DU CAVEAU : 144.

— 1733 —

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas :
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :

Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément;
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus;
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal
J'aurais fait mettre un Ésope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé, près de ses attributs :
« Vive la bosse et vivent les bossus! »

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout.
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant pourvu qu'il soit bossu.

SANTEUIL.

L'auteur, médecin distingué et bossu des plus aimables, inaugura cette bonne plaisanterie sur son infirmité dans un banquet auquel il invita tous les bossus de sa connaissance.

TON HUMEUR EST, CATHERINE...

REPROCHES A CATHERINE

CLEF DU CAVEAU : 560.

— 17** —

Ton humeur est, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard;
On ne sait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard.
Qu'on soit sage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'est choux pour choux;
Comme un vrai fagot d'épeine
Tu piques par tous les bouts.

Si je parle, tu t'offenses,
Tu grognes si je me tais;
Lorsque je me plains, tu danses;
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faite
Mes chansons ne valent rien.
Et ma tant douce musette
N'èst qu'un instrument de chien.

Cependant, quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ces lieux;
Et quoique tu me méprises,
Partout je suivrai tes yeux.
Je m'en veux mal à moi-même;
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

D'un pot plein de marjoleine
Quand je te fis un présent,

Aussitôt pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avais cru mon courage,
Après ce biau grand merci,
Ma main qui bouillait de rage
T'eût cassé la gueule aussi.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres j'ai fait la cour;
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour :
Je crois que tu m'ensorcelles;
Car à mes yeux ébaubis,
Auprès de toi, les plus belles
Ne me sont que du pain bis.

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vite qu'une arbalète,
Tu le fis sauter dans l'iau :
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis;
Comme deux morceaux de roues
Sont à tout point tes sourcils;
Tes yeux, plus noirs que des marles,
Semblent mouches dans du lait;
Et tes dents, un rang de parles
Aussi blanches que du lait.

Pour ta bouche, elle est plus rouge
Que n'est la crête d'un coq;
Et ta gorge, qui ne bouge,
Paraît plus ferme qu'un roc.
Quant au reste, il m'en faut taire,

Car je ne l'ai jamais vu :
Mais je crois que tu dois faire
Sans chemise un beau corps nu.

Par là, morgué! c'est dommage
Que tant de rares beautés
Ne me soient pour tout partage
Qu'un sac plein de duretés.
Quand ton humeur est revêche,
Je rumine en mon cerviau,
Et tu me semble une pêche,
Dont ton cœur est le noyau.

Le soleil qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi :
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi ;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

Avec lui, dans nos prairies,
Tu t'en vas batifoler ;
Vous jasez comme deux pies,
Et moi je n'ose parler.
Il t'embrasse, il te chatouille,
Te caresse le grouin :
Et moi d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.

Sangué! vois-tu, Cathereine,
Je n'y saurais plus tenir,
Je crève dans ma poitreine,
Il faut changer ou finir.
Tu me prends pour une bûche,
Parce que j'ai l'air benin :
Mais tant à l'eau va la cruche,
Qu'elle se casse à la fin.

Quand j'aime une criature,
Jarnigoi ! c'est tout de bon :
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton.
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut,
Dame ! alors dans ma colère,
Je suis pis qu'un cerf en rut.

AUTEUR INCONNU.

Cette chanson villageoise, presque séculaire, égayait singulièrement, dit-on, malgré sa crudité, les belles dames de la cour d'autrefois ; sa vogue soutenue l'a rendue très-populaire.

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE

VAUDEVILLE DE LA *RÉPÉTITION INTERROMPUE*

CLEF DU CAVEAU : 900.

— 1735 —

Mars et l'Amour en tous lieux
Savent triompher tous deux,
Voilà la ressemblance ;
L'un règne par la fureur,
Et l'autre par la douceur,
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur,
Du bien d'autrui font le leur,
Voilà la ressemblance ;
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant,
Voilà la différence.

L'amourette et le procès,
Tous deux causent bien des frais,
Voilà la ressemblance;
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant,
Voilà la différence.

Clitandre se plaint d'Iris,
Damon se plaint de Laïs,
Voilà la ressemblance;
L'un murmure des rigueurs,
L'autre gémit des faveurs,
Voilà la différence.

Belle femme et bon mari
Font aisément un ami,
Voilà la ressemblance;
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux,
Voilà la différence.

Le chasseur et l'amoureux
Battent le buisson tous deux,
Voilà la ressemblance;
Bien souvent, dans le taillis,
L'un attrappe et l'autre est pris,
Voilà la différence.

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur,
Voilà la ressemblance;
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour,
Voilà la différence.

Par gens prudents et discrets,
Clystère et contrats sont faits,
Voilà la ressemblance;
L'un est fait pour engager,

Et l'autre pour dégager,
 Voilà la différence.

Clef de fer et clef d'argent
Ouvrent tout appartement,
 Voilà la ressemblance;
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent sans bruit et tout bas,
 Voilà la différence.

La douceur et la beauté
Font notre félicité,
 Voilà la ressemblance;
La beauté, deux ou trois ans,
La douceur, dans tous les temps,
 Voilà la différence.

Hippocrate et le canon
Nous dépêchent chez Pluton,
 Voilà la ressemblance;
L'un le fait pour de l'argent,
Et l'autre gratuitement,
 Voilà la différence.

Adolescents et barbons,
Pour aimer ne sont point bons,
 Voilà la ressemblance;
Il n'est pas temps à quinze ans,
A soixante il n'est plus temps,
 Voilà la différence.

L'amour donne un grand désir,
Il cause aussi grand plaisir,
 Voilà la ressemblance;
Le désir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau,
 Voilà la différence.

Maint procureur et drapier,
D'allonger font leur métier,

Voilà la ressemblance;
L'un allonge le procès,
Et l'autre le Van Robez [1],
Voilà la différence.

Le perroquet et l'acteur,
Tous deux récitent par cœur,
Voilà la ressemblance;
Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé,
Voilà la différence.

Critiquer, satiriser,
C'est aux abus s'opposer,
Voilà la ressemblance;
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger,
Voilà la différence.

PANARD.

Quand, au dire de Dumersan, Marmontel avait besoin de vers pour son *Mercure*, il disait à ce chansonnier : « Papa Panard, il me faut des vers. — Cherchez, répondait celui-ci, dans ma boîte à perruque. » Or, dans cette boîte, Marmontel trouvait des chiffons de papier tachés de vin. « Prenez, disait Panard, c'est le cachet du génie. »

GENTILLE BOULANGÈRE

CLEF DU CAVEAU : 417.

— DIX-HUITIÈME SIÈCLE —

Gentille boulangère,
Qui des dons de Cérès
Sais, d'une main légère,

[1] C'est-à-dire le drap : nom d'un célèbre manufacturier de l'époque.

Nous faire du pain frais;
Des biens que tu nous livres
Peut-on se réjouir?
Si ta main nous fait vivre,
Tes yeux nous font mourir.

De ta peau douce et fine,
Qu'on aime la fraîcheur!
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur.
Qu'on aime la tournure
Des petits pains au lait
Que la belle nature
A mis dans ton corset!

De tes pains, ma mignonne,
L'amour a toujours faim :
Si tu ne les lui donnes,
Permets-en le larcin.
Mais tu ne veux l'entendre,
Tu ris de ses hélas!
Quand on vend du pain tendre,
Pourquoi ne l'être pas?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri!
De mes maux, jeune Agathe,
Qu'il soit donc attendri!
Ne sois pas si sévère,
Écoute enfin l'Amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

Le duc de Nivernais.

Né en 1716, mort en 1798. Il a composé des fables, des poésies légères, des imitations en vers d'Ovide, de Pope, de Milton. Il était de l'Académie. Seigneur aussi distingué par son aménité que par son esprit.

DAME JACINTHE

Musique de madame de Vismes.

— 1752 —

Jacinthe à la promenade
Fit un faux pas près d'un hallier,
Hé! hé! hé! hé!
Hé! hé! hé! hé!
Elle en est au lit malade,
Elle s'en prend à son soulier;
Ah! ah! ah! ah! dame Jacinthe,
Imprudente vous étiez;
Hé! hé!
Hé! hé!
Ah! ah! ah! ah! dame Jacinthe,
Mieux valait aller nu-pieds.

Le médecin la visite,
La fait longtemps considérer,
Hé! hé! hé! hé!
Hé! hé! hé! hé!
Faut du remède au plus vite,
Car le mal doit augmenter.
Ah! ah! ah! ah! dame Jacinthe
Imprudente vous étiez,
Hé! hé!
Hé! hé!
Ah! ah! ah! ah! dame Jacinthe,
Mieux valait aller nu-pieds.

Le remède qu'il faut faire,
Sans doute l'avez deviné,
Hé! hé! hé! hé!
Hé! hé! hé! hé!
Faut Martin votre compère,

Deux témoins et le curé ;
Ah ! ah ! ah ! ah ! dame Jacinthe,
Imprudente vous étiez,
Hé ! hé !
Hé ! hé !
Ah ! ah ! ah ! ah ! dame Jacinthe,
Mieux valait aller nu-pieds.

CAZOTTE.

Auteur charmant d'*Olivier*, du *Diable amoureux*, de *Contes arabes*, fruits d'une imagination aussi riche que gracieuse. Victime de la révolution, cet infortuné, sauvé une première fois par l'héroïsme de sa fille, périt sur l'échafaud le 25 septembre 1792. Voilà un bien cruel souvenir à propos de *Dame Jacinthe*.

TOUT VA CAHIN, CAHA

JADIS ET AUJOURD'HUI

AIR de Mouret.

— 1760 —

UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Gaiement le temps passait,
On se divertissait,
Avec grâce on dansait,
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence ;
Les grâces, la danse,
Sont en décadence,
Et le bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs,
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs,
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur et pupille,
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle,
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilants,
En dépit des amants,
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Dés quinze ans l'engage ;
A vingt il fait rage,
A trente il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçaient aux amants;
De leurs engagements,
Les devoirs importants
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère ;
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,
Des riches partisans
Les trésors séduisants,
Les fêtes, les présents,
N'étaient pas suffisants
Pour vaincre une maîtresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Un commis, sans peine
Gagne une Climène,
Et dès qu'à Vincennes
En fiacre il la mène :
La vertu va
Cahin, caha.

PANARD.

DANS LES GARDES FRANÇAISES

CHANSON GRIVOISE

CLEF DU CAVEAU : 120.

— 1760 —

Dans les gardes françaises,
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle
C'est le plus scélérat :
Pour une péronnelle,
Le gueux m'a planté là.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pléurs toute inondée
J'ai rempli mon baquet;
Je suis abandonnée,
Mais pour comble d'ennuis,
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc

Et comme un capitaine
La toquante d'argent;
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante [1],
Tout est au berniquet;
Il retournait mes poches
Sans me laisser un sou;
Ce n'est pas par reproches,
Mais il m'a mangé tout.

La nuit, quand je sommeille,
Je pense à mon coquin,
Le plaisir me réveille
Tenant mon traversin :
La chance est bien tournée!
A présent, c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ta lame tranchante,
Perce mon tendre cœur;
Fais périr ton amante,
Et rends-lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien;
J'y passerai l'éponge,
Viens, rentre dans ton bien.

Attribuée à VADÉ.

Ce *polisson de Vadé*, comme disait Voltaire, est mort en 1757 et cette chanson gaillarde, si connue, n'a paru qu'en 1760.

[1] *Coulant*, boucle de chignon; *branlante*, chaîne

LA NOUVELLE BOURBONNAISE

MADAME DUBARRI

CLEF DU CAVEAU : 671.

— 16 juin 1768 —

La Bourbonnaise
Arrivant à Paris
A gagné des louis,
La Bourbonnaise
A gagné des louis
Chez un marquis.

Pour apanage
Elle avait la beauté;
Elle avait la beauté
Pour apanage,
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Étant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur,
Quoique servante;
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présents
De temps en temps.

De bonnes rentes
Il lui fit un contrat,
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes ;
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

De paysanne,
Elle est dame à présent;
Elle est dame à présent,
Mais grosse dame,
Porte des falbalas
Du haut en bas.

En équipage
Elle roule grand train,
Elle roule grand train
En équipage,
Et préfère Paris
A son pays.

Elle est allée
Se faire voir en cour,
Se faire voir en cour
Elle est allée.
On dit qu'elle a, ma foi.
Plu même au roi.

Fille gentille,
Ne désespérez pas :
Quand on a tant d'appas,
Quand on est gentille,
On trouve tôt ou tard
Pareil hasard.

ANONYME.

M. de Sartines revêtit cette satire de son approbation le 16 juin 1768, c'est-à-dire au moment même où madame Dubarri était présentée à la cour.

LA NUIT, QUAND J' PENSE A JEANNETTE

LE MAL D'AMOUR

CLEF DU CAVEAU : 324.

— 1780 —

La nuit, quand j' pense à Jeannette,
On dirait qu' j'ons des cousins :
J' fons des sauts dans ma couchette
A réveiller les voisins.
Comm' le battant d'une horloge
Mon cœur va toujours trottant ;
Comm' un chevreau hors de sa loge,
Mon pouls va toujours sautant.

J' sentons, quand j' voyons Jeannette,
Du plaisir et du chagrin ;
J' ne savons c' que je souhaite,
Mais le désir va son train.
Dès que j' l'aperçois je grille,
Çà m' fait perdre la raison ;
Les yeux tant doux d'une fille,
Auraient-ils quelque poison ?

Je nous j'tons dans la rivière,
Et j' n'y restons pas pour peu ;
J' buvons de la belle eau claire,
Pour apaiser ce grand feu.
Je mettons dans not' salade
Des herbes de tout' façons ;
J' n en sommes pas moins malade ;
Ces r'méd' là sont pourtant bons.

ANONYME.

OH! LE BON SIÈCLE, MES FRÈRES!

LES GRANDES VÉRITÉS

CLEF DU CAVEAU : 680.

— 1781 —

Oh! le bon siècle, mes frères,
Que le siècle où nous vivons!
On ne craint plus les *carrières* [1]
Pour quelques opinions;
Plus libre que Philoxène,
Je déchire le rideau:
Coulez, mes vers, de ma veine;
Peuples, voici du nouveau.

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraîche nous désaltère,
On dort bien dans un bon lit.
On fait vendange en septembre,
En juin viennent les chaleurs,
Et quand je suis dans ma chambre,
Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace;
Pour saler il faut du sel.
Tout fuit, tout s'use et tout passe;
Dieu lui seul est éternel.
Le Danube n'est pas l'Oise,
Le soir n'est pas le matin,
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin.

[1] Allusion à la prison de ce nom, dans laquelle Denys de Syracuse fit enfermer le poëte Philoxène.

Le plus sot n'est qu'une bête,
Le plus sage est le moins fou,
Les pieds sont loin de la tête,
La tête est bien près du cou.
Quand on boit trop, on s'enivre;
La sauce fait le poisson,
Un pain d'une demi-livre
Pèse plus d'un quarteron.

Romulus a fondé Rome,
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme,
Ne s'enrichit pas qui veut.
Je n'aime point la moutarde
Que l'on sert après dîné;
Parlez-moi d'une camarde
Pour avoir un petit nez.

Quand un malade a la fièvre
Il ne se porte pas bien.
Qui veut courir plus d'un lièvre
A coup sûr n'attrappe rien.
Soufflez sur votre potage,
Bientôt il refroidira;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches,
Tout coquin n'est pas pendu.
Tout le monde court aux branches
Lorsque l'arbre est abattu.
Qui croit tout est trop crédule,
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange

Valent mieux qu'un hareng sec.
Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron.
A vouloir blanchir un nègre
Le barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balais.
Plantez-moi de la rhubarbe,
Vous n'aurez pas des navets.
C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin;
Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre,
Des arbres dans les forêts,
Des poissons dans la rivière,
Des grenouilles au marais;
J'ai vu le lièvre imbécile
Craignant le vent qui soufflait,
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait.

Le bon sens vaut tous les livres.
La sagesse est un trésor.
Trente francs font trente livres.
Du papier n'est pas de l'or.
Par maint babillard qui beugle,
Le sourd n'est point étourdi.
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi.

Ne nous faites pas un crime
De ces couplets sans façon:
On y trouve de la rime
Au défaut de la raison.
Dans ce siècle de lumières,
De talents et de vertus,

Heureux qui ne parle guères
Et qui n'en pense pas plus.

ARMAND CHARLEMAGNE.

Poëte original, très-caustique et quelque peu misanthrope vers ses derniers jours. On lui doit quelques bonnes comédies en vers jouées à l'Odéon, du temps de l'Empire.

LUCRÈCE ET TARQUIN

OU

C'EST TROP FORT

AIR : Du haut en bas.

CLEF DU CAVEAU : 155.

Ah ! c'est trop fort!
Disait au fier Tarquin Lucrèce;
Ah! c'est trop fort!
D'où vient cet amoureux transport?
D'une main il me tient, me presse,
Et l'autre... quelle hardiesse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Disait toujours dame Lucrèce;
Ah! c'est trop fort!
Elle égratigne, crie et mord :
Mais, sans écouter la princesse,
Très-vivement Tarquin caresse.
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Dit-elle en tombant en faiblesse

Ah! c'est trop fort!
Je fais un inutile effort.
O providence vengeresse!
A le punir quelle paresse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
S'écria-t-elle avec ivresse.
Ah! c'est trop fort!
Où donc est-il? il fuit, il sort!
Il va se vanter que Lucrèce
Vient de céder à sa tendresse!
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Tarquin, quelle scélératesse!
Ah! c'est trop fort!
Donnons-bien bien vite la mort:
L'honneur le veut, et le temps presse;
J'en ai regret et le confesse.
Ah! c'est trop fort!

Ah! c'est trop fort!
Dit en sanglotant la princesse;
Ah! c'est trop fort!
Et quoique je n'aie aucun tort,
Pour mieux vous prouver ma sagesse,
D'outre en outre perçons Lucrèce.
Ah! c'est trop fort!

ÉTIENNE DESPRÉAUX.

Poëte lyrique, né en 1748, mort en 1820; ancien inspecteur général de l'Opéra, répétiteur des cérémonies de la cour. Il a composé un assez grand nombre de chansons. Inventeur du chronomètre musical.

JE SUIS NÉ NATIF DE FERRARE

COUPLETS DE *TARARE*

Musique de Salieri.

CLEF DU CAVEAU : 280.

— 1787 —

CALPIGI.

Je suis né natif de Ferrare.
Là, par les soins d'un père avare,
Mon chant s'étant fort embelli,
Ahi! povero Calpigi!
Je passai du Conservatoire,
Premier chanteur à l'oratoire
Du souverain di Napoli :
Ah! bravo, caro Calpigi!

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt, par caprice,
Un simulacre de mari.
Ahi! povero Calpigi!
Mes fureurs, ni mes jalousies
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro :
Ahi! Calpigi povero!

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire
Exprès passé de Tripoli :
Ah! bravo, caro Calpigi!
Le jour venu, mon traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit :
Ahi! povero Calpigi!

Le forban en fit sa maîtresse,
De moi, l'argus de sa sagesse;
Et j'étais là tout comme ici.
Ahi! povero Calpigi!

ATAR.

Qu'avez-vous à rire, Spinette?

CALPIGI.

Vous voyez ma fausse coquette.

ATAR.

Dit-il vrai?

SPINETTE.

Signor, è vero.

CALPIGI.

Ahi! Calpigi povero!

BEAUMARCHAIS.

Né en 1732, mort en 1799. Peu d'existences littéraires furent plus orageuses, plus étranges, plus éblouissantes de renommée, que celle de Caron de Beaumarchais. Tour à tour munitionnaire de l'Amérique et des troupes de la République, éditeur de Voltaire, auteur comique de premier ordre, génie multiple, il fit une fortune colossale, puis se ruina; obtint au théâtre des succès prodigieux, extraordinaires. Ses chefs-d'œuvre sont ses *Mémoires*, le *Barbier de Séville* et *Figaro*. Son nom survivra.

L'AVENTURE DE MANON

AIR : A la fêt' du hameau.

CLEF DU CAVEAU : 897.

Voulant m' donner un air,
J' fus avant hier
A la Croix-Blanche;

Bonnet, fichu d' linon,
Fins bas d' coton,
L'on est su' l' ton;
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Quand on est mis' comm' ça,
La, la, la, la,
C'est ben sûr qu'on plaira.

C'est un charmant endrait
Que c' cabaret,
Surtout l' dimanche;
Clarinett', tambourin,
Et puis l' crincrin,
Ça fait un train...
Tra la, la, la, la, la, la, la. la, la, la, la, la, la, la!
Quel plaisir d'aller là,
La, la, la, la,
Null' part on n' dans' comm' ça.

Dans l' bal à pein' j'entrais,
Qu'un gas ben frais,
L' poing sur la hanche,
M' dit : « Dansons, bell' Manon. »
Sans plus d' façon,
J' n' dis pas non.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Fille, à c'te question là,
La, la, la, la,
Répond toujours comm' ça.

C' n'est pas l' tout que d' danser,
N' faut pas s' lasser;
Moi, qui suis franche,
J' m'adresse à mon faraud :
« Tenez, il fait chaud,
N' sautons pas trop... »
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Mon fichu s' dérangea,
La, la, la, la.
Il s'aperçut ben d' ça.

On avait apporté
D'un grand pâté
Un' fameus' tranche;
« F'sons un tour de jardin, »
M' dit mon blondin,
Toujours badin...
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
« T'nez, asseyons-nous là,
La, la, la, la.
On s' repos' ben comm' ça. »

M' dévorant d' ses grands yeux,
D'un ton joyeux,
V'là qu'il emmanche
Un douc'reux compliment
Tourné vraiment
D'un air charmant.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Là-d'sus il m'embrassa,
La, la, la, la.
On ne r'fus' jamais ça.

Je n' songeais presque à rien,
Quand j' vois l' vaurien
Qui su' moi s' penche;
Puis il m' prend dans ses bras.
Quel embarras!
Moi je n' veux pas...
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Par bonheur qu'on vint là,
La, la, la, la.
Ah! j'étais frit' sans ça.

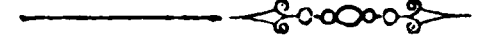
Soufflant comme un poussif,
Sot comme un if,
Droit comm' un' planche,
Il se r'lèv' tout honteux;
Moi, j' ris au mieux
D' son air piteux.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!

L' galant qui m' rattrap'ra,
La, la, la, la,
Il s'y prendra mieux qu' ça.

AUDE.

Auteur comique, vaudevilliste et chansonnier, fort oublié de nos jours; il eut pourtant ses succès, sa petite renommée passagère : *ludibria ventis*.

ROMANCES



PAUVRE JACQUES!

CLEF DU CAVEAU : 126.

— 1776 —

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il? tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère?

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

LA MARQUISE DE TRAVANET.

Ce pauvre Jacques était l'amant regretté d'une Suissesse attachée au jardin de Trianon. Marie Antoinette, touchée de la douleur de cette jeune fille, fit venir Jacques de Suisse et maria les deux amants. Cette petite romance acquit, seize ans plus tard, une immense célébrité, grâce à de tristes allusions à de hautes infortunes. Pauvre Jacques alors était Louis XVI.

DANS UN BOIS SOLITAIRE ET SOMBRE

CLEF DU CAVEAU : 127.

— 1705 —

Dans un bois solitaire et sombre
Je me promenais l'autre jour :
Un enfant y dormait à l'ombre;
C'était le redoutable Amour.

J'approche, sa beauté me flatte;
Mais j'aurais dû m'en défier :
J'y vis tous les traits d'une ingrate
Que j'avais juré d'oublier.

Il avait la bouche vermeille,
Le teint aussi beau que le sien.
Un soupir m'échappe, il s'éveille;
L'Amour se réveille d'un rien.

Aussitôt, déployant ses ailes,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles,
En partant, il me blesse au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Sylvie
De nouveau languir et brûler ;
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller

DE LAMOTTE.

Né en 1672, mort en 1731, à l'âge de cinquante-neuf ans. A quarante ans, il était aveugle et perclus. Auteur dramatique; la seule de ses tragédies sauvée de l'oubli est *Inès de Castro*.

LE PORTRAIT DE MA MIE

CLEF DU CAVEAU : 497.

— 1720 —

Qui par fortune trouvera
  Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
  Tenez, c'est bien ma mie ;
Si quelqu'une vient à danser,
  Et d'une grâce telle
Qu'elle ne fait les fleurs verser,
  Eh bien, c'est encore elle.

Si quelqu'un dit avec serment :
  « Je donnerais ma vie
Pour être aimé rien qu'un moment ; »
  Tenez, c'est de ma mie ;
Si quelque autre suit sans espoir
  La nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
  Eh bien, c'est elle encore.

Églé vint aux jeux de Cérès,
Elle fut d'abord suivie;
Églé revint le jour d'après,
On ne vit que ma mie.
Si quelque Nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux comme à votre esprit,
Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, sous ces buissons,
Une Nymphe jolie
Me dit : « J'aime tant vos chansons ! »
Je dis : « C'est pour ma mie :
Pour célébrer ses doux attraits
Fait-on chanson nouvelle?
En y songeant l'instant d'après,
On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur,
Et n'en ai jalousie :
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma mie.
Que servirait de m'alarmer?
La chose est naturelle;
L'amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

DE MONCRIF.

Poëte gracieux, aimable, spirituel, excellant surtout dans la romance, musicien d'ailleurs ; il eut de brillants succès dans le monde; membre de l'Académie française; né en 1687, il est mort à quatre-vingts ans, en 1770.

QUATORZE ANS

CLEF DU CAVEAU : 1??.

— 1732 —

A quatorze ans qu'on est novice!
Je me sens bien quelques désirs;
Mais le moyen qu'on m'éclaircisse!
Une fleur fait tous mes plaisirs :
La jouissance d'une rose
Peut rendre heureux tous mes momens.
Eh! comment aimer autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Je mets plus d'art à ma coiffure;
Je ne sais quoi vient m'inspirer :
N'est-ce donc que pour la figure
Qu'on aime tant à se parer?
Toutes les nuits, quand je repose,
Je rêve, mais à des rubans.
Eh! comment rêver d'autre chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Une rose venait d'éclore;
Je l'observais sans y songer :
C'était au lever de l'Aurore;
Le Zéphir vint la caresser.
C'est donc quand la fleur est éclose,
Qu'on voit voltiger les amants!
Mais, hélas! est-on quelque chose
A quatorze ans, à quatorze ans?

Attribuée à GRESSET.

Ce malin auteur de *Vert-Vert*, de la *Chartreuse*, vint à Paris en 1735 et s'y livra bientôt à la haute littérature. De ses tragédies et comédies, une seule pièce, le *Méchant* (1747), obtint un succès mérité et lui ouvrit, l'année suivante, les portes de l'Académie

mais presque aussitôt, pour expier sans doute la renommée de ses deux petits poëmes, péchés badins de sa jeunesse, il renonça à la poésie, se livra à des exercices de piété et brûla même une partie de ses ouvrages. Né en 1709, mort en 1777.

LISE ET MAINFROI

IMITATION DE L'ANGLAIS

CLEF DU CAVEAU : 49.

— 1740 —

Au temps jadis un chevalier
Trouvant au bois gente bergère
Lui dit : « Il faut nous marier
Sans curé, parents ni notaire.

Quand on brûle de franche ardeur,
Quel besoin est-il d'autre chose?
Pour gage je t'offre mon cœur ;
Pour dot je ne veux que ta rose.

— Votre cœur n'est pas fait pour moi :
Si ma rose fait votre envie,
Nul galant, dût-il être roi,
Ne l'obtiendra qu'avec ma vie. »

Malgré ses cris, au même instant
Il ravit cette fleur chérie ;
Puis il lui dit en la quittant :
Ne craignez rien pour votre vie.

Lise, au comble de la douleur,
De l'œil en vain suit le coupable,
Et sent d'autant mieux son malheur,
Que son vainqueur était aimable.

Mais, fût-il vicomte ou baron,
Lise lui déclare la guerre ;

Pourvu qu'elle sache son nom,
Son rang ne l'inquiète guère.

Car sans ce nom quel dieu pourra
Seconder les vœux qu'elle forme !
Un ermite qui priait là
Le connaissait, et l'en informe.

Ah, ciel ! dit-elle, j'entrevoi
Ce que ta bonté me prépare...
Edgard est juste ; il est mon roi ;
Il m'entendra... Tremble, barbare!

Lise vole, arrive à la cour,
Et de voir le prince attend l'heure.
Qui l'aidera dans ce séjour?...
Mais Lise est belle, et Lise pleure [1].

Jeune, aimable, comme au printemps
Plaît à tous les yeux la nature ;
Les moins sensibles courtisans
Partagent les maux qu'elle endure.

Edgard, qui s'avance à l'instant,
Parmi la foule la remarque.
La bergère approche en tremblant,
Et se traîne aux pieds du monarque.

Sa voix s'épuise en longs sanglots ;
Et la pauvre Lise troublée
Articule à peine ces mots :
« Sire, justice... on m'a volée.

— Quoi? — Ce que je gardais le mieux,
Ce que par force il a su prendre ;
Mon trésor le plus précieux,
Et qu'en vain il voudrait me rendre.

[1] Vers d'une simplicité délicieuse.

— Est-ce velours, est-ce drap d'or
Qui de tant de larmes sont cause?
— Ah! sire, c'est bien plus encor!
— Que vous a-t-il donc pris? — Ma rose.

— Si le ravisseur est garçon,
Pour époux ton roi te l'accorde;
S'il ne l'est, quel que soit son nom,
Il mourra sans miséricorde. »

On l'appelle... c'était Mainfroi,
Frère de la reine Mycée...
« J'en suis fâché, lui dit le roi,
Mais la sentence est prononcée. »

Mainfroi l'apaise vainement;
Le roi sort, et les laisse ensemble.
Terrassé par ce jugement,
Mainfroi se tait et Lise tremble.

Par crainte et par orgueil plus doux,
Bientôt il la flatte, il s'excuse;
Il offre argent, or et bijoux:
Mais la bergère tout refuse.

« Garde ton or et tes bijoux,
Mainfroi; ton erreur est extrême:
Si du roi tu crains le courroux,
Je ne veux de toi... que toi-même.

— Cruelle! c'est trop m'outrager;
Quoi que je mérite de blâme,
La fille d'un chétif berger
Jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens choisis les plus beaux;
Viens, et partage ma richesse;
Prends le premier de mes châteaux,
Et de Mainfroi sois la maîtresse.

— Non ! tu dois être mon époux ;
Le roi le veut, l'honneur l'ordonne :
Lise pour un titre si doux
Refuserait une couronne.

Dussé-je dès le lendemain,
Comme esclave, me voir vendue ;
Dussé-je périr de ta main,
Je la réclame ; elle m'est due. »

A ce discours le fier Mainfroi
Connaît l'amour, cède à ses larmes..
« Viens au temple, je suis à toi :
Viens, Lise ; rends grâce à tes charmes. »

Déjà par les mains de l'Amour
La jeune bergère est parée,
Et du roi même avec sa cour
A l'autel se voit entourée.

« C'est à vous, dit-elle, grand roi,
Que je dois ce bonheur suprême...
Mais quand tu veux bien être à moi,
Mainfroi... je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur est satisfait ;
Qui me l'ôta sut me le rendre,
Et chez moi l'amour gémirait
Si plus longtemps j'osais l'entendre.

Tandis que je vais dans les bois
Garder les troupeaux de mon père,
Puisses-tu du moins quelquefois
Te souvenir de ta bergère ! »

Mainfroi s'écrie avec transport :
« Arrête... daigne être ma femme...
Si la beauté forma ton corps,
Le ciel même a formé ton âme.

Edgard lui-même avec sa cour
Se joint à Mainfroi qui supplie ;
Et Lise enfin cède à l'Amour,
Qui fit le charme de leur vie.

LAPLACE.

Écrivain du dix-huitième siècle, né en 1707, mort en 1793. On lui doit, sous le titre de *Théâtre anglais*, la première traduction publiée en France des chefs-d'œuvre de la scène anglaise. Letourneur n'est venu qu'après lui.

LE CONNAIS-TU?

CLEF DU CAVEAU : 375.

— 1742 —

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tous lieux ;
Ce tendre enfant qui le serait encore
Si tes regards n'en avaient fait un dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire ;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît connaîtra la tendresse,
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerais des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

DE BERNIS.

Cardinal et poëte, favori de madame de Pompadour, reçu à l'Académie dès l'âge de vingt-neuf ans. Célèbre par ses petits vers galants, ses épîtres, madrigaux et vers anacréontiques fleuris et pleins d'afféterie. Voltaire le surnommait plaisamment *Babet*

la bouquetière. Pour expier, comme Gresset, mais à plus juste titre comme cardinal, ses nombreux péchés de jeunesse, il composa un poëme, la *Religion vengée*. Né en 1715, mort en 1794. La romance qui précède fut faite pour Éléonore Guichard, morte à Paris, en 1747, à l'âge de vingt-huit ans, qui avait adressé, dit-on, à de Bernis, alors abbé, le madrigal suivant :

Vous m'aimez, dites-vous : ah ! votre cœur volage
N'est point assez sensible à mes vœux empressés :
Vous pourriez m'aimer davantage :
Vous ne m'aimez donc pas assez.

ANNETTE ET LUBIN

CLEF DU CAVEAU : 39.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps :
C'est l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paraître
Que pour Lubin.

Son teint, bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil;
Blancheur de lis est sur son sein,
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser :
Mais tout autre oserait en vain;
C'est une rose,
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

FAVART.

Cet auteur charmant de plus de soixante pièces de théâtre, presque toutes pleines d'esprit, de gaieté, de finesse, au nombre des-

quelles la *Chercheuse d'esprit*, *Annette et Lubin*, *Ninette à la cour*, la *Fée Urgèle*, la *Belle Arsène*. les *Trois Sultanes*, fut l'une des célébrités du dix-huitième siècle. Sa femme et l'abbé de Voisenon ont eu, il faut le dire, une assez grande part à ses succès. Né en 1710, il est mort en 1792. Ce volume s'est paré des plus jolies pièces fugitives de Favart.

LA ROSE

CLEF DU CAVEAU : 555.

— 1750 —

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.
Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
Le jour qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Palmire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi;
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.
Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Palmire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau:
Qu'enfin elle rende les armes
Au dieu qui forma nos liens.

Et qu'en voyant périr tes charmes,
Elle apprenne à jouir des siens.

GENTIL-BERNARD.

Poëte gracieux, léger, mais un peu prétentieux; c'est à Voltaire qu'il doit ce surnom de *Gentil*, qu'on a depuis ajouté à son nom de *Bernard*. Ce recueil reproduira quelques-unes de ses pièces. Auteur de *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès. Né en 1710, mort en 1775.

L'ORAGE

CLEF DU CAVEAU : 362.

— 1760 —

Lise, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit!
Sauvons-nous au bocage.
Lise doute et frémit.
Qu'un cœur faible est à plaindre
Dans ce double danger!
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage et son berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats;
Que faire et que résoudre?
Faut-il donc suivre Hylas!
De frayeur Lise atteinte,
Va, vient, fuit tour-à-tour :
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête,
Et n'ose y pénétrer :
Un coup de la tempête

Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare;
On échappe à ses traits :
Mais ceux qu'Amour prépare,
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu pendant l'orage
Profite des moments :
Caché dans le nuage
Son œil suit les amants.
Lise, de son asile,
Sortit d'un air confus :
Le ciel devint tranquille,
Son cœur ne l'était plus.

COLARDEAU.

Poëte distingué, connu surtout par de jolies épîtres. Né en 1732, il mourut en 1776, à l'âge de quarante-quatre ans; il venait d'être reçu à l'Académie française,

---

LE MAL D'AMOUR

CLEF DU CAVEAU : 391.

Mon cœur soupire dès l'aurore :
Le jour, un rien me fait rougir;
Le soir, mon cœur soupire encore;
Je sens du mal et du plaisir
Tout à mon âme te rappelle,
Et je jouis de mon erreur :
Ah! dis-moi comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur!

Je rêve à toi quand je sommeille;
Ton nom m'agite et me séduit :
Je pense à toi quand je m'éveille;
Partout ton image me suit :

Tout à mon âme te rappelle,
Et je jouis de mon erreur :
Ah ! dis-moi comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur !

Quand tu parles, ta voix touchante
Dans mes sens porte le plaisir ;
Ton aspect me trouble et m'enchante ;
Je te cherche et voudrais te fuir :
Tout à mon âme te rappelle,
Et je jouis de mon erreur :
Ah ! dis-moi comment on appelle
Ce qui se passe dans mon cœur !

Les quatre premiers vers de cette romance, si connue, sont de Saint-Péravy. Nous ignorons le nom de l'auteur du refrain et des couplets suivants.

LE NID DE FAUVETTES

CLEF DU CAVEAU : 263.

— 1765 —

Je le tiens ce nid de fauvette :
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez point encor des ailes ;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère?
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans nos vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir !

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non ! les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

Idylle aussi naïve qu'innocente, qui jouit, dans son temps, d'un grand succès ; c'est à ce titre que nous la publions. Oh ! comme le siècle d'aujourd'hui prendrait en pitié de pareilles innocences ! Pauvre Berquin ! pauvre ami des enfants !

DORIS AU LEVER DE L'AURORE

CLEF DU CAVEAU : 493.

Doris, au lever de l'aurore,
Dans son jardin se promenait ;

Un œillet, qui venait d'éclore,
Sur les autres y dominait :
Elle penche son beau visage
Tout près de la fleur incarnat,
Mais soudain par ce voisinage,
La fleur voit ternir son éclat.

De la fleur qu'à peine elle touche
S'exhale un parfum enivrant;
L'œillet semble baiser sa bouche,
Et je me dis en soupirant :
Pour prix de tant de soins fidèles,
Pour la punir de sa froideur,
Ah! que mes lèvres ne sont-elles
A la place de cette fleur!

Doris s'éloigne... je m'élance,
Je baise l'œillet enchanteur;
J'allais le cueillir... je balance.
Eh! pourquoi ravir cette fleur?
Doris, au lever de l'aurore,
Viendra la respirer demain;
Pour y prendre un baiser encore,
Je reviendrai demain matin.

ANONYME.

LE SOUVENIR

CLEF DU CAVEAU : 45.

Auprès de mon amie
Je coulais de beaux jours;
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Félicité passée,

Qui ne peux revenir;
Tourment de ma pensée!
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir?

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer:
Mais qui peut autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer?
Félicité passée, etc.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours :
Quand j'entends son murmure
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Souvent j'allais l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venait s'y rendre :
Cet heureux temps n'est plus!
Félicité passée, etc.

Voyez dans ces asiles
Nos chiffres enlacés!
Dans des jours plus tranquilles
Ma main les a tracés.
Félicité passée, etc.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.
Félicité passée, etc.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux!
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux!
Félicité passée, etc.

Elle cessa de vivre
Quand on nous sépara :
Mon cœur devait la suivre :
Rien ne me la rendra.
Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive,
Tes airs sont superflus !
Sur l'infernale rive,
Églé ne t'entend plus.
Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée !
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir ?

LÉONARD.

Né à la Guadeloupe en 1744, mort à Paris le 26 janvier 1793.

LE FILS NATUREL

AIR : De cette aimable solitude.

CLEF DU CAVEAU : 418.

O toi qui n'eus jamais du naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait ;
Et que l'envie,
Toute ta vie,
Ignore ou taise ton secret !

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits ;

Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi.
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau;
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère,
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir;
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras,
Tour à tour dans ses bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère, etc.

BOUFFLERS.

LES TENDRES REPROCHES

CLEF DU CAVEAU : 402.

— 1770 —

Non, non, Doris, ne pense pas
Retrouver encor dans mon âme

Ni souvenir de tes appas,
Ni d'étincelles de ma flamme :
Sois infidèle, j'y consens,
Va, ne crains pas que j'en gémisse !
Si tu le veux, change d'amants,
De mes rivaux fais le supplice.

Ce n'est pas le besoin d'aimer
Qui fait que l'on change sans cesse ;
Et le cœur qui sait s'enflammer
N'a qu'un objet de sa tendresse.
Un cœur peut-il aimer deux fois?
L'amour ne fait qu'une blessure ;
S'il a deux traits dans son carquois,
C'est une erreur de la nature.

Doris, ne va pas t'alarmer :
Va, ne crains pas que je t'accuse.
C'est ton cœur que je veux armer
Contre ton esprit qui t'abuse.
De ce cœur formé pour l'amour
Si l'inconstance est le partage,
Il est l'image d'un beau jour
Que vient obscurcir un nuage.

J'oublie enfin que je t'aimai,
Qu'autrefois tu fus ma maîtresse,
Que le premier je te formai
Aux doux transports de la tendresse ;
Mais si tu voulais revenir
Me consoler par ta présence,
Je suis prêt à m'en souvenir,
Et j'oublierai ton inconstance.

JOSEPH LAVALLÉE.

LE LIT DE MYRTHÉ

CLEF DU CAVEAU : 414.

O lit charmant où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense ;
Temple secret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma présence ;
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée ;
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A son haleine parfumée.

O sommeil ! laisse-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges ;
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes ;
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à leurs mensonges !

Mais quel transport en ce moment
Agite son âme attendrie ?
Dieux ! pour qui ce soupir charmant,
Qui meurt sur sa bouche fleurie ?
O ma Myrthé ! c'est ton amant,
Qui fait ta douce rêverie !

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce songe qui te caresse !
Mais un songe, au gré de mes vœux,
Te peindrait-il donc ma tendresse,

Lorsque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivresse?

Si jusqu'au retour du soleil,
Baigné de l'air qu'elle respire,
J'osais ici de son sommeil
Partager l'aimable délire!
Si je pouvais à son réveil
Surprendre son premier sourire!

Mais non, de ces vœux indiscrets
Loin de moi l'ardeur égarée.
Dors, ma Myrthé, repose en paix:
Qu'en cette retraite sacrée
Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée!

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y perds pas tous mes plaisirs:
Sans offenser ton innocence,
J'emporte avec moi mes désirs,
Et les douceurs de l'espérance.

BERQUIN.

LA LETTRE

AIR : Vous m'ordonnez de la brûler

CLEF DU CAVEAU : 645.

— 1770 —

Vous m'ordonnez de la brûler
Cette lettre charmante,
Seul bien qui dût me consoler
De vous savoir absente!

Eh bien, au gré de vos désirs,
La voilà consumée,
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs
S'exhaler en fumée.

Un spectacle aussi douloureux
Eût enchanté votre âme ;
Mais pour moi quel revers affreux
Que votre lettre en flamme !
Interprète de mes douleurs,
Et ne sachant pas feindre,
Mes yeux ont tant versé de pleurs,
Qu'ils ont failli l'éteindre.

Tel que doive être mon destin
Dont vous êtes l'arbitre,
Si je reçois de votre main
Une nouvelle épître,
A vos ordres, plein de rigueur,
Empressé de me rendre,
Je la poserai sur mon cœur
Pour la réduire en cendre.

Attribuée à BOUFFLERS.

VOUS QUI D'AMOUREUSE IVRESSE

CLEF DU CAVEAU : 1402.

— 1773 —

Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse,
Écoutez-moi.
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer ;
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
Prenait le frais :
Elle chantait sur sa musette :
« N'aimons jamais. »
M'approchant alors par derrière,
Sans me nommer,
Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer. »

En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
« D'Amour la flèche est trop cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer :
C'est à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer. »

Lors je lui dis : « La beauté passe
Comme une fleur ;
Un souffle bien souvent l'efface
Dans sa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour dont vous avez crainte
N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire, et commence
A s'alarmer :
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance :
Il faut aimer.

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu ;
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu :

L'Amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer.
« Hélas! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer! »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux;
L'onde plus tard qu'à l'ordinaire
Quittait ces lieux;
Les roses s'empressaient d'éclore,
Pour embaumer,
Et l'écho répétait encore :
Il faut aimer.

De Parny.

Charmant poëte élégiaque, érotique; on lui donna le surnom de *Tibulle francais*. Il était né en 1753; il est mort en 1814.

CLÉMENCE ISAURE

CLEF DU CAVEAU : 1127.

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux!

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux.
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
« Ah! que plutôt votre colère

Termine des jours de douleur !
Ma vie appartient à mon père ;
A Lautrec appartient mon cœur. »

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour.
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant ;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
« Mon ami, cédons à l'orage :
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime ;
La violette est ma couleur ;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs ;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs. »

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant.
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part. La guerre commence,
Et s'allume de toutes parts :
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore :
Lautrec court lui servir d'appui;
C'était le vieux père d'Isaure.
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas! sa blessure est mortelle.
Il sauve Alphonse, et va périr.
Le vieillard fuit; Lautrec l'appelle,
Et lui dit, avant de mourir :
« Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils!
Je me venge en sauvant ta vie:
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière;
Rends les jours de Clémence heureux:
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux;
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor. »

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.

Tout son bien fut laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or.
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor [1].

FLORIAN.

Favori du duc de Penthièvre ; littérateur plein de grâce et de sensibilité. On a de lui des nouvelles, des pastorales, des comédies, des fables, des romances, toutes productions pleines d'intérêt et de charme, fort dédaignées sans doute des esprits excentriques ou réalistes de nos jours, mais qui ne survivront pas moins à tant de publications contemporaines qui ont la folle prétention de les faire oublier. Gessner, Berquin, Florian, Bouilly, seront toujours les amis de l'enfance. — Florian, né en 1755, fut reçu à l'Académie en 1788 ; il est mort en 1794, à l'âge de trente-huit ans. Ce recueil rétrospectif est paré de ses plus jolies romances.

DORS, MON ENFANT

CLEF DU CAVEAU : 154.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me semblait, dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où sont ses promesses ?
Il oublie et son fils et moi !

Dors, mon enfant, etc.

Qu'à ton réveil un doux sourire
Me soulage dans mon tourment !

[1] L'Académie des Jeux floraux.

De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connaissait bien son empire!
Et qu'il en usa méchamment!

Dors, mon enfant, etc.

Le cruel, hélas! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui;
Je l'aimais tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui.
Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.

Dors, mon enfant, etc.

Oui, le voilà! c'est son image
Que tu retraces à mes yeux;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front, son air vif et joyeux:
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots;
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos!
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours.
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours:
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

BERQUIN.

LE ROSIER

AIR de J. J. Rousseau.

CLEF DU CAVEAU : 261.

— 1775 —

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas :
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort.
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans..

DE LEYRE.

On doit au même auteur, très-sérieux écrivain du reste, plusieurs autres productions légères, mais aujourd'hui parfaitement oubliées. On n'a pas toujours, comme passe-port à la postérité, des airs de l'auteur du *Devin du village*.

AH! S'IL EST DANS VOTRE VILLAGE

CLEF DU CAVEAU : 23.

— 1776 —

Ah ! s'il est, dans votre village,
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage ;
C'est mon ami, rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix douce et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive;
C'est encor lui, rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, jamais sans faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire;
C'est encor lui, rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le-moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

FLORIAN.

Imitation d'une ancienne pastorale languedocienne.

IL PLEUT, BERGÈRE

Air de Simon.

CLEF DU CAVEAU : 233.

— 1780 —

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons.
J'entends, sur le feuillage,
L'eau qui tombe à grand bruit.
Voici, voici l'orage;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant.
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant.
Je vois notre cabane...
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère!
Ma sœur Anne, bonsoir!
J'amène ma bergère
Près de vous, pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons,
Sœur, fais-lui compagnie;
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.

C'est fait. Allons près d'elle ;
Eh bien! donc, te voilà?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

Soupons; prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi.
Goûte de ce laitage:
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas.

Eh bien! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi, sur ta bouche,
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père,
Lui demander ta main.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Cette bucolique si célèbre, grâce à l'air charmant d'un obscur musicien, est l'œuvre assez originale d'un homme qui fut depuis un fougueux révolutionnaire. Fabre d'Eglantine avait fait représenter, en 1790, le *Philinte* de Molière, et l'*Intrigue épistolaire*.

LES SOUHAITS

AIR de Pergolèse.

CLEF DU CAVEAU : 490.

— 1780 —

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,

Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour !
Que ne suis-je le zéphyre
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas ?

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain !
Que ne suis-je cette glace
Où son minois, répété,
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté !

Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre
Et mourir à ses genoux !
Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte en sacrifice
L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté !
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité !
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car, enfin, je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

RIBOUTTÉ.

L'auteur de cette romance, homme d'un esprit supérieur, donna, sous le premier Empire, une pièce en cinq actes, l'*Assemblée de famille*, qui jouit d'un succès mérité.

LES HIRONDELLES

AIR de Devienne.

CLEF DU CAVEAU : 487.

— 1780 —

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits.
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour;
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

FLORIAN

L'AMANT DISCRET

CLEF DU CAVEAU : 314.

— 1756 —

L'amant frivole et volage
Chante partout ses plaisirs :
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême :
Mon cœur soumis à ta loi
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce légère,
Amants, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux ;
Écho pourrait le redire
Et j'aurais trop de jaloux.

Corine à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins :
Ce qui lui plaît davantage
Semble me plaire le moins.
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter ;
Et je semble méconnaître
Son chien qui vient me flatter.

Vous qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir :
Vous n'aimez que pour le dire ;
Nous n'aimons que pour jouir.

Corine, que ce mystère
Dure autant que nos amours :
L'amant heureux doit se taire,
Fais-moi donc taire toujours.

GENTIL BERNARD.

LE TOMBEAU D'EMMA

CLEF DU CAVEAU : 1340.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire ;
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma, tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille, et qui n'est plus !
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux, se fermant pour toujours,
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, etc.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur,
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, etc.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjouement ;
D'Emma mourante elle a chassé l'image ;

Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux!
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie!

Naissez, mes vers, etc

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul Amour ne se console pas,
Et ses soupirs, renouvelés sans cesse,
Vont te chercher dans l'ombre du trépas!
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

PARNY.

PLAISIR D'AMOUR

AIR de Martini.

CLEF DU CAVEAU : 455.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie;
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,

Je t'aimerai, me répétait Sylvie :
L'eau coule encore : elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

FLORIAN.

AIMEZ, AIMEZ

AIR connu.

— 1785 —

Aimable et folâtre jeunesse,
Vous qui d'un pied si léger
Venez fouler avec adresse
L'herbe de notre verger,
Pourquoi fuyez-vous de Cythère
Les jeux, les ris et les plaisirs ?
Si la nature est votre mère,
N'étouffez donc pas ses désirs.

Voyez, sur la verte feuillée,
A ces robustes ormeaux
La faible vigne mariée
Par ses plus tendres rameaux.
L'eau qui caresse ce rivage
Cache un peuple d'heureux amants;
Et l'oiseau, par son doux ramage,
D'amour chante les feux brûlants.

Sans lui tout est mort sur la terre,
Tout gémit dans l'univers ;
Le berger voit fuir sa bergère,
L'oiseau suspend ses doux concerts;
L'onde n'a plus son doux murmure,
Le soleil n'est plus radieux,

Et le réveil de la nature
Est quand l'amour ouvre les yeux.

MADAME NECKER.

Femme du célèbre ministre de Louis XVI, réunissant à la beauté, à l'érudition, à l'esprit, toutes les vertus, surtout celle de la bienfaisance. On lui doit la fondation, en 1778, de l'hospice Necker, à Paris. Nous ne comprenons pas que l'air de cette jolie romance, si connu depuis soixante ans, n'ait pas été noté dans la *Clef du caveau*.

JE T'AIME TANT

CLEF DU CAVEAU : 285, 1015, 1427.

Je t'aime tant ! je t'aime tant !
Je ne puis assez te le dire,
Et je le répète pourtant
A chaque fois que je respire !
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve ;
Seul avec toi, devant témoins,
Ou je le pense, ou je le prouve.

Zélie, je t'aime en cent façons ;
Pour toi seule je tiens ma plume :
Je te chante dans mes chansons,
Je te lis dans chaque volume.
Qu'une beauté m'offre tes traits,
Je te cherche sur son visage ;
Dans les tableaux, dans les portraits,
Je veux démêler ton image.

En ville, aux champs, chez moi, dehors,
Ta douce image est caressée ;
Elle se fond, quand je m'endors,
Avec ma dernière pensée.

Quand je m'éveille je te voi
Avant d'avoir vu la lumière,
Et mon cœur est plus vite à toi
Que le jour n'est à ma paupière.

Absent, je ne te quitte pas :
Tous tes discours je les devine;
Je compte tes soins et tes pas :
Ce que tu fais je l'imagine.
Près de toi suis-je de retour,
Je suis aux cieux, c'est un délire :
Je ne respire que l'amour,
Et c'est ton souffle que j'aspire.

Ton cœur est tout mon bien, ma loi;
Te plaire est toute mon envie :
Enfin, en toi, par toi, pour toi
Je respire et tiens à la vie.
Ma bien-aimée, ô mon trésor!
Qu'ajouterai-je à ce langage?
Dieu ! que je t'aime! Eh bien, encor,
Je voudrais t'aimer davantage!

FABRE D'ÉGLANTINE.

LINVAL AIMAIT ARSÈNE

CLEF DU CAVEAU : 367.

Linval aimait Arsène
Et ne put l'obtenir;
Traînant partout sa chaîne,
Il cherchait à mourir.
A la Trappe il espère
Terminer son ennui :
Il entre au monastère,
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire,
Qu'il reçoit à genoux,
L'abbé lui dit : « Mon frère,
Quel nom porterez-vous?
— Ah ! qu'on m'appelle Arsène,
Ce nom qui fit mon sort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort. »

Frère Arsène est novice
Et, brûlant de ferveur,
Des pointes d'un cilice
Ensanglante son cœur.
Son espérance est vaine,
Ce fer l'a déchiré;
Mais au portrait d'Arsène
Il n'a point pénétré.

Il se passe une année
Sans qu'il soit plus heureux;
Enfin vient la journée
De prononcer ses vœux.
Il hésite, il chancelle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur sera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte ;
Mais dans l'instant fatal
Un homme est à la porte
Qui demande Linval :
On le refuse, il crie :
« Linval, mon doux ami,
Ton amante chérie
Vient t'arracher d'ici ! »

Au fond du monastère
Cette voix retentit,
Du pied du sanctuaire
Notre amant l'entendit.

Il court, hors de lui-même,
A des accents si doux;
Il voit l'objet qu'il aime
Et tombe à ses genoux.

Sa maîtresse adorée
Lui présente sa main;
La mort l'a délivrée
D'un tuteur inhumain.
Ce couple qui s'adore
Fuit loin de ce séjour;
Tous deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

FLORIAN.

LE TOMBEAU

CLEF DU CAVEAU : 1252.

Dans un désert loin du hameau,
Sous un peuplier solitaire,
Hylas éleva ce tombeau,
Et sa main grava sur la pierre :
« Quiconque en ce lieu passera,
De douces larmes versera. »

Assis au pied du monument,
Fidèle à l'ombre qu'il adore,
Hylas lui conte son tourment,
Il lui parle, il l'appelle encore.
Écoutons ce qu'il va chantant.
Croyant que sa Lise l'entend :

« Hélas! tout près de nous unir
Par le saint nœud du mariage,
J'ai vu ma belle se mourir

Encore au printemps de son âge.
Moi qui vivais pour l'adorer,
Je reste ici pour la pleurer.

« Ici, j'ai reçu pour adieux,
Pour dernier gage de sa flamme,
Le dernier regard de ses yeux,
Le dernier soupir de son âme.
Cette âme pure s'exhala,
Et puis vers le ciel s'envola.

« Voici le lieu de son trépas;
C'est là que j'enfermai moi-même
Celle qui mourut dans mes bras,
Et mourut en disant : Je t'aime!
Le monde n'a plus rien de beau,
Plus rien pour moi que ce tombeau.

« Je vous demande une faveur,
Dieux qui m'avez séparé d'elle;
Au moins laissez-moi la douceur
D'expirer où mourut ma belle.
Amour, Amour, quand je mourrai,
Dis-moi si je la reverrai? »

HOFFMAN.

Charmant auteur dramatique couronné de nombreux succès, surtout pour ses opéras-comiques. Les noms de Monvel, d'Alexandre Duval, Hoffman et Marsollier ont laissé les plus brillants souvenirs au théâtre Feydeau. Ils se reproduiront aussi très-fréquemment dans notre série des ariettes. Sur la fin de sa carrière, Hoffman fut l'un des critiques les plus spirituels de l'ancien *Journal de l'Empire*.

TE BIEN AIMER, O MA CHÈRE ZÉLIE!

Air de Plantade.

CLEF DU CAVEAU : 554.

— 1785 —

Te bien aimer, ô ma chère Zélie!
Est pour toujours le charme de mon cœur;
Et désormais tout m'attache à la vie,
Si mon amour suffit à ton bonheur.

Pour apaiser le feu qui me dévore,
Ce feu d'amour qui va me consumer.
O ma Zélie! à l'amant qui t'adore,
Donne un regard, un soupir, un baiser.

Va, ne crains pas d'abandonner ton âme
Au sentiment que je veux t'inspirer;
Rien ne plait tant qu'une amoureuse flamme,
Rien n'est plus doux que le plaisir d'aimer.

BALZAC.

ANACRÉON DEVIENT SI VIEUX!

CLEF DU CAVEAU : 901.

Anacréon devient si vieux,
Qu'Aspasie en verse des larmes;
Il prend sa lyre, et par des chants joyeux,
Prétend bien calmer ses alarmes.

Que Phébus vienne à mon secours;
Coulez, mes sons, coulez pour les amours!

Dans l'espoir d'augmenter ses droits
A la tendresse d'Aspasie,
Mon philosophe a bu jusqu'à trois fois
D'un vin frais qui vaut l'ambroisie.
Que Bacchus vienne à mon secours;
Coulez, mon vin, coulez pour les amours!

Le soir arrive, et du berger
Il invoque à propos l'étoile;
Ses feux sont tels, que pour les partager
Aspasie est déjà sans voile.
Que Vénus vienne à mon secours;
Coulez, mes nuits, coulez pour les amours!

Le matin, sans changer de ton,
Croiriez-vous qu'il s'enflamme encore?
Je sens, dit-il, que je deviens Tithon;
Aspasie. es-tu donc l'Aurore?
Viens, viens toi seule à mon secours!
Coulez, mes jours, coulez pour les amours.

Par moi, de notre cher patron
La doctrine sera suivie;
Jusqu'au moment où le brutal Caron
M'entrainera loin de la vie.
Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours,
Coulez toujours, coulez pour les amours.

De Piis.

Ancien ami de Lattaignant, Piis, après avoir, à dater de 1776, fait grand nombre de pièces de théâtre, fonda enfin en 1793, avec Barré, autre homme de beaucoup d'esprit, le théâtre du Vaudeville. Vers la Restauration, Piis avait cessé d'écrire, et, bien que fort âgé alors, il conservait encore ses fonctions de secrétaire général de la Préfecture. Né en 1755, mort en 1832.

LA RIVE AFRICAINE

ROMANCE DU CID.

CLEF DU CAVEAU : 464.

— 1786 —

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid, armé, tout brillant de valeur,
Sur la guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

« Chimène a dit : « Va combattre le Maure ;
« De ce combat surtout reviens vainqueur.
« Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
« S'il fait céder son amour à l'honneur. »

Donnez, donnez et mon casque et ma lance;
Je prouverai que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans les vallons de notre Andalousie
Les vieux chrétiens chanteront ma valeur.
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

De Chateaubriand.

BOUTON DE ROSE

Musique de Pradher.

CLEF DU CAVEAU : 64.

— 1788 —

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir;
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival;
Ne joute pas, bouton de rose,
Car en beauté rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la voi :
S'il est une métempsycose,
Grands dieux! par pitié, rendez-moi
Bouton de rose.

Madame DE THÉIS.

Mignardise maniérée très-célèbre. Son modeste auteur, sous les noms tour à tour de Théis, de Constance Pipelet, fut depuis, sous le titre de princesse Constance de Salm, l'une des femmes les plus distinguées de son époque.

LOIN DE TOI, MA FÉLICIE

AIR connu.

Loin de toi, ma Félicie,
Je sens que je vais mourir;
L'amour soutenait ma vie,
L'amour va me la ravir.
Mais pour toi toujours le même,
Quand je subirai mon sort,
Je prononcerai : Je t'aime!
Et je recevrai la mort.

J'ai cru qu'au pied de ce chêne
Je trouverais du repos;
Loin de soulager ma peine,
Je n'ai fait qu'aigrir mes maux.
Cette forêt me rappelle
Un bois cher à nos deux cœurs.
J'entends une tourterelle,
Et je sens couler mes pleurs.

Ce ruisseau dont l'onde pure
S'échappe tout près de moi,
Si j'écoute son murmure,
Je crois qu'il parle de toi.
Partout je vois mon amie,
Sans songer, dans ma douleur,
Que ma chère Félicie
N'est ici que dans mon cœur.

ANONYME.

Il y a dans les paroles et dans l'air de cette romance, dont les auteurs sont restés inconnus, quelque chose de triste et de mystérieux, comme dans *Pauvre Jacques*, qui semblerait faire allusion une époque néfaste.

LES SOUVENIRS

CLEF DU CAVEAU : 626.

— 1793 —

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays! sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie?

Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours.

De Chateaubriand.

Délicieux chant d'exil d'un grand poëte.

J'AI QUITTAI LA MONTAGNE

LA MARMOTTE EN VIE

Air de l'auteur.

CLEF DU CAVEAU : 240.

— 1795 —

J'ai quittai la montagne
Où jadis je naquis
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie,
Donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.
Ah! voulais-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah! donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

De village en village
Je m'en allai tout droé,
Portant petit bagage,
Criant dans chaque endroé :
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuq' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah ! voulais-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah ! donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

Quand fus à la barrière,
Un commis m'arrêta,
Disant : « Jeune étrangère,
Que portez-vous donc là?
— Ah! monsieu, c'est la marmotte,
La marmotte en vie.
Donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.
Ah! voulais-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah! donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

« Passais, la jeune fille,
Avec ce petit bien;
Quand on est si gentille,
Au roé l'on ne doit rien.
Allais criai la marmotte,
La marmotte en vie;
D'mandais queuq' chose pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie.
Ah! voulais-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie?
Ah! donnais queuq' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

Un beau monsieu me r'garde,

Puis s'arrête tout doux :
« La belle Savoyarde,
Montre-moi tes bijoux :
Ah! voyons donc c'te marmotte,
C'te marmotte en vie;
J' donn'rai queuq'chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! montre-moi donc ta marmotte,
Ta marmotte en vie;
Ah! j' donn'rai queuq' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie. »

Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis;
Il ouv' son aumonière,
Puis comptant des louis :
« Ah! prête-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie;
J' donn'rai tout c't or à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! prête-moi donc ta marmotte,
Ta marmotte en vie;
Oui, j' donn'rai tout c't or à Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

Que faire, pauvre fille,
En voyant tant d'argent?
D'aise mon cœur petille,
J'accepte le présent.
Prenais, prenais la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! caressais donc la marmotte,
La marmotte en vie.
Ah! donnais, donnais à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.

Mais ce bien que j' regrette,
Il me l' prit pour son or;

N'ai p'us que la coffrette
Où gardais ce trésor.
Ah ! j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie.
C'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie;
Ah ! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie.
Ah ! c'en est fait, pauvre Javotte,
D' la marmotte en vie.

DUCRAY-DUMINIL.

Auteur fécond, ingénieux, naturel, dont les romans ont, trente années durant, de 1780 à 1809, joui d'un succès immense et fait verser bien des larmes à la génération de cette époque. Ici l'allusion de la *Marmotte en vie* de la pauvre Javotte est aisée à saisir. Peu de chansons ont joui d'une vogue plus populaire.

L'ATTENTE

AIR connu.

Depuis une heure je l'attends :
Conçoit-il mon impatience?
A-t-il compté tous les instants
Qui s'écoulent dans notre absence?
Comment peut-on le retenir
Si longtemps loin de ce qu'il aime?
Ah ! si j'en juge par moi-même,
Qu'il doit souffrir !

Comme moi, tout l'attend ici.
J'ai pris la parure qu'il aime;
Voici son livre favori;
Ces fleurs, je les tiens de lui-même.
Ce siége, qui le recevait,
A mes yeux encor le retrace;

Et c'est là que serait sa place,
S'il arrivait.

Mais pour occuper ses loisirs,
Mon cœur, privé de jouissances,
S'entoure en vain de souvenirs,
En vain se berce d'espérances,
Dans ces soins même il se déplaît;
Oui, pour ceux que la peine accable,
Le souvenir le plus aimable
N'est qu'un regret.

L'attendre et puis le regretter,
Voilà quelle est mon existence :
Faut-il, quand tout vient m'agiter,
Qu'il m'afflige par son absence!
Du mal qu'il me fait aujourd'hui,
Ah! ce n'est pas moi qui l'accuse;
J'ai besoin qu'il ait une excuse
Bien plus que lui.

Mais dans la crainte ou dans l'espoir,
Le temps également s'avance :
Voici la nuit, et de le voir
Chaque instant m'ôte l'espérance :
N'importe; j'ai beau m'assurer
Qu'il ne peut plus vers moi se rendre,
Il m'est encor doux de l'attendre,
Sans l'espérer.

CAMPENON.

Connu par de jolies poésies fugitives, surtout par ses deux poëmes de la *Maison des champs* et de l'*Enfant prodigue*. Nommé de l'Académie en 1814. Né en 1772, mort en 1843.

LEÇONS D'AMOUR

Quinze ans, Myrra, sont à peine votre âge ;
Et cette bouche où repose l'amour,
Ce sein naissant et ce corps fait au tour,
De tout cela vous ignorez l'usage.
Pauvre Myrra!
Suivez Tircis; Tircis vous l'apprendra.

Votre sein bat et votre cœur soupire,
Votre regard est souvent égaré,
A des pensers votre esprit est livré;
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
Tircis le sait; Tircis vous l'apprendra.

Sur une branche où l'amour les attire,
Vous avez vu deux oiseaux se percher,
Leurs ailes battre et leurs becs s'approcher;
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
C'est un secret; Tircis vous l'apprendra.

Si quelquefois seule vous osez lire
Un roman tendre, où de tendres amants
Font en soupirs parler leurs sentiments,
Vous ignorez ce que cela veut dire.
Pauvre Myrra!
Tircis écrit; Tircis vous l'apprendra.

Sous ces ormeaux dont le mobile ombrage
Vous garantit des feux de la saison,
L'Amour exprès fit verdir ce gazon :
D'un lit si doux vous ignorez l'usage.

Pauvre Myrra!
Suivez Tircis; Tircis vous l'apprendra.

LEGOUVÉ.

Auteur de tragédies estimées, mais surtout de petits poëmes charmants de style, de pensées, de sensibilité exquise; le plus célèbre d'entre eux est le *Mérite des femmes*. Legouvé fut reçu à l'Institut en 1798 et suppléa pendant bien des années l'abbé Delille au Collége de France. Ce poëte aimable, gracieux, plein d'aménité, était né en 1764, il est mort en 1812. Nous nous rappelons ici avec plaisir avoir été, en 1826, l'éditeur *littéraire* de ses œuvres en trois volumes in-8°. Le nom de Legouvé périra d'autant moins que son digne fils, M. Ernest Legouvé, en soutient et perpétue l'éclat par ses propres œuvres.

JE T'AIMERAI

Musique de Gatayes.

CLEF DU CAVEAU : 1038.

Je t'aimerai, je chérirai mes chaînes
Tant que la rose aura sa douce odeur,
Le ciel ses feux, la terre ses fontaines,
L'onde son cours et les bois leur fraicheur;
Je t'aimerai, j'adorerai mes chaînes
Tant que la rose aura sa douce odeur

Je t'aimerai, je te serai fidèle,
Tant que l'épine armera les buissons,
Que du caillou jaillira l'étincelle,
Tant que l'écho répétera les sons.
Je t'aimerai, je te serai fidèle
Tant que l'épine armera les buissons.

Je t'aimerai tant que dans la nature
Succéderont les roses aux boutons,
Aux noirs frimas une aimable verdure,
Les fruits aux fleurs, les saisons aux saisons.

Je t'aimerai tant que dans la nature
Succéderont les roses aux boutons.

ANONYME.

Le joli air de Gatayes a beaucoup contribué au succès de cette romance.

PETITS OISEAUX

Air de Rigel.

CLEF DU CAVEAU : 448.

Petits oiseaux, le printemps vient de naître,
Assemblez-vous dans les bois d'alentour;
Chantez le Dieu qui vous a donné l'être,
Oiseaux, chantez le printemps et l'amour.

Choisissez-vous une tendre fauvette,
Par vos chansons cherchez à l'enflammer,
Et répétez sans cesse à la pauvrette
Que le printemps est la saison d'aimer.

A tout moment bénissez votre chaîne,
Chantez le Dieu qui comble vos désirs;
Oiseaux, chantez le Dieu qui vous ramène
Printemps fleuris, espérance et plaisirs.

Si vous charmez, soyez toujours fidèles,
En voltigeant on échappe au bonheur;
Petits oiseaux, dans vos ardeurs nouvelles,
N'oubliez pas que vous n'avez qu'un cœur.

BALZAC.

CE QUE JE DÉSIRE ET QUE J'AIME

CLEF DU CAVEAU : 1570.

— 1797 —

Ce que je désire et que j'aime,
C'est toujours toi;
Pour mon âme le bien suprême,
Ce n'est que toi.
Si j'ai de beaux jours dans la vie,
Ah! c'est par toi,
Et mes larmes, qui les essuie?
C'est encor toi.

Si je place ma confiance,
Ce n'est qu'en toi;
Si je prends leçon de constance,
Ah! c'est de toi;
Au doux plaisir si je me livre,
C'est près de toi;
Si je veux encor longtemps vivre.
C'est bien pour toi.

Quel autre objet pourrait me plaire,
Autant que toi?
L'air à ma vie est nécessaire
Bien moins que toi.
Je sens trop que mon existence
Est toute à toi;
Avec toi tout est jouissance,
Et rien sans toi.

DE SÉGUR.

Alexandre, vicomte de Ségur, homme du monde, auteur d'une foule de chansons spirituelles et de pièces données aux Français, à

l'Opéra-Comique, au grand Opéra, qu'il faut bien distinguer toutefois de son frère aîné le comte Philippe de Ségur, ancien grand maître des cérémonies de l'Empereur, homme supérieur à plus d'un titre.

LA FEUILLE SÈCHE

Toi que les vents ont détachée
Des arbres du coteau voisin,
O feuille pâle et desséchée,
Que viens-tu chercher sur mon sein?
Ce sein, hélas! où tu t'arrêtes
Est plus agité mille fois
Que le ciel où tu fus le jouet des tempêtes,
Quand tu quittas tes sœurs des bois.

Aux jours de la saison nouvelle,
Tu ne connais point les autans;
Comme toi, jeune, fraîche et belle,
J'ai vu les beaux jours du printemps.
Toute joie, hélas! m'est ravie;
Je sens ma beauté se flétrir;
Le vent de l'infortune a soufflé sur ma vie,
Et comme toi je vais mourir.

Mon sein n'est point un sûr asile
Contre l'orage et son courroux;
Va chercher un lieu plus tranquille
Pour être à l'abri de ses coups;
Va sur ce tertre solitaire,
Couvert de funèbres tombeaux,
C'est là, fille des bois, qu'est la paix de la terre;
C'est là qu'on trouve le repos.

Mais d'une vie infortunée
Si tu viens m'annoncer la fin,
Jusqu'à ma dernière journée,

Ah! reste, reste sur mon sein.
C'est alors que, bravant l'injure
Des aquilons et du destin,
Nous trouverons la paix qu'à toute la nature,
Hélas! je demandais en vain.

J. MICHAUD.

Écrivain honorable et distingué, membre de l'Académie. Ses meilleurs ouvrages sont l'*Histoire des Croisades* et le *Printemps d'un proscrit*; il a fondé deux grandes publications: les *Mémoires* pour servir à l'histoire de France et la *Biographie universelle*. Né en 1767, mort en 1829.

IL EST TROP TARD

AIR de Blangini.

CLEF DU CAVEAU : 192.

— 1799 —

Il est trop tard pour qu'amour nous engage,
Quand des beaux ans pâlit déjà la fleur.
Écoute, Églé, cet avis doux et sage,
Et n'attends pas, pour songer au bonheur,
Qu'il soit trop tard.

De mille attraits brillante à ton aurore,
Au tendre amour ouvre ton jeune cœur;
Tu le voudrais et tu n'oses encore;
Crains son courroux s'il se rend ton vainqueur,
Un peu plus tard.

Retiens ceci : pour gentille fillette,
Il n'est, Églé, qu'une heureuse saison;
Quand est passé joli temps d'amourette,
A ses soupirs l'enfant malin répond :
Il est trop tard.

Las des rigueurs d'une beauté rebelle,
Lorsque l'amour commence à s'envoler,
C'est pour jamais qu'il fuit à tire-d'aile,
On le regrette, on veut le rappeler;
Il est trop tard.

DE COUPIGNY.

Romancier tenant le premier rang parmi les plus aimables poëtes de l'Empire; d'ailleurs homme du monde fort distingué.

VIVRE LOIN DE SES AMOURS

AIR de Boïeldieu.

CLEF DU CAVEAU : 538.

— 1800 —

S'il est vrai que d'être deux
Fut toujours le bien suprême,
Hélas! c'est un mal affreux
De ne plus voir ce qu'on aime.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

Chaque instant vient attiser
La flamme qui vous dévore,
On se rappelle un baiser,
Et mille baisers encore.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

La nuit en dormant, hélas!
Victime d'un doux mensonge,
Vous vous sentez dans ses bras;
Le jour vient, c'était un songe.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

Un tissu de ses cheveux
Est le seul bien qui me reste;
Il devrait me rendre heureux,
C'est un trésor bien funeste.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

ANONYME.

Le nom de l'auteur de cette jolie romance est toujours demeuré inconnu; l'air délicieux de Boïeldieu a fait la fortune de ce petit chant élégiaque.

LE BAISER

CLEF DU CAVEAU : 1038.

De ton baiser la douceur passagère
M'occupe encore et fait mon seul bonheur;
Je veux en vain l'arracher de mon cœur;
Je t'aimerai, mais je saurai me taire.

C'est vainement que ta bouche sévère,
De t'oublier me prescrit le devoir;
Cesser d'aimer n'est plus en mon pouvoir;
Je t'aimerai, mais je saurai me taire.

Si quelque jour, plus sensible et moins fière,
Tu recevais mes serments et ma foi,
Dans l'univers je ne verrais que toi;
Et je saurais être heureux et me taire.

ANONYME.

Cette romance, très-populaire, a dû tout son succès à l'air charmant qu'elle a inspiré.

BOCAGE QUE L'AURORE

Air de Plantade.

CLEF DU CAVEAU : 59.

— 1800 —

Bocage que l'aurore
Embellit de ses pleurs,
Gazons naissants que Flore
Pare de mille fleurs;
Oiseaux, tendre zéphyre,
Qui charmez mes loisirs,
Pourriez-vous bien me dire
D'où naissent mes soupirs?

Toi qui d'une onde pure
Baignes ces bords charmants,
Ruisseau, ton doux murmure
Ne calme plus mes sens ;
Hélas ! j'aime sans doute,
Oui, j'aime, je le sens ;
C'est l'amour qui me coûte
Les pleurs que je répands.

Asile solitaire,
Je viendrai chaque jour
Te chanter ma bergère,
Mes désirs, mon amour;
Mais si d'une voix tendre
Je ne te dis son nom,
C'est de peur de l'apprendre
Aux bergers du vallon.

ANONYME.

C'est à la délicieuse musique de Plantade que cette jolie romance doit assurément l'honneur d'être restée populaire encore de nos jours.

UN JEUNE TROUBADOUR

CLEF DU CAVEAU : 586.

Un jeune troubadour,
Qui chante et fait la guerre,
Revenait chez son père,
Rêvant à son amour.
Gages de sa valeur,
Suspendus en écharpe,
Son épée et sa harpe
Se croisaient sur son cœur.

Il rencontre en chemin
Pèlerine jolie
Qui voyage et qui prie,
Un rosaire à la main.
Collerette à longs plis
Voile sa fine taille,
Et grand chapeau de paille
Ombre son teint de lis.

« O gentil troubadour,
Si tu reviens fidèle,
Chante un couplet pour celle
Qui bénit ton retour.
— Pardonne à mon refus,
Pèlerine jolie,
Sans avoir vu ma mie,
Je ne chanterai plus.

— Ne la revois-tu pas,
O troubadour fidèle?
Regarde bien, c'est elle;
Ouvre-lui donc tes bras
Priant pour notre amour,

J'allais en pèlerine,
A la Vierge divine
Demander ton retour. »

Près de ces deux amants
S'élève une chapelle.
L'ermite qu'on appelle
Bénit leurs doux serments.
Allez en ce saint lieu,
Amants du voisinage,
Faire un pèlerinage
A la Mère de Dieu.

DALVIMARE.

Poëte et musicien distingué. Cette romance, dont il a fait, à ce double titre, les paroles et la musique, a joui d'une grande vogue, même jusqu'au temps de l'Empire.



CHANSONS A BOIRE

AU CABARET

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : [735.

A boire je passe ma vie,
Toujours dispos, toujours content ;
La bouteille est ma bonne amie,
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore ;
Du vin tel est l'heureux effet,

La nuit souvent me trouve encore,
Me trouve encore au cabaret.

Si, frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin,
Soudain on voit couler mes larmes,
Mais ce sont des larmes de vin.
Je bois, je bois à longue haleine;
Du vin tel est l'heureux effet,
Le malheureux n'a plus de peine,
N'a plus de peine au cabaret.

Si j'étais maître de la terre,
Tout homme serait vigneron;
Au dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon Cupidon.
Je ne quitterais plus sa mère,
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère,
Oui, de Cythère, un cabaret.

Auteurs qui courez vers la gloire,
Bien boire est le premier talent;
Bacchus au temple de mémoire
Obtient toujours le premier rang.
Un tonneau, voilà mon Pégase,
Ma lyre, un large robinet,
Et je trouve le mont Parnasse,
Le mont Parnasse au cabaret.

J. J. LUCET.

C'est à l'auteur, oublié, de cette jolie chanson qu'on a dû, à l'époque de l'Empire, la plaisante mystification de cette fameuse énigme qu'aucun Œdipe ne devina, et dont le mot introuvable était *Contraste*.

LE VRAI BUVEUR

CHANSON DE MAITRE ADAM

CLEF DU CAVEAU : 50.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas.
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,

Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'apaiserais de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau;
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers alentour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

MAITRE ADAM.

Chanson pleine de verve et d'originalité. Maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, où il est mort en 1662, et surnommé le *Virgile au rabot* par ses contemporains, obtint jusqu'aux suffrages du grand Corneille. Il était pensionné de Richelieu.

Mais cette pièce du *Vrai Buveur*, telle qu'on la connaît et que nous la donnons ici est, à vrai dire, un peu l'œuvre aussi du poëte Haguenier, qui l'a dégagée de son vieux style marotique et y a ajouté deux couplets. Voici le texte même de la chanson de Maître Adam.

LE CULTE D'UN BUVEUR

(1651)

Que Phébus soit dedans l'onde
Ou dans son oblique tour,
Je bois tousiours à la ronde;
Le vin est tout mon amour;
Soldat du fils de Semelle,

Tout le tourment qui me poinct,
C'est quand mon ventre groumelle,
Faute de ne boire poinct.

Aussi-tost que la lumiere
Vient redorer les coteaux,
Poussé d'un désir de boire,
Je caresse les tonneaux ;
Ravy de revoir l'Aurore,
Le verre en main je luy dis :
Voit-on plus au rive more
Que sur mon nez de rubis?

Si quelque jour estant yvre
La Parque arreste mes pas,
Je ne veux point, pour revivre,
Quitter un si doux trépas ;
Je m'en iray dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planteray ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçoit la guerre,
Il n'y gagneroit pas.
Jamais je ne m'estonne,
Et je croy, quand je boy,
Que si Jupiter tonne,
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est poinct chassée
Par l'unique flambeau,
Qu'aussi-tost ma pensée
Est de voir un tonneau ;
Et luy tirant la bonde,
Je demande au soleil :
As-tu beu dedans l'onde
D'un élément pareil ?

LE BUVEUR SAVANT

CLEF DU CAVEAU : 605.

— 1680 —

Un sot qui veut faire l'habile
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir ;
Un fou qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir ;

Et moi je dis, d'un ton plus véritable,
Que, sans sortir de table,
Et sans avoir lu,
Je sais tout et j'ai tout vu
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Épicure,
Je ne vois pas qu'il soit bien établi
S'il est du vide en la nature
Ou si l'espace est d'atomes rempli :
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vide;
Car il est certain
Que j'abhorre un verre en main
Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un système nouveau :
Vous avez fait résider l'âme,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Savez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience?
C'est dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique
Qui tient conseil dans la cour du Palais,
Demande au plus fat de sa clique
Si nous aurons ou la guerre ou la paix :
Moi, curieux d'une seule nouvelle,
Lorsqu'il pleut ou qu'il gèle,
Du soir au matin,
Je demande à mon voisin :
Aurons-nous du vin?

L'autre jour, à l'Observatoire,
Les ennemis du tranquille sommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au soleil :

Pour les punir d'oser, dans leur tanière,
Dénigrer la lumière
D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'était pas clair-fin.

Un usurier, de son grimoire,
Par son calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte sans boire;
Moi, je la passe à boire sans compter;
A me tromper je mets toute ma gloire :
Je prends plaisir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire,
Ma foi, jamais je n'envîrai le sort;
Nargue du temple de Mémoire,
Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort!
J'aime bien mieux, avec une Sylvie,
Boire pendant ma vie;
Car je sentirai
Les moments que je vivrai
Tant que je boirai.

DUFRESNY.

Auteur comique, aussi gai que spirituel. Louis XIV l'avait nomm contrôleur de ses jardins, car il montrait de grandes disposition pour l'art de Lenôtre; mais, plus ami encore de la table, des femmes, des plaisirs, Dufresny vendit sa charge et vint à Paris; il y fit d'abord des comédies avec Regnard, puis tout seul. Né en 1648, mort en 1724.

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

RONDE DE TABLE

CLEF DU CAVEAU : 108.

— 1700 —

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiement.
De tout ce qui peut le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à boire :
Quand on sait bien boire, on sait tout.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Qu'un tel soit général d'armée,
Que l'Anglais succombe sous lui :
Pour moi, qui suis sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

A courir sur terre et sur l'onde
On perd trop de temps en chemin ;
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin..

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Qu'un savant à voir les planètes
Occupe son plus beau loisir ;

Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Qu'un avide alchimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Au grec, à l'hébreu, je renonce:
Ma maîtresse entend le français;
Sitôt qu'*A boire*, je prononce,
Elle me verse du vin frais.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiement;
De tout ce qui peut le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

Le Comte de Bonneval.

L'auteur de cette petite ronde de table, restée si populaire dans la mémoire de tous après plus d'un siècle et demi de date, est l'œuvre de jeunesse d'un homme qui fut plus tard, et tour à tour, officier en France, général en Autriche, pacha en Turquie. Né en 1675, mort en 1747.

L'HOMME ACCOMMODANT

CLEF DU CAVEAU : 85.

— 1720 —

Faut-il boire, faut-il aimer,
A tout de bon cœur je me livre;

Je me laisse aisément charmer ;
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile est un sot :
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

Le champagne est mon favori ;
Sa mousse me plait dans mon verre :
Mais, au défaut de Silleri,
Je bois volontiers du Tonnerre.
L'homme difficile, etc.

Voulez-vous boire à petits coups?
Eh bien ! soyons longtemps à table;
Boire à grands coups vous semble doux?
Versez-m'en dix, et je les sable.
L'homme difficile, etc.

J'ai la même facilité
Dans tous les plaisirs de la vie,
Je prends ce qui m'est présenté :
C'est Chloé, si ce n'est Sylvie.
L'homme difficile, etc.

Veut-on jouer? nommez le jeu :
Tric-trac, échecs, piquet, quadrilles?
Le choix m'en importe fort peu ;
L'on me ferait jouer aux quilles.
L'homme difficile, etc.

Voulez-vous railler, disputer?
Vous pouvez choisir la matière;
Dieux et rois sont à respecter;
Liberté sur le reste entière.
L'homme difficile, etc.

J'ai peu de bien, j'en suis content;
A moins je prendrais patience :
S'il m'en venait trois fois autant,
Je me ferais à l'abondance.
L'homme difficile, etc.

Dans un seul cas il est permis
De se rendre plus difficile :
C'est dans le choix de ses amis;
Mais, ce choix fait, soyez facile.
L'homme difficile est un sot;
Trouver tout bon, c'est le bon lot.

GRÉCOURT.

Poëte licencieux, trop célèbre en son temps surtout pour ses contes. Un tel homme était honoré, dit-on, de l'amitié du maréchal d'Estrées, de la faveur du duc d'Aiguillon. Né en 1684, mort en 1743.

ON NE RIT PLUS, ON NE BOIT GUÈRE

AIR de la Catakoua.

CLEF DU CAVEAU : 674.

— 1740 —

On ne rit plus, on ne boit guère,
On ne vaut rien dans un repas;
Petits propos, petite chère :
Dieux! quels esprits! quels estomacs!
Petit vin dans de petits verres,
Petits mets dans de petits plats.
Tout est joli,
Tout est fini,
Mais si petit,
Si petit, si petit!
Ah! c'est un vrai ton de misère,
Que de montrer de l'appétit.

Petit plumet, petite lame,
Tout est petit dans nos guerriers;
Petit robin, petite femme,

Petit duc, petit financier,
Petit abbé aux épigrammes,
Tout est petit dans nos soupers.
Petit buveur,
Petit chanteur,
Petit rimeur
Et conteur de fadeurs:
Tous ces petits, croyez, mesdames,
Sont toujours de mauvais payeurs.

Grosse santé, gros ton, gros rire
Qui petillait dans de gros yeux;
Grosse gaieté, grosse satire,
Gros vaudeville au ton joyeux;
Oui, tout, jusqu'à l'art de médire,
Tout était gros chez nos aïeux.
Grosses mamans,
De gros enfants,
Maris joyeux,
Vigoureux.
Temps heureux!
Revenons-y, j'ose prédire
Que chacun s'en trouvera mieux.

PANARD.

ADIEUX DE LA TULIPE

AIR : Malgré la bataille.

CLEF DU CAVEAU : 22.

— 1745 —

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Çà, faisons ripaille,

Charmante Catin ;
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps de garde
Je te fais planter;
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi ;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet ;
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule,
Dans le régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher z'amant.

Ah ! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin ;
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin...
Mais quoi ! de nos bandes
J'entends les tambours !

Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours.

MANGENOT.

Commissaire des guerres dans l'armée du maréchal de Saxe; les *Adieux de la Tulipe* font allusion à la célèbre bataille de Fontenoy.

LE BUVEUR LATINISTE

AIR : Malgré la bataille.

CLEF DU CAVEAU : 22.

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat ;
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat.
Hâtons-nous de faire
Quod desiderat :
Il aime un bon frère
Qui sæpè libat.

Ce coup-là m'apaise,
Et me reficit ;
Mais, ne vous déplaise,
Hoc non sufficit :
Puisque l'abondance
Hic ridet nobis,
Que l'on recommence ;
Faciamus bis.

Ce verre deuxième
Nondùm est satis,
Et sans un troisième,
Redibit sitis.

C'est toi que j'implore,
Care mi frater!
Verse, verse encore,
Et bibamus ter.

Quand je suis à table
Cum fratre bono;
Qu'avec dame aimable
Lætè propino,
Et qu'où tout abonde
Regnat libertas,
Il n'est point au monde
Major voluptas.

Dans ce doux asile
Diù potemus :
L'aimable et l'utile
Sunt quod habemus.
Trouver mieux à boire
Quàm ubi sumus,
C'est ce que, Grégoire,
Numquàm possumus.

Ami, pour me rendre
Plenè contentum,
Tes mains ont su prendre
Nectar selectum.
Vive un homme aimable
Cujus cor rectum
Nous fournit à table
Vinum non mixtum!

D'un jus homicide
Fabricatores,
Que la mort vous guide,
Jàm nunc ad patres!
Que votre sequelle
Procul abeat;
Et plaise aux dieux qu'elle
Numquàm redeat!

A tout honnête homme
Places ut mihi;
Partout on te nomme
Patrem gaudii ·
Le souci respecte
Tuam virtutem;
Ta douceur délecte
Corpus et mentem.

Grands dieux! quel bien-être!
Quœnam fortuna!
D'être avec tel maître,
Tali Dominâ!
Que par nous leur gloire
Crescat ubique.
Hâtons-nous de boire,
Fratres utrique.

O toi que la Seine
Ad nos perduxit;
Toi par qui Silène
Sæpè revixit,
Viens dans ma poitrine,
Burgunde liquor;
Toute humeur chagrine
Linquet meum cor.

Ta charmante chaîne.
Amicitia,
Ici nous amène
Cum lætitiâ;
Sois toute la vie
Nostrum solamen :
Au nœud qui nous lie
Faveas. Amen.

PANARD.

SYSTÈME D'ÉPICURE

CLEF DU CAVEAU : 642.

— 1746 —

Vous qui du vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Épicure pour guide
Et la nature pour flambeau :
Qu'accompagné de la tendresse,
L'amour soit fils du sentiment;
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
Ne garde que son enjouement.

La nature, prudente et sage,
N'a jamais rien produit en vain :
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enseigner la nature
Nous a fait présent du désir :
Suivons sa route toujours sûre,
Nous arriverons au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être
Quand il cesse d'être goûté :
La débauche ne peut paraître
Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse,
L'amour soit fils du sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse.
N'ait avec lui que l'enjouement.

Ton cœur est épris de Thémire,
Thémire est sensible à son tour :
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'amour :

A servir de si douces flammes
Employez l'été de vos ans,
Et que l'ivresse de vos âmes
Se joigne à celle de vos sens.

Que les ardeurs de la jeunesse
Se tempèrent avec Vénus ;
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
Jouissons d'un instant qui passe;
Il va, malgré nous, s'envoler.
Remplissons-en du moins l'espace,
Ne pouvant pas le reculer.

SAURIN.

Poëte dramatique; sa meilleure pièce fut *Spartacus*. Il avait près de quarante ans lorsqu'il fit, comme auteur, son premier début au théâtre. Né en 1706, mort en 1781; depuis vingt ans il avait été nommé de l'Académie.

AIMER ET BOIRE

AIR : Versez donc, mes amis, versez.

CLEF DU CAVEAU : 655.

— 1750 —

Loin de nous, ennuyeux Souci ;
Porte ailleurs ton visage blême;
L'Amour veut que l'on boive ici,
Et Bacchus ordonne qu'on aime.
Aimons et buvons tour à tour,
Pour plaire à Bacchus, à l'Amour.

Le nectar que l'on verse aux dieux
Le cède à ce jus délectable;

Et Vénus, la beauté des cieux,
Près d'Iris ne paraît qu'aimable.
Aimons, etc.

Les dieux font leur félicité
Du nectar et de la tendresse;
Suivons-les dans leur volupté,
Et laissons gronder la Sagesse.
Aimons, etc.

S'il fallait passer dans les cieux
Un jour sans aimer et sans boire,
Malgré l'encens, bientôt les dieux
S'ennuîraient de leur propre gloire.
Sans Bacchus et sans les Amours,
Nul ne peut avoir de beaux jours.

Attribuée à BERNARD.

LE BÉGAYEUR

CHANSON A BOIRE

CLEF DU CAVEAU : 1035.

Pour nous mettre en train,
  Trin, trin, trin, trin,
Trinquons chez Grégoire;
Avec le bon vin,
  Vain, vain, vain, vain,
Vainquons l'humeur noire.
La phi, phi, phi, philosophie
  Permet de boire aujourd'hui.
Ce bon jus, jus, jus, justifie
  L'amour que l'on a pour lui.

Lorsque la Catin,
  Tin, tin, tin, tin,

Tin, tin, t'inquiète,
Va vite, mon cher,
Cher, cher, cher, cher,
Chercher ma recette.
Pour ton bo bo Beaune a des charmes
Qui font trembler Cupidon ;
Ce tyran rend, rend, rend les armes
Quand on boit du bourguignon.

Buvons de ce jus,
Jus, jus, jus, jus,
Jusqu'à la nuit close;
Puisqu'il est si doux,
Dou, dou, dou, dou,
Doublons tous la dose.
Son goût exquis, qui, qui pénètre
Jusqu'au fond de notre cœur,
Au dessert, sert, sert, sert à mettre
Notre esprit en belle humeur.

Si tu veux, mari,
Ri, ri, ri, ri,
Ri, rire à ton aise,
Deviens indulgent,
Gen, gen, gen, gen,
Gentil comme Blaise.
Blaise n'a point d'humeur noire,
De là vient qu'il a l'honneur
D'être cou, cou, couvert de gloire
Par les bienfaits du seigneur.

Nous avons du bon,
Bon, bon, bon, bon,
Tout plein nos futailles :
De quelque poinçon,
Son, son, son, son,
Sondons leurs entrailles.
Bois tortu, tu, tu, tu me flattes :
Que de plaisirs je te doi!

Les So, so, so, so, so, Socrates
En ont-ils autant que moi?

PANARD.

L'HOMME TRANQUILLE

Air : La Bonne aventure, ô gué!

CLEF DU CAVEAU : 302.

Dedans mon petit réduit
Je vis à mon aise;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaise;
Mais je m'en sers chaque jour
Pour caresser tour à tour
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Le haut degré des grandeurs
Me fait peu d'envie :
On y doit aux spectateurs
Compte de sa vie;
Mais dans mon obscurité
Je possède en liberté
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Dans tous les brillants emplois
Qu'un sot orgueil brigue,
L'on est sujet à des lois
Dont le joug fatigue;
Pour moi, libre de tous soins,
Je prends, selon mes besoins,

Ma pinte ou ma mie,
O gué!
Ma pinte ou ma mie.

Je ne veux point des grands mots
Être la victime;
De la gloire des héros
Je fais peu d'estime :
N'ai-je pas assez vaincu,
Quand j'ai su mettre sur cu
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie?

Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre et l'onde,
L'on coure après des trésors
Dans un nouveau monde,
Je crois avoir tous les biens
Lorsque dans mes bras je tiens
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Qu'on apprenne à grands travaux
La fable et l'histoire,
Aux faits anciens et nouveaux
Je cède la gloire :
Mon savoir le plus profond
Est de bien sonder à fond
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Des simples et des métaux
Cherchant l'analyse,
Pour échauffer ses fourneaux,
Qu'un souffleur s'épuise;
Moi, souvent, sans tant souffler,
Je sais faire distiller

Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

La promenade et le jeu
N'ont rien qui me pique;
Un concert me touche peu;
Foin de la musique!
Je ne veux, pour m'amuser,
Que remplir et renverser
Ma pinte et ma mie,
O gué!
Ma pinte et ma mie.

Attribué à Ponteau,
Ancien directeur de l'Opéra-Comique.

LE BUVEUR AMOUREUX

CLEF DU CAVEAU . 1017.

J'aime Bacchus, j'aime Nanon;
Tous deux partagent ma tendresse,
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah! qu'elle est belle! ah! qu'il est bon!
C'est le refrain de ma chanson.

Nanette en me brûlant d'amour
Me rend le vin plus agréable;
Le vin, par un juste retour,
La rend à mes yeux plus aimable.
Ah! qu'elle est belle! etc.

En partageant ainsi mes vœux,
Mon cœur en est plus à son aise;
Quand il me manque l'un des deux,

L'autre me soulage et m'apaise.
Ah! qu'elle est belle! etc.

Tous deux ils savent concourir
A rendre leur gloire immortelle;
Nanette au vin me fait courir,
Le vin me fait courir chez elle.
Ah! qu'elle est belle! etc.

De Nanon regardez les yeux,
Et goûtez bien ce doux breuvage;
Quand vous les connaîtrez tous deux,
Amis, vous tiendrez ce langage :
Ah! qu'elle est belle! etc.

Chez l'Amour ma raison se perd ;
Je la retrouve sous la treille.
Je sers Vénus, Bacchus me sert;
L'un m'endort, l'autre me réveille.
Ah! qu'elle est belle! ah! qu'il est bon!
C'est le refrain de ma chanson.

PANARD.

LA PHILOSOPHIE BACHIQUE

CLEF DU CAVEAU : 997.

L'illustre *Diogène*,
Philosophe d'Athène,
Logeait dans un tonneau :
Cela nous signifie
Que la philosophie
Ne s'apprend point dans l'eau.

Platon, ce noble ivrogne
Enluminant sa trogne
Chez le tyran *Denys*,

Puisait dedans la tonne
Ce feu qui nous étonne
Dans ses divins écrits.

Aristote, de même,
Cherchait plus d'un dilemme,
Dans ce jus tout charmant;
Et toujours sa logique
Trouvait dans sa barrique
La fin d'un argument.

Le savant *Épicure*
N'a connu la nature
Que dans ce jus divin;
Aussi ce grand génie
Met sa philosophie
Dans l'amour et le vin.

On dit qu'*Alcibiade*
Mangeait force grillade,
Étant au cabaret,
Avec ce bon *Socrate*,
Qui sur son omoplate
Mettait blanc et clairet.

Si ce jus délectable
Nous fait dormir à table,
On m'a dit autrefois
Que le divin *Homère*,
Las de vider son verre,
Y dormait quelquefois.

Partisans de la coupe,
Imitons donc la troupe
De ces hommes divins;
Mettons dans cette vie
Notre philosophie
A bien goûter les vins.

L'abbé DE LA GARDE.

CONSEILS BACHIQUES

CLEF DU CAVEAU : 1017.

Pour détruire le genre humain,
Les dieux ont inondé la terre :
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau;
Des dieux c'est le plus grand fléau.

Phaëton, ce jeune éventé
Qui voulut éclairer le monde,
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, etc.

Le modèle fameux des sots,
Le fat et l'orgueilleux Narcisse,
Un jour se mirant dans les flots
Y trouva son juste supplice.
Amis, etc.

Icare, voulant jusqu'aux cieux
Élever son vol téméraire,
De son projet audacieux
Dans l'onde reçut le salaire.
Amis, etc.

Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un si cruel outrage,
En grenouilles s'est vu changer :
L'onde fut son triste breuvage.
Amis, etc.

Aux enfers un cruel destin
Fait soupirer les Danaïdes;

Elles versent de l'eau sans fin
Pour expier leurs parricides.
Amis, etc.

Que les mortels étaient heureux
Dans l'âge où régnait l'innocence !
Il ne manquait rien à leurs vœux ;
Le vin coulait en abondance.
Amis, etc.

Pour prix de sa rare vertu,
Noé, ce fameux patriarche,
Reçut du ciel le bois tortu
Sitôt qu'il fut sorti de l'arche.
Buvons de ce jus précieux ;
C'est le plus beau présent des cieux.

PANARD.

PRÉCEPTE D'HIPPOCRATE

CLEF DU CAVEAU : 258.

Je cherche en vain la vérité,
Si le vin n'aide à ma faiblesse ;
Toute la docte antiquité
Dans le vin puisa la sagesse :
Oui, c'est par le bon vin que le bon sens éclate;
J'en atteste Hippocrate,
Qui dit qu'il faut chaque mois
S'enivrer au moins une fois.

Socrate, cet homme discret,
Que toute la terre révère,
Allait manger au cabaret
Quand sa femme était en colère :

Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate
Et de suivre Hippocrate,
Qui dit, etc.

Platon fut surnommé *divin*
Parce qu'il était magnifique,
Et qu'il régalait de son vin
La cabale philosophique.
Sa table fut toujours splendide et délicate :
Il suivit Hippocrate,
Qui dit, etc.

Diogène aimait, dit-on, l'eau;
Mais il n'eut point cette folie :
Il se logea dans un tonneau
Pour flairer le goût de la lie ;
Puis, pour mieux boire au pot, il laissa là sa jatte,
Et tint pour Hippocrate,
Qui dit, etc.

Héraclite toujours pleurait,
A ce que raconte l'histoire;
Mais c'est que le vin lui sortait
Par les yeux, à force de boire;
Par ce remède seul il guérissait sa rate,
Comme ordonne Hippocrate,
Qui dit, etc.

Démocrite, ce grand railleur
Qui se plut tant à la satire,
S'il n'avait pas été buveur,
N'eût pas aimé si fort à rire.
Le vin nous fait toujours désopiler la rate;
Suivons donc Hippocrate,
Qui dit, etc,

Ésope fort souvent, la nuit,
De concert avec la servante,
Chalumait sans faire de bruit
Les tonneaux de son maître Xante;

Il en eût mis dix pots sous sa large omoplate.
Il suivait Hippocrate,
Qui dit, etc.

Les médecins sont des rêveurs
Injurieux à la nature,
Qui disent que les bons buveurs
S'en vont droit à la sépulture.
Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte ;
J'en atteste Hippocrate,
Qui dit qu'il faut chaque mois
S'enivrer au moins une fois.

Attribuée à HAGUENIER.

Homme d'esprit, gai viveur, chansonnier spirituel et fécond, assez renommé de son vivant et un peu trop oublié de nos jours.

BUVONS!...

AIR : Ah ! le bel oiseau, maman.

CLEF DU CAVEAU : 13.

Buvons, puisque dans le vin
Tout se noie,
Hormis la joie;
Buvons et, le verre en main,
Sachons noyer le chagrin.

Boire, aimer, c'est être heureux.
Vive le vin, la fillette!
Ils enivrent tous les deux,
Tous deux font tourner la tête.

Buvons, puisque dans le vin, etc.

Caressons soir et matin
Bouteille et fille gentille;

La fille verse le vin,
Le vin renverse la fille.

Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si, comme un sage l'a dit,
Comme l'a prouvé Grégoire,
C'est dans le vin qu'est l'esprit :
Que de gens devraient en boire !

Buvons, puisque dans le vin, etc.

Vrais partisans du tonneau,
Nos chansonniers qu'on révère
Venaient chercher au *Caveau*
Tous leurs vers au fond du verre.

Buvons, puisque dans le vin, etc.

On se moque des Beaunois ;
On a tort ; moi je les prône :
Jamais l'Institut, je crois,
Ne fera le vin de Beaune.

Buvons, puisque dans le vin, etc.

On a fort mal distingué
Les fruits du jus de la tonne :
Le *Grave* rend toujours gai,
Le *Nuits* ne nuit à personne.

Buvons, puisque dans le vin, etc.

Si Collé, Piron, Gallet,
Sur le vin ont fait merveille,
C'est qu'aussi chaque couplet
Leur coûtait... une bouteille.

Buvons, puisque dans le vin
Tout se noie,

Hormis la joie;
Buvons et, le verre en main,
Sachons noyer le chagrin.

MOREL.

MON SYSTÈME

AIR : Dans la paix de l'innocence.

CLEF DU CAVEAU : 113.

Descends des cieux, dieu du verre;
Vole en ces lieux, tendre Amour;
Venez de myrte et de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire
Voici ma juste raison :
A table, je suis Grégoire,
Et Tircis, sur le gazon.

Grégoire de ce breuvage
Chérit les puissants attraits;
Tircis, sous un vert ombrage,
D'amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton.
A table, etc.

Ma bouteille et ma Sylvie
Remplissent tous mes moments;
Les plaisirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agréments.
Pendant l'hiver je sais boire;
J'aime en la belle saison.
A table, etc.

Je ne sais point par des rimes
Polir un brillant jargon :

J'ignore les traits sublimes
De Descarte et de Newton :
Mais, pour aimer et pour boire,
Je pourrais donner leçon.
A table, etc.

Des favoris de la gloire
J'estime fort les lauriers;
Mais au temple de Mémoire
Je vais par d'autres sentiers;
Né pour aimer et pour boire,
Par là j'illustre mon nom.
A table, etc.

Si quelque chagrin vous frappe,
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remède à vos maux;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contre-poison.
A table, etc.

Cette liqueur m'est bien chère :
Mais je vous aime encor mieux;
Jeune Iris, si pour vous plaire
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croîre
Que, fidèle à ma chanson,
A table, etc.

Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis et ses amours!
De notre temps, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours :
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table soyons Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

PANARD.

LE BUVEUR SANS SOUCI

CLEF DU CAVEAU : 112.

Dans les champs de la victoire,
Qu'un guerrier vole aux combats;
Qu'il affronte le trépas,
Afin de vivre dans l'histoire :
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
Je jouis mieux de la gloire;
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

Que, pour dompter l'Amérique,
L'Anglais s'épuise en vaisseaux;
Qu'il se batte sur les eaux
Pour un projet chimérique :
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
J'ai le cœur plus pacifique;
Eh! qu'est-c' qu' ça, etc.

Qu'un marchand souvent s'expose
Aux dangers pour s'enrichir;
Qu'un amant, pour le plaisir,
Ni nuit ni jour ne repose;
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
De mes instants je dispose;
Eh! qu'est-c' qu' ça, etc.

Qu'un raisonneur se signale
Par ses projets sur l'État;
Qu'un habile magistrat
Des lois suive le dédale :
Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi?
Je n'en vois point qui m'égale;

Eh! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je boi?

ANSON.

LA FIN DU MONDE

AIR : Tout le long de la rivière

CLEF DU CAVEAU : 104.

Tant que le soleil brillera
Notre planète tournera;
On y verra mûrir des pommes,
On y verra croître des hommes;
Peu de bons, beaucoup de méchants,
Qui suivront toujours leurs penchants.
Pour s'étourdir sur les maux de ce monde,
Mes amis, buvons; buvons tous à la ronde;
Croyez-moi, buvons tous à la ronde.

Beaucoup verront peu de printemps;
Bien peu vivront beaucoup de temps:
Moitié périra par la guerre
(C'est ce que nous vîmes naguère),
D'autres par l'abus des plaisirs;
D'autres n'auront que des désirs.
Pour oublier tous les maux de ce monde, etc.

Le fou bravera les hasards,
Et le sage aimera les arts.
Le vrai bonheur sur cette terre
Dépend de notre caractère:
On prêchera toujours en vain
Contre l'amour, le jeu, le vin.
Un peu de bien se trouve dans ce monde, etc.

La vie est un bien doux présent
Quand on sait jouir du présent;

Mais souvent mal on le dépense;
Au fatal avenir on pense,
Et l'on regrette le passé
Jusqu'à ce qu'on soit *in pace*.
Ne perdons pas un instant dans ce monde, etc.

Ce Soleil un jour s'éteindra;
Bonsoir comédie, opéra;
Bonsoir amour, fortune et gloire,
Fable amusante et longue histoire;
Bonsoir, pauvres petits humains,
Vous n'aurez plus de lendemains.
En attendant que s'éteigne le monde, etc.

Dieu rallumera de nouveau
Peut-être un semblable flambeau;
Mais pourquoi prendre cette peine
Si la nouvelle engeance humaine
Ne vaut pas mieux que celle-ci?
Je dirai : Bon Dieu! grand merci.
Que Dieu défasse ou refasse le monde,
Mes amis, buvons; buvons tous à la ronde;
Mes amis, buvons tous à la ronde.

ÉTIENNE DESPRÉAUX.

QUE LE SULTAN SALADIN

COUPLETS DE *RICHARD CŒUR DE LION*

Musique de Grétry.

CLEF DU CAVEAU : 489.

— 1784 —

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,

Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi je pense comme Grégoire;
J'aime mieux boire.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade;
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main des gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Que le vaillant roi Richard
Aille courir maint hasard,
Pour aller loin d'Angleterre
Conquérir une autre terre
Dans le pays d'un païen,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

SEDAINE.

LE FRANC BUVEUR

AIR : Frère Pierre à la cuisine.

CLEF DU CAVEAU : 19?.

— 1787 —

Le plaisir à cette table
Attend de joyeux refrains

Sur la liqueur délectable
Où nous noyons les chagrins;
Au projet,
A l'objet
Chacun ici doit sourire,
Puisqu'ici chacun peut dire :
« Je suis plein de mon sujet. »

Chers amis, au bruit du verre
Chassons la triste Raison,
Convive un peu trop sévère
Pour l'ivresse et la chanson;
Fruit charmant
Du moment,
Et dont, pour charmer l'oreille,
Les glouglous de la bouteille
Font tout l'accompagnement!

Ces chansonniers, dont l'ivresse
Fertilisait le cerveau,
Chassaient jusqu'à la paresse
Au nom d'*Amis du Caveau*,
Maint couplet
Guilleret,
Fait sans fatiguer la veine,
Leur montrait dans l'hypocrène
L'emblème du cabaret.

Ardent à la picorée,
L'oiseau, hâtant son réveil,
Fond sur la grappe dorée
Par les rayons du soleil :
L'œil mutin,
Le lutin,
Abreuvé sur le treillage,
Va chanter sous le feuillage
Son ivresse et son butin.

Si le coursier de Silène
Quitte les chardons pour lui;

Sous sa pesante bedaine,
S'il voyage sans ennui,
C'est qu'il croit,
C'est qu'il voit,
Qu'en remuant bien sa croupe,
Du tremblant vieillard la coupe
En répand plus qu'il n'en boit.

Quand Bacchus, las d'Érigone,
Reprend son thyrse à sa main,
Et qu'il montre sur la tonne
Les plaisirs du genre humain,
Sa soif croît
Dès qu'il voit
Cent ménades, cent bacchantes
Tour à tour impatientes
De fournir aux coups qu'il boit.

Comment crut-on pour Tantale
Créer le plus grand des maux
Dans cette soif sans égale
Qu'il conserve au sein des eaux?
Les destins
Que je plains,
Ce sont ceux des Danaïdes,
De remplir des tonneaux vides
Sans jamais boire de vins.

Si certain fou dans l'Attique,
Tout le jour, lanterne en main,
Crut, par son humeur caustique,
Éclairer le genre humain,
Vin nouveau,
Bu sans eau,
Le soir montrait sa folie;
Car, pour mieux sentir la lie,
Il couchait dans un tonneau.

L'ambroisie est l'assemblage
Des vins les plus précieux,

Dont l'extrait forme un breuvage
Le seul dont boivent les dieux.
Jus divin,
C'est en vain
Qu'on te cite avec emphase;
Ici quand le goût se blase
Nous pouvons changer de vin.

Hercule un jour de miracles,
Dérouta les connaisseurs,
En levant *cinquante* obstacles
Pour charmer *cinquante* sœurs:
L'eût-il pu
S'il n'eût su,
Pour opérer ces merveilles,
Faire à *cinquante* bouteilles
Tour à tour lever le cu?

Par ce fier trait de prudence,
Puisqu'il prouve aux grands buveurs
Que Bacchus pour l'inconstance
Garde toutes ses faveurs,
Chaque jour,
Sans détour,
Buvant, versant à la ronde,
Que tous les vins de ce monde
Nous enivrent tour à tour!

LAUJON.

L'un des poëtes les plus aimables et les plus féconds du dix-huitième siècle; de 1746 à 1806, il fit représenter bon nombre de vaudevilles et d'opéras, mais il réussissait plus encore dans la poésie badine. Il était né en 1727; il mourut en 1811; il nous souvient d'avoir, à cette époque, consacré à sa mémoire un chant élégiaque dont Castil-Blaze fit la musique.

CHANSON BACHIQUE

AIR : Voulez-vous suivre un bon conseil?

CLEF DU CAVEAU : 635.

— 1790 —

Du Pinde aimables nourrissons,
Vous travaillez pour la mémoire :
Du dieu par qui nous la perdons,
Moi je veux célébrer la gloire.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
De son eau je ne veux point boire ;
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
L'hippocrène est dans mon flacon.

Pour plaire, un enfant d'Apollon
Doit accorder raison et rime :
On plait sans rime et sans raison
Quand avec Bacchus on s'escrime.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon, etc.

Des Titans en rébellion
Quand tous les dieux craignaient la rage,
Bacchus but et devint lion,
Bacchus seul montra du courage,
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Pour se bien battre il faut bien boire ;
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Le vin fait croître les lauriers.

De l'Inde le fier conquérant
D'un flacon armait ses phalanges;
Et l'on eût dit en le voyant :
De l'Inde il a fait les vendanges.
N'en déplaise au dieu des guerriers, etc.

Brillante étoile du matin,
L'Amour éclaire notre aurore;
Le soir, avec un peu de vin
Son flambeau se rallume encore.
N'en déplaise au dieu des amours,
Il n'est qu'un temps pour son ivresse;
N'en déplaise au dieu des amours,
On n'aime point, on boit toujours.

Victime d'un volage amant,
Ariane, qui se désole,
Croit gémir éternellement :
Bacchus paraît et la console.
N'en déplaise au dieu des amours, etc.

Je ris de ces sots parvenus
Qui pour leurs chevaux, leur maîtresse,
Prodiguent tous leurs revenus;
Mon flacon, voilà ma richesse.
N'en déplaise au fils de Plutus,
On n'est riche que pour mieux boire :
N'en déplaise au fils de Plutus,
Pour boire l'on a des écus.

Cet Harpagon, riche indigent,
Toujours s'inquiète et se trouble :
Moi, quand je compte mon argent,
Plus heureux que lui j'y vois double.
N'en déplaise au fils de Plutus, etc.

Un axiome accrédité
Place (est-il une erreur pareille!)
Au fond d'un puits la vérité :
Elle est au fond de la bouteille.
N'en déplaise même aux savants,
On sait tout lorsque l'on sait boire,
N'en déplaise même aux savants,
Boire est le premier des talents.

Le vin inspire les bons mots :
Souvent Bacchus, dans son délire,

A donné de l'esprit aux sots,
Et lui seul a monté ma lyre.
N'en déplaise même aux savants,
On sait tout lorsque l'on sait boire;
N'en déplaise même aux savants,
Boire est le premier des talents.

LUCE DE LANCIVAL.

Auteur épique et tragique; on lui doit, comme œuvres remarquables, le poëme d'*Achille à Scyros* et la tragédie d'*Hector*. A vingt-deux ans, Luce de Lancival était professeur de rhétorique au collége de Nevers, et plus tard, au Lycée impérial; sa mémoire est restée chère à tous ses élèves. Mort prématurément à quarante-quatre ans, en 1810.

L'ÉLÈVE D'ÉPICURE

AIR : Eh! gai, gai, gai, mon officier.

CLEF DU CAVEAU : 167.

Chantons, buvons; ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie;
Chantons, buvons; ce n'est qu'ici
Qu'on nargue le souci.

Une onde fugitive,
Voilà notre destin;
Mais le ciel sur la rive
Fait croître le raisin.

Chantons, buvons; etc.

Peine, ennui, jalousie,
Assiégent mes foyers;
Mais ici l'on oublie
Jusqu'à ses créanciers.

Chantons, buvons, etc.

Laissons un dieu volage
Amuser des enfants :
On n'aime qu'au jeune âge;
On boit dans tous les temps.

Chantons, buvons, etc.

Combien d'heures chagrines
Suivent les doux ébats!
La rose a des épines,
Le pampre n'en a pas.

Chantons, buvons, etc.

Belles qu'Amour condamne
A de tendres langueurs,
Imitez Ariane :
Bacchus sécha ses pleurs.

Chantons, buvons, etc.

Garde, fils de Latone,
Tes neuf sœurs, ton ruisseau;
J'ai pour muse Érigone,
Pour Parnasse un caveau.

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie;
Chantons, buvons; ce n'est qu'ici
Qu'on nargue le souci.

Ph. de la Madelaine.

Chansonnier spirituel et gracieux, que nous retrouverons, plus tard, dans la période du premier Empire, à laquelle il appartient plus volontiers.

VERSEZ DONC, MES AMIS, VERSEZ

CHANT MILITAIRE

Musique de Grétry.

CLEF DU CAVEAU : 635.

— 1792 —

Voulez-vous suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre;
De sang-froid je vaux mon pareil,
Mais quand j'ai bien bu, j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez;
Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit!
Comme il vous change une personne!
Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc.

Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire;
Il voit les dangers du combat;
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, etc.

Cet univers, oh! c'est très-beau!
Mais pourquoi, dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau?
Le vin me plairait davantage;
Versez donc, etc.

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent;

Nous eussions desséché le monde.
Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez.

FABIEN PILLET.

Littérateur, homme de mérite, dont le nom survit dans la mémoire des hommes de lettres de son temps, tout dédaigneusement oublié qu'il soit par certains biographes.

ELLE AIME A RIRE, ELLE AIME A BOIRE

FANCHON

CHANT DE GARNISON

CLEF DU CAVEAU : 1073.

— 1798 —

Amis, il faut faire une pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon ;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin ;
Un Allemand fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Elle préfère une grillade,
Aux repas les plus délicats ;
Son teint prend un nouvel éclat,

Quand on lui verse une rasade :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour ;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle :
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset;
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade :
Ah ! que son entretien est doux !
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Comte DE LASALLE.

Peu de chansons à boire ont joui d'un plus immense succès. Son aimable auteur, officier général, fut tué malheureusement, âgé de trente-quatre ans seulement, en 1809, à Wagram.

AH ! QUE DE CHAGRINS DANS LA VIE !

VAUDEVILLE DE LANTARA

CLEF DU CAVEAU : 20.

— 1800 —

Ah ! que de chagrins dans la vie,
Combien de tribulations !
Dans mon art en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections ;
Viens m'arracher à la misanthropie,

Jus précieux, baume divin;
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain.

A jeun je suis trop philosophe;
Le monde me fait peine à voir;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir.
Mais quand j'ai bu, tout change de figure,
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain.

BARRÉ, RADET, DESFONTAINES ET PICARD.

Le peintre Lantara, mort à la Charité, le 22 décembre 1778, s'était rendu célèbre par ses paysages et ses belles études de la nature; mais il était insouciant, paresseux, friand surtout comme un enfant; il donnait volontiers ses plus beaux dessins pour des bavaroises, un gâteau d'amandes, un bon dîner. Quatre hommes d'esprit se sont associés pour raviver sa mémoire; un petit vaudeville a plus fait pour le souvenir de Lantara que ses œuvres mêmes, aujourd'hui fort peu connues de nos jours.



ARIETTES



ENFANT CHÉRI DES DAMES

RONDEAU DES *VISITANDINES*

Musique de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 770.

— 1790 —

Enfant chéri des dames,
Je suis en tout pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Pour charmer l'ennui de l'absence,
A vingt beautés je fais la cour.
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Pourquoi me piquer de constance
Quand je vois de nouveaux appas?
Un nouveau goût s'éveille,
J'entends, à mon oreille,
Le dieu d'amour me répéter tout bas :

Enfant chéri des dames,
Sois, dans tous les pays,
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

Mais le ciel me seconde,
Et veut faire, je croi,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
Me voici dans la France,
Tout ira pour le mieux;
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux.
Non, il n'est pas de climat plus heureux...

Car les amants des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris.

PICARD.

L'un des auteurs les plus célèbres de son époque. Né en 1769, mort en 1828. Sa fécondité était prodigieuse; il a composé plus de quatre-vingts pièces de théâtre, comédies, vaudevilles, opéras-comiques, respirant toutes la gaieté la plus franche et la plus naturelle; son dialogue était toujours vif et petillant d'esprit. Les *Visitandines* sont un de ses péchés de jeunesse.

C'EST UN ENFANT

VAUDEVILLE DU *DEVIN DU VILLAGE*

Air de l'auteur.

CLEF DU CAVEAU : 867.

L'art à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer;
A la ville on est plus aimable;
Au village on sait mieux aimer.

Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère,
Ce qu'il permet, ce qu'il défend :
C'est un enfant, c'est un enfant.

Ici, de la simple nature
L'amour suit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.

Ah! pour l'ordinaire, etc.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.

Ah! pour l'ordinaire, etc.

A voltiger de belle en belle
On perd souvent l'heureux instant;
Souvent un berger tróp fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah! pour l'ordinaire, etc.

L'Amour suivant sa fantaisie
Ordonne et dispose de nous :
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.

Ah! pour l'ordinaire, etc.

A son caprice on est en butte;
Il veut les ris, il veut les pleurs :
Par les rigueurs on le rebute,
On l'affaiblit par les faveurs.

Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend :
C'est un enfant, c'est un enfant.

J. J. Rousseau.

Le refrain de ces couplets appartient à Collé qui le donna à Rousseau.

JE N'AIMAIS PAS LE TABAC BEAUCOUP

COUPLETS DU *DIABLE A QUATRE*

Musique de Solié.

CLEF DU CAVEAU : 269.

— 1756 —

Je n'aimais pas le tabac beaucoup;
J'en prenais peu souvent, pas du tout :
Mais mon mari me défend cela;
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en puis prendre à l'écart,

Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Ce fut jadis très-bien entendu
Que d'inventer le fruit défendu.
Ma grand'mère Ève l'aimait beaucoup;
Ell' m'a transmis son goût.
Ce tabac est piquant
Quand
J'en puis prendre à l'écart,
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

SEDAINE.

Né en 1719, mort en 1797. Cet auteur charmant, plein d'esprit, de naturel, de bonhomie, peut être considéré comme le vrai créateur de l'opéra-comique. On lui doit une foule de jolies pièces, parmi lesquelles le *Diable à quatre*, le *Roi et le Fermier*, le *Déserteur*, *Félix*, *Richard Cœur de Lion*, le *Philosophe sans le savoir*, la *Gageure imprévue*. Il fut reçu, en 1786, à l'Académie française.

LA FÊTE DES BONNES GENS

VAUDEVILLE DE *COLINETTE A LA COUR*

Musique de Grétry.

CLEF DU CAVEAU : 315.

— 1782 —

L'amitié vive et pure
Donne ici des plaisirs vrais;
C'est la simple nature
Qui pour nous en fait les frais.

Gaieté franche, amour honnête,
Ramènent le bon vieux temps.
Chez nous c'est encor la fête,
La fête des bonnes gens.

Chez nous le mariage
N'est que l'accord de deux cœurs.
D'un si doux esclavage
Les nœuds sont tissus de fleurs.
Du bonheur on est au faîte
Sitôt qu'on a des enfants.
En famille on fait la fête,
La fête des bonnes gens.

La bergère sévère
Prend gaiement le verre en main;
L'amour au fond du verre
Se glisse, et passe en son sein.
Pour l'amant quelle conquête!
Tous deux en sont plus charmants.
L'amour embellit la fête,
La fête des bonnes gens.

Par de grands airs tragiques,
A la ville on attendrit;
Par des concerts rustiques,
Au village on réjouit.
Sans vous fatiguer la tête
Par des accords trop savants,
Venez tous rire à la fête,
La fête des bonnes gens.

LOURDET DE SANTERRE

LA CHANSON QUE CHANTAIT LISETTE

OPÉRA DE *BLAISE ET BABET*

Musique de Dezède.

CLEF DU CAVEAU : 365.

— 1783 —

Lise chantait dans la prairie,
En faisant paître son troupeau ;
Blaise à sa voix bientôt marie
Les accents de son chalumeau.
Le fripon suivit la coquette,
Il la suivit jusqu'au hameau,
En essayant sur sa musette,
La chanson que chantait Lisette.

En s'en retournant au village,
Elle lui jeta son bouquet;
Il lui refusa, mais, je gage,
Pour le remettre à son corset.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air satisfait,
Et répéta sur sa musette
La chanson que chantait Lisette.

Le soir, on dansa sur l'herbette ;
Blaise et moi nous dansions tous deux ;
Mais il me quitta pour Lisette
Qui vint se mêler à nos jeux.
Il s'en fut avec la coquette,
Le plaisir brillait dans ses yeux :
En eût-il eu, si sa musette
N'eût jamais fait chanter Lisette

MONVEL

Ancien acteur au Théâtre-Français, de plus auteur de olis

opéras-comiques, tels que *Blaise et Babet*, les *Trois Fermiers*, etc. Père de mademoiselle Mars; c'est là son œuvre la plus charmante.

LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME

COUPLETS DE *RICHARD CŒUR DE LION*

Musique de Grétry.

CLEF DU CAVEAU : 505.

— 1784 —

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens dans mes bras,
Alors mon plaisir est extrême.
Je la presse contre moi-même;
Et puis nous nous parlons tout bas,
Tout bas, tout bas, tout bas.
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize,
Ah! si la mère Nicolas
N'était pas toujours sur nos pas!
Eh bien! quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas,
Tout bas, tout bas, tout bas...
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

SEDAINE.

O RICHARD! O MON ROI!

GRAND AIR DE *RICHARD CŒUR DE LION*

Musique de Grétry.

— 1784 —

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui s'intéresse à ta personne!
Moi seul dans l'univers
Voudrais briser tes fers,
Et tout le monde t'abandonne.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Et sa noble amie, hélas!... son cœur
Doit être navré de douleur;
Oui, son cœur est navré de douleur.
Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrtes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui s'intéresse à ta personne!
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;

Et sur la terre il n'est que moi,
Oui, c'est Blondel! il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne!
N'est-il que moi
Qui s'intéresse à ta personne?

SEDAINE.

UNE FIÈVRE BRULANTE

GRAND AIR DE *RICHARD CŒUR DE LION*

Musique de Grétry.

CLEF DU CAVEAU : 129.

— 1784 —

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait
Et de mon cœur chassait
Mon âme languissante.
Ma dame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait, dans mon triste cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD.

Si Marguerite était ici,
Je m'écrierais : Plus de souci !
Un regard de ma belle
Fait, dans mon triste cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

SEDAINE.

JEUNES AMANTS, CUEILLEZ DES FLEURS

ROMANCE DE L'*AMOUR FILIAL*

Air de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 287

— 1785 —

Jeunes amants, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère;
L'amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encor plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs comme vous
Pour parer le front de mon père.

Votre main, au bord des ruisseaux,
Prépare des lits de fougère;
Vous arrondissez des berceaux
Pour servir d'asile au mystère :
Comme vous, de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légère,
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon père.

En accourant à son réveil,
Vous tremblez. Que va-t-elle dire?
En sortant des bras du sommeil,
Mon père, tu vas me sourire;
Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mère;
Moi, chaque matin, je reçois
Le premier baiser de mon père.

DEMOUSTIER.

L'aimable et gracieux auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, du *Conciliateur*, des *Femmes*, vit encore dans la mémoire des vieillards de nos jours. Né en 1760, mort en 1801.

QUAND LE BIEN-AIMÉ REVIENDRA

ROMANCE DE *NINA*

Musique de Dalayrac.

CLEF DU CAVEAU : 480.

— 1786 —

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renaîtra,
L'herbe sera toujours fleurie.
Mais je regarde; hélas! hélas!
Le bien-aimé ne revient pas.

Oiseaux, vous chanterez bien mieux
Quand du bien-aimé la voix tendre
Vous peindra ses transports, ses feux,
Car c'est à lui de vous l'apprendre.
Mais, mais j'écoute; hélas! hélas!
Le bien-aimé ne revient pas.

Échos, que j'ai lassés cent fois
De mes regrets, de ma tristesse,
Il revient : peut-être sa voix
Redemande aussi sa maîtresse.
Paix! il appelle; hélas! hélas!
Le bien-aimé n'appelle pas.

MARSOLLIER.

Cette ravissante romance de Dalayrac, qui en a composé tant d'autres non moins délicieuses, était le triomple de la célèbre madame Dugazon ; à l'entendre, on fondait en larmes.

SI PAULINE EST DANS L'INDIGENCE

COUPLETS DE *PAULINE*

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 229.

— 1787 —

Si Pauline est dans l'indigence,
Moi, grâce au ciel, j'ai de l'argent;
Pour une honnête et douce aisance
Mon avoir sera suffisant.
A la compagne de sa vie
On doit offrir un sort heureux.
Ah! quand on prend femme jolie,
Il faut avoir du bien pour deux.

Loin d'elle je prétends sans cesse
Chasser le chagrin, le souci;
Et si parfois de la tristesse
Elle éprouve le sombre ennui,
J'égayerai ma douce amie,
Car moi je suis toujours joyeux.
Ah! quand on prend femme jolie,
Il faut de la gaieté pour deux.

Pauline, au printemps de son âge,
A peine touche à ses quinze ans;
Les travaux, les soins du ménage,
Pour elle seront fatigants;
Mais j'aiderai ma douce amie,
Je me sens fort et courageux.
Ah! quand on prend femme jolie,
Il faut de la santé pour deux.

RADET.

Vaudevilliste fécond, spirituel; avec Barré, Desfontaines, il fit la fortune du théâtre du Vaudeville de 1792 à 1816. Né en 1752, mort en 1830.

FEMMES, VOULEZ-VOUS ÉPROUVER

COUPLETS DU *SECRET*

AIR de Solié.

CLEF DU CAVEAU : 195.

Femmes, voulez-vous éprouver
Si vous êtes encor sensibles?
Un beau matin venez rêver
A l'ombre des bosquets paisibles.
Si le silence et la fraicheur,
Si l'onde qui fuit et murmure,
Agitent encor votre cœur,
Ah! rendez grâce à la nature.

Mais, dans le sein de la forêt,
Asile sacré du mystère,
Si votre cœur reste muet,
Femmes, ne cherchez plus à plaire
Si pour vous le soir d'un beau jour
N'a plus ce charme qui me touche,

Profanes, que le nom d'amour
Ne sorte plus de votre bouche.

Maris qui voulez éprouver
Jusqu'où va notre patience,
Vous pourriez bien aussi trouver
Le prix de votre impertinence.
Plus de pitié que de courroux
Est ce qu'on doit à votre injure.
Vos femmes valent mieux que vous,
Rendez-en grâce à la nature.

HOFFMANN.

A PARIS ET LOIN DE SA MÈRE

COUPLETS DU *TRAITÉ NUL*

Musique de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 4.

— 1790 —

A Paris et loin de sa mère,
Je pouvais la voir chaque jour;
Là, sous le voile du mystére,
Nos yeux seuls se parlaient d'amour.
Triomphant de sa répugnance,
J'obtins un rendez-vous secret.
Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait?
N'ai-je pas bien fait?

Ma Pauline me dit : « Je t'aime! »
Elle me le dit sans parler :
Timide aussi, je fis de même;
Elle sentit ma main trembler.
Sans alarmer son innocence,

Un baiser fut pris en secret...
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?
N'ai-je pas bien fait ?

Un rival, dit-on, se présente ;
La douleur me rend furieux.
Mais Pauline, toujours charmante,
Promet de rejeter ses vœux :
Nous nous sommes juré d'avance
Que, si l'imprudent épousait...
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?
N'ai-je pas bien fait ?

MARSOLLIER.

Auteur dramatique, né en 1750, mort en 1817. On a de lui de charmants opéras-comiques : comme *Nina*, les *Deux petits Savoyards*, *Alexis*, *Adolphe et Clara*, etc., etc., toutes pièces à grands succès. Ses collaborateurs habituels étaient surtout Méhul et Dalayrac.

SOUVENT LA NUIT, QUAND JE SOMMEILLE

COUPLETS DU *TRAITÉ NUL*

Musique de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 546.

— 1790 —

Souvent la nuit, quand je sommeille,
Je crois le voir à mes genoux ;
Et le matin, quand je m'éveille,
Je regrette un songe si doux.
Lorsqu'on parle de mariage,
Je fais des vœux pour être à lui.
Ah ! dis-moi toi-même aujourd'hui,
Si l'on peut aimer davantage.

On me voyait, près de ma mère,
Rire toujours et folâtrer;
Triste à présent et solitaire,
Je ne fais plus que soupirer.
Tout me déplaît dans ce village
Depuis que je suis loin de lui...
Ah ! dis-moi toi-même aujourd'hui
Si l'on peut aimer davantage.

Je dois pourtant à ta tendresse
Un aveu qui va me coûter...
Est-ce une erreur, une faiblesse?
A toi je veux m'en rapporter.
Quand je pense à mon mariage,
A ce moment rempli d'appas,
Mon cœur alors me dit tout bas
Que l'on peut aimer davantage.

MARSOLLIER.

CONTRE LES CHAGRINS DE LA VIE

CHANSON DU *PETIT MATELOT*

Musique de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 108.

— 1795 —

Contre les chagrins de la vie
On crie et *ab hoc et ab hac;*
Moi, je me crois digne d'envie
Quand j'ai ma pipe de tabac.
Aujourd'hui changeant de folie,
Et de boussole et d'almanach,
Je préfère fille jolie
Même à la prise de tabac.

Le soldat bâille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'âme contente
Avec la prise de tabac.
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic tac,
Et l'amant oublie auprès d'elle
Jusqu'à la pipe de tabac.

Je tiens cette maxime utile
De ce fameux monsieur de Crac :
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'amour et le tabac.
Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait dans son petit sac
Le doux portrait de sa bergère,
Avec sa pipe de tabac.

PIGAULT-LEBRUN.

Pigault-Lebrun, le célèbre auteur de tant de romans originaux et spirituels qui ont fait, pendant trente ans, les délices d'une autre époque, a été le précurseur de Victor Ducange, Paul de Kock, Rabou, Perrin, Ricard, etc. Ces divers auteurs ont bien pu rappeler la forme leste et gaie de leur ingénieux devancier, mais ils ne l'ont pas fait oublier.

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR

ROMANCE DU *PRISONNIER OU LA RESSEMBLANCE*

Musique de Della-Maria.

CLEF DU CAVEAU : 372.

— 1796 —

Lorsque, dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur,

Mon cœur, guidé par la nature,
Doit compâtir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante,
Je deviens triste tout le jour;
Maman, ne sois pas mécontente,
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand, à la fenêtre discrète,
J'écoute ses plaintifs accents,
D'intérêt ma bouche est muette,
Je crois toujours que je l'entends.
Je resterais là, quand il chante,
Toute la nuit et tout le jour;
Maman, ne sois pas mécontente,
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour, sa romance était tendre,
Elle enchanta tous mes esprits;
Je ne cherchai point à l'apprendre,
Et, sans le vouloir, je l'appris.
Depuis ce temps-là je la chante,
Je la répète nuit et jour.
Maman, ne sois pas mécontente,
La pitié n'est pas de l'amour.

ALEXANDRE DUVAL.

Né en 1767, mort en 1842. Plus de cinquante pièces de théâtre, la plupart d'un grand mérite. Sans parler du *Prisonnier*, de *Maison à vendre*, de *Joseph*, ses comédies qui ont joui du plus grand succès sont le *Menuisier de Livonie*. le *Tyran domestique*, la *Jeunesse de Henri V*, la *Manie des grandeurs* et la *Fille d'honneur*.

OUI, C'EN EST FAIT, JE ME MARIE

RONDEAU DU *PRISONNIER*

Musique de Della-Maria.

CLEF DU CAVEAU : 768.

— 1796 —

Oui, c'en est fait, je me marie,
Je veux vivre comme un Caton;
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

Par le mariage,
Une fille sage
Peut, dans son ménage,
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle,
Et douce et fidèle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas et mon cœur.

Oui, c'en est fait, je me marie,
Je veux vivre comme un Caton;
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

Chez moi tout prospère;
Cette épouse chère
Me rendra le père
D'aimables enfants!
Ma main les caresse;
Bientôt leur jeunesse
Donne à ma vieillesse
Les plus doux instants;
Oui, donne à ma vieillesse
Les plus doux instants.

Oui, c'en est fait, je me marie,
Je veux vivre comme un Caton;
S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison.

ALEXANDRE DUVAL.

IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS

ROMANCE DU *PRISONNIER OU LA RESSEMBLANCE*

AIR de Della-Maria.

CLEF DU CAVEAU : 223.

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage :
Vieilles femmes, jeunes maris,
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore :
Rose qui meurt cède au bouton
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien peut être plus doux
Pour un vieillard qu'Amour enflamme :
On voit souvent un vieil époux
Être aimé d'une jeune femme.
L'homme, à sa dernière saison,
Par mille dons peut plaire encore;
Ne savons-nous pas que Tithon
Rajeunit auprès de l'Aurore?

Aux époux unis par le cœur
Le temps fait blessure légère;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin

Le soir peut être belle encore;
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

ALEXANDRE DUVAL.

JE TE PERDS, FUGITIVE ESPÉRANCE

ROMANCE DU *SECRET*

AIR de Solié.

CLEF DU CAVEAU : 298.

— 1796 —

Je te perds, fugitive espérance,
L'infidèle a rompu tous nos nœuds;
Pour calmer, s'il se peut, ma souffrance,
Oublions que je fus trop heureux.

Qu'ai-je dit? non, jamais de mes chaînes
Nul effort ne saurait m'affranchir;
Ah! plutôt, au milieu de mes peines,
Conservons un si doux souvenir.

Ah! reviens, séduisante espérance!
Ah! reviens ranimer tous nos feux!
De l'amour quelle soit la souffrance,
Tant qu'on aime, on n'est pas malheureux.

Toi qui perds un amant si sensible,
Ne crains rien de son cœur généreux :
Te haïr, ce serait trop pénible;
T'oublier est encor plus affreux.

HOFFMANN

UNE PETITE FILLETTE

COUPLETS DES *DEUX SAVOYARDS*

CLEF DU CAVEAU : 612

— 1796 —

Une petite fillette
Qui n'avait pas plus d' quinze ans,
Pendant qu'on était à vêpres,
S'en fut de chez ses parents.
Eh ! ay, eh ! hu, eh ! ay, eh ! pouss',
Eh ! ay, eh ! hu, v'là comme on arrive.
Pauvrette, où qu' vous allez comm' ça ?
Bientôt le loup vous croquera.
Ramonez ci, ramonez là,
La cheminé' du haut en bas.

Elle trouvit sur sa route
Un monsieur ben opulent ;
Il la prit dans son carrosse,
Et tous deux allaient roulant.
Eh ! ay, eh ! hu, eh ! ay, eh ! pouss',
Eh ! ay, eh ! hu, v'là comme on arrive.
Pauvrette, au train dont il y va,
Bientôt c' monsieur vous versera.
Ramonez ci, etc.

Avant la fin de l'année,
Il survint un accident :
Ell' revint dans le village,
Et l'on chante en la r'gardant :
Eh ! ay, eh ! hu, eh ! ay, eh ! pouss',
Eh ! ay, eh ! hu, v'là comme il arrive.
A fillette aussi qui s'en va
Autant il en arrivera.

Ramonez ci, ramonez là,
La cheminé' du haut en bas.

MARSOLLIER.

AVEC LES JEUX, DANS LE VILLAGE

COUPLET DES *AMOURS D'ÉTÉ*

AIR de Saint-Ange.

CLEF DU CAVEAU : 53.

— 1797 —

Avec les jeux dans le village
Quand le printemps fut de retour,
Je méprisai le tendre hommage
De tous les bergers d'alentour.
Mais l'été me rend moins sauvage,
Et je me demande à mon tour
Ce qui m'enflamme davantage,
De la saison ou de l'amour.

Tandis que je me mets en nage,
En travaillant dans ce séjour,
Mon cœur vole à l'autre rivage,
Chez Guillot qui me fait la cour...
Mais ce qui m'ôte le courage,
C'est que, sur le déclin du jour,
Je vois la fin de mon ouvrage,
Sans voir la fin de mon amour.

A porter dans un seul voyage,
Que ce panier me semble lourd!...
Du moins, s'il passait un nuage,
Le trajet semblerait plus court.
Sous ces arbres du voisinage,

Évitons la chaleur du jour ;
Mais, hélas ! il n'est point d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'amour.

PIIS et BARRÉ.

Ancien ami de Lattaignant, Piis, après avoir, à dater de 1776, fait grand nombre de pièces de théâtre, fonda enfin, en 1792, avec Barré, autre homme de beaucoup d'esprit, le théâtre du Vaudeville. Vers la Restauration, il avait cessé d'écrire ; et, bien que fort âgé alors, il conservait encore ses fonctions de secrétaire général de la Préfecture. Né en 1755, mort en 1832.

IL M'EN SOUVIENT, LONGTEMPS CE JOUR

AIR d'une *Heure de mariage.*

CLEF DU CAVEAU : 227.

Il m'en souvient, longtemps ce jour
Sera présent à ma pensée ;
Il osa me parler d'amour ;
D'abord je dus être offensée.
« Ne paraissez jamais ici, »
Lui dis-je alors d'un ton sévère.
Ma bouche, hélas ! parlait ainsi,
Mes yeux disaient tout le contraire.

« Eh bien, dit-il, si mon ardeur
Peut vous causer la moindre peine,
Sans murmurer, mon triste cœur
Saura bientôt briser sa chaîne :
Je n'aime plus dès aujourd'hui. »
Mais il n'était pas bien sincère :
Sa bouche, hélas ! parlait ainsi,
Ses yeux disaient tout le contraire.

Nos yeux peignaient si bien l'amour !
Nos faibles cœurs dirent de même.

Femmes, craignez le premier jour
Où votre amant dit : « Je vous aime ! »
Et pour répondre à ses aveux,
Si vous prenez le ton sévère,
Faites en sorte que vos yeux
Ne disent pas tout le contraire.

ÉTIENNE.

L'une des célébrités dramatiques du temps de la République, du Consulat, et surtout de l'Empire.

IL FAUT QUITTER CE QUE J'ADORE

ROMANCE DU *JOCKEY*

Musique de Solié.

CLEF DU CAVEAU : 229.

— 1797 —

Il faut quitter ce que j'adore;
Adieu plaisir, adieu bonheur!
Aujourd'hui je vous goûte encore,
Demain vous fuirez de mon cœur.
Séparons-nous, ma douce amie;
Reçois mes adieux en ce jour;
Mais conservons toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Ne me montre pas tes alarmes,
N'ajoute pas à mon malheur;
Ne m'affaiblis pas par tes larmes;
J'ai bien assez de ma douleur.
S'il faut que notre cœur oublie
La peine qu'il sent en ce jour,
Qu'il garde au moins toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Un jour, sur un lointain rivage,
Sans espérance et sans repos,
Je n'aurai plus que ton image
Pour me consoler de mes maux.
Alors, loin de ma douce amie,
Je répéterai chaque jour :
Je lui garde toute ma vie
Le souvenir de notre amour.

HOFFMANN.

DE TOUS LES PAYS, POUR VOUS PLAIRE

RONDEAU DU *CALIFE DE BAGDAD*

Musique de Boïeldieu.

— 1798 —

De tous les pays, pour vous plaire,
Je saurai prendre tour à tour
Les goûts et le caractère...
A Française vive et légère
Voulez-vous consacrer vos soins et votre amour?
D'une flamme si belle
Pour vous payer le prix,
Je vous serai fidèle,
Comme on l'est à Paris.

Du chant italien si vous êtes épris,
Du ton le plus lamentable,
Je vous peindrai mon ardeur
Et l'excès de ma douleur,
Qui, loin de vous, m'accable.
Si l'amour espagnol vous paraît préférable,
Je vous attends dans l'ombre de la nuit,
Loin des jaloux, nous nous verrons sans bruit.

Faudra-t-il imiter la plaintive Écossaise?
Sur le sommet des monts je ferai, nuit et jour,

Répéter aux échos tendres soupirs d'amour.
A mon époux, pour peu que l'Allemande plaise,
Comme elle on me verra valser,
Tourner, passer et repasser.

Si pour compagne, enfin, vous voulez une Anglaise,
Vous verrez qu'oubliant
Parfois leur indolence,
Il règne dans leur danse
Un aimable enjouement.

Voilà par quelle heureuse adresse,
Fixant l'objet de sa tendresse,
Mon époux, suivant ses désirs,
Chaque jour, sans être infidèle,
Auprès d'une femme nouvelle
Goûtera de nouveaux plaisirs.

SAINT-JUST.

Il faut bien se garder de confondre l'aimable littérateur de ce nom avec le fougueux conventionnel Saint-Just, qui cultivait aussi la poésie, mais auteur très-ignoré de certain poëme en vingt chants ayant titre *Organt*. Notre Saint-Just est l'auteur du *Calife de Bagdad*, de *Jean de Paris*, etc., opéras-comiques qui ont joui du plus grand succès. Il était bien né à peu près à la même époque (1770) que son homonyme, mais il mourut trente ans plus tard et dans son lit.

UN PAUVRE PETIT SAVOYARD

ROMANCE DES *DEUX JOURNÉES*

Musique de Chérubini.

CLEF DU CAVEAU : 897.

— 1798 —

Un pauvre petit Savoyard
Mourait de froid et de souffrance;

Un Français passe par hasard,
L'entend gémir, vers lui s'avance.
L'enfant à la vie est rendu
Par son secours, son assistance :
Bon Français, Dieu te récompense !
Un bienfait n'est jamais perdu.

Bientôt sur notre continent
La guerre partout se déclare ;
Ce bon Français tombe vivant
Au pouvoir d'un vainqueur barbare.
Un arrêt cruel est rendu
Qui l' condamne à perdre la vie...
Rassurez-vous, parents, patrie,
Un bienfait n'est jamais perdu.

Le Savoyard s' rend prisonnier,
A tous les dangers il s'élance,
Trompe gardien, séduit geôlier :
Que ne peut la reconnaissance?
Par ses soins, l' Français éperdu
S'échappe de la tour obscure.
Voilà comme, dans la nature,
Un bienfait n'est jamais perdu.

BOUILLY.

Berquin et Florian furent les doux et vrais *amis de l'enfance;* mais personne mieux que l'auteur des *Contes et Conseils à ma fille* et de tant d'autres charmants ouvrages ne mérita le titre d'*ami de la jeunesse.* Comme écrivain dramatique, Bouilly obtint encore les succès les plus éclatants ; on ne saurait notamment oublier ceux des *Deux journées*, de *Fanchon la vielleuse*, de l'*Abbé de l'Épée*.

FEMME SENSIBLE, ENTENDS-TU LE RAMAGE

ROMANCE D'*ARIODANT*

Air de Méhul.

CLEF DU CAVEAU : 195.

— 1799 —

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux?
Ils font redire à l'écho du rivage :
« Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux. »

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux Zéphire
Va caressant de son souffle amoureux ;
En se fanant elles semblent te dire :
« L'hiver accourt, hâtez-vous d'être heureux. »

Moment charmant d'amour et de tendresse,
Comme un éclair vous fuyez à nos yeux ;
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés comme des jours heureux.

HOFFMANN.

POUR MIEUX TE PROUVER MON AMOUR

ROMANCE DE *GULNARE*

Musique de Dalayrac.

CLEF DU CAVEAU : 707.

— 1800 —

Pour mieux te prouver mon amour,
O ma fidèle amie !

Je voudrais, même en ce jour,
Donner jusqu'à ma vie ;
Oui, je voudrais, ô ma fidèle amie!
Pour mieux te prouver mon amour,
Donner jusqu'à ma vie,
Donner, donner jusqu'à ma vie!

Quand pour toi je vais m'immoler,
Dans ma douleur affreuse
Ce qui peut me consoler,
C'est de te rendre heureuse.
Dans ma douleur, dans ma douleur affreuse,
Ce qui peut seul me consoler,
C'est de te rendre heureuse,
C'est de pouvoir te rendre heureuse.

Ne sachant pas quel sort m'attend
Dans ce moment funeste,
O ma Gulnare ! en te quittant
Ton cœur au moins me reste.
En ce moment, en ce moment funeste,
O ma Gulnare! en te quittant,
Ton cœur au moins me reste,
Ton cœur, ton cœur au moins me reste.

MARSOLLIER.

RIEN, TENDRE AMOUR, NE RÉSISTE A TES ARMES

ROMANCE DE *GULNARE*

Musique de Dalayrac.

CLEF DU CAVEAU : 518.

— 1800 —

Rien, tendre Amour, ne résiste à tes armes:
Pour mieux tromper, tu les ornes de fleurs;

Mais, quand je veux ne chanter que tes charmes,
Amour, pourquoi fais-tu couler mes pleurs?

Un jour, voyant mon amant dans la peine,
Croyant son cœur irrité contre moi,
Ma main, cherchant à rencontrer la sienne,
Semblait lui dire : Ami, console-toi.

Mais c'est en vain, le cruel la retire;
Par son mépris il accroît ma douleur;
Ma voix gémit, mon cœur bat et soupire,
Il n'entend plus ni ma voix ni mon cœur.

Bientôt le temps à l'ingrat vient apprendre
Combien son doute avait su m'outrager :
Il avait tort, je n'en fus que plus tendre;
Car c'est ainsi qu'Amour sait se venger

MARSOLLIER.

LA VIE EST UN VOYAGE

COUPLETS DES *MYSTÈRES D'ISIS*

Musique de Mozart.

CLEF DU CAVEAU : 325.

— 1800 —

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir;
Jetons sur ce passage
Les roses du plaisir.
Dans l'âge heureux de la jeunesse,
L'Amour nous flatte, il nous caresse,
Il nous présente le bonheur,
Puis il s'envole : on voit l'erreur.

Hélas! que faire?
Tâcher de plaire,
Du bien présent savoir jouir,
Sans trop songer à l'avenir.

A la ville, au village,
On n'est content de rien :
Pensons comme le sage,
Qui dit que tout est bien.
Le bonheur n'est qu'imaginaire;
Chacun sourit à sa chimère.
Chantons, célébrons tour à tour,
Bacchus, le Plaisir et l'Amour ;
Que sous la treille
Le Plaisir veille,
Tenant le flambeau de l'Amour.
Bacchus sera le dieu du jour.

Les dieux à leur image
Formèrent la beauté;
Sur leur plus bel ouvrage
L'Amour fut consulté.
Le jour, la nuit, fût-elle obscure,
Sous la pourpre, sur la verdure,
Suivons l'Amour et la gaieté
Aux autels de la Volupté.
Ah ! quel délire
Pour qui respire
L'encens par l'Amour présenté !
Des dieux c'est la félicité.

MOREL.

O FONTENAY, QU'EMBELLISSENT LES ROSES

COUPLETS DE *GENTIL BERNARD*

Air de Doche.

CLEF DU CAVEAU : 415.

— 1800 —

O Fontenay, qu'embellissent les roses,
Avec plaisir toujours je te revois;
Ici l'Amour, de fleurs fraîches écloses,
Me couronna pour la première fois.

Dans ma Claudine, attraits, douceur, simplesse,
Tout m'enivrait : j'étais fier de mon choix.
Avec quel feu je peignais ma tendresse!
Qu'on aime bien pour la première fois !

Depuis dix ans, ignorant sa retraite,
De vingt beautés j'ai cru suivre les lois ;
Toujours on cherche, on désire, on regrette,
Ce qu'on aima pour la première fois.

LE PRÉVOST D'IRAY.

Auteur d'une foule de jolies chansons, de poésies fugitives, et, plus tard, d'ouvrages littéraires plus sérieux.

L'HYMEN EST UN LIEN CHARMANT

ROMANCE DE *LÉONCE*

Musique de Nicolo.

CLEF DU CAVEAU : 361.

L'hymen est un lien charmant
Lorsque l'on s'aime avec ivresse;

Et ce n'est que dans la jeunesse
Qu'on peut s'aimer bien tendrement.
C'est un gentil pèlerinage
Que l'on entreprend de moitié.
Peines, plaisirs, tout se partage;
L'Amour, l'Estime et l'Amitié
Sont les compagnons du voyage.

Si, par malheur, chez les époux
On voit naître l'indifférence;
Si la triste et froide inconstance
Succède à leurs transports si doux,
Plus n'est gentil pèlerinage
Qu'on faisait gaiement de moitié.
Mais, si l'Amour devient volage,
Qu'au moins l'Estime et l'Amitié
Restent compagnons du voyage.

Quand chez moi je pris ces enfants,
M'immoler devint nécessaire;
J'avais juré d'être leur père,
Et j'ai dû tenir mes serments.
Dans mon triste pèlerinage,
Privé d'une tendre moitié,
Je bénis encor mon partage,
Si leur bonheur, leur amitié,
Sont mes compagnons du voyage.

MARSOLLIER.

JE SUIS ENCOR DANS MON PRINTEMPS

ROMANCE D'*UNE FOLIE*

Musique de Méhul.

CLEF DU CAVEAU : 275.

Je suis encor dans mon printemps,
Abandonnée et sans défense :

Au plus habile des tyrans
On me confia dès l'enfance.
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours.

Dans la contrainte et le dépit
Serai-je toujours enchaînée?
Je ne sais quoi tout bas me dit
Que pour le plaisir je suis née.
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours.

Quelle voix enivre mon cœur?
Ah! pour moi, quel heureux présage!
Trouverai-je enfin le bonheur,
Après un si long esclavage?
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours.

BOUILLY.

FIDELIO, MON DOUX AMI

ROMANCE DE *LÉONORE*

Musique de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 196.

Fidelio, mon doux ami,
Qu'il me tarde d'être ta femme!
Fille, hélas! ne peut qu'à demi
Avouer ce qui s' passe en son âme;
Mais, sans rougir, te caresser,
Dans mes bras pouvoir te presser,
Te dire à chaque instant : Je t'aime!
Si le seul espoir du bonheur
De plaisir fait battre mon cœur,
Qu'est-ce donc que le bonheur même?

Accord, fidélité, repos,
Oui, tel sera notre partage;
Et bientôt d' jolis p'tits marmots
Viendront embellir not' ménage.
Il me semble déjà les voir
Sur nos genoux grimper, s'asseoir,
Et nous balbutier : Je t'aime !
Si le seul espoir du bonheur
De plaisir fait battre mon cœur,
Qu'est-ce donc que le bonheur même?

BOUILLY.

ENFANTS DE LA PROVENCE

RONDE D'*ALINE, REINE DE GOLCONDE*

AIR de Berton.

CLEF DU CAVEAU : 713.

Enfants de la Provence,
Jamais de noir chagrin;
Le plaisir et la danse,
Voilà notre refrain;
Enfants de la Provence,
Jamais de noir chagrin;
Le plaisir et la danse,
Voilà notre refrain,
C'est le refrain
Du tambourin.

Et pourquoi, douce amie,
Sur ta bouche jolie,
Ce petit air boudeur?
Ton cœur soupire pour un trompeur.

(*Parlé.*) Que je te plains, pauvre enfant! Ah! ça fait bien du mal! mais...

Eh ! non, non, non, jamais de noir chagrin;
Entends l'écho redire au son du tambourin:

Enfants de la Provence, etc.

Mon bon Dieu, c'est ma mère
Qui s'est mise en colère,
Car elle a vu de loin
Lubin, pour rire, baiser ma main.

(*Parlé.*) En vérité, comment donc! mais c'est affreux...

Eh ! non, non, non, jamais de noir chagrin ;
Entends l'écho redire au son du tambourin :

Enfants de la Provence, etc.

Il faut, petite amie,
Au printemps de la vie,
Que tendre cœur, un jour,
D'amour soupire ; chacun son tour.

(*Parlé.*) Ah ! c'est bien vrai; tout le monde sait ça ; mais...

Eh ! non, non, non, jamais de noir chagrin;
Entends l'écho redire au son du tambourin:

Enfants de la Provence,
Le plaisir et la danse,
Voilà notre refrain ;
Enfants de la Provence,
Jamais de noir chagrin ;
Le plaisir et la danse,
Voilà notre refrain.
C'est le refrain
Du tambourin.

VIAL et FAVIÈRES.

Deux hommes d'esprit et de mérite voués à l'oubli par l'indifférence, quelque peu dédaigneuse, de certains *nécrologues* qui mériteraient assurément qu'on leur rendît la pareille quand s'éteindra leur fièvre de compilations éphémères et si peu consciencieuses. L'opéra d'*Aline*, grâce surtout à la délicieuse musique de Berton, l'un des plus grands succès de l'époque.

IL REÇUT, AU SEIN DE LA GLOIRE

COUPLETS D'*ALINE, REINE DE GOLCONDE*

Air de Berton.

CLEF DU CAVEAU : 1144.

Il reçut au sein de la gloire
Et les myrtes et les lauriers
Que les belles et la victoire
Tressent pour le front des guerriers.
En amour comme à la guerre,
Il vole à de nouveaux succès :
Il sait combattre, aimer et plaire,
C'est vous dire qu'il est Français.
  On ne peut nous entendre,
  Je veux bien vous apprendre :
Vous promettez d'être discret?
  C'est qu'au fond de leurs âmes,
  Il est encor des femmes
Qui savent garder un secret.

Vive, sensible, un peu coquette,
Aimant la gloire et les plaisirs,
C'est à la fois la violette,
La rose amante des zéphyrs :
Elle s'emporte, elle s'apaise,
Soupire et sourit tour à tour ;
En même temps elle est Française
Et constante dans son amour.
  On ne peut nous entendre,
  Je veux bien vous apprendre :
Vous promettez d'être discret?
  C'est qu'au fond de leurs âmes,

Il est encor des femmes
Qui savent garder un secret.

VIAL et FAVIÈRES.

ALORS DANS LA PROVENCE

ROMANCE D'*ALINE, REINE DE GOLCONDE*

AIR de Berton.

CLEF DU CAVEAU : 708.

Alors dans la Provence,
Ce beau pays de France,
Simple laitière étais ;
Aline me nommais ;
Quinze ans était mon âge ;
Simple, naïve et sage,
Mon cœur, au nom d'amant,
Palpitait doucement,
Et j'appelais doux sentiment.

Alors dans la Provence,
D'une haute naissance,
Un beau jeune homme était,
Saint-Phar on le nommait ;
Vingt ans était son âge ;
Quoique naïve et sage,
J'écoutais ; cet amant
Parlait si tendrement,
Que je connus doux sentiment.

Las ! des siens la puissance
L'éloigna de la France,
Et moi, pleurant encor,
Naufrageai sur ce bord ;

Le destin m'y fit reine ;
Mais, quoique souveraine,
Mon cœur, tendre et constant,
Toujours pour mon amant
Gardera doux sentiment.

VIAL et FAVIÈRES.

AUX MONTAGNES DE LA SAVOIE

ROMANCE DE *FANCHON LA VIELLEUSE*

AIR de Doche.

CLEF DU CAVEAU : 500.

Aux montagnes de la Savoie
Je naquis de pauvres parents ;
Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfants.
Je n'apportais, hélas ! en France
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance,
Et l'espérance.

En pleurant, dans chaque village,
Fanchon allait tendant la main.
Pauvre petite ! ah ! quel dommage !
Que n'étais-je sur ton chemin,
Lorsque tu n'apportais en France
Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance,
Et l'espérance !

Quinze ans et sans ressource aucune,
Que l'on éveille de soupçons !
Cependant j'ai fait ma fortune,
Et n'ai donné que mes chansons.

Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance,
Et l'espérance.

BOUILLY et JOSEPH PAIN.

Pain, auteur aimable et spirituel, était le collaborateur assez habituel de Bouilly : association qui donna lieu à cette plaisanterie vulgaire : « Le pain et le bouilli sont inséparables. » Peu de pièces ont obtenu un plus éclatant succès que *Fanchon la vielleuse*.



CHANSONS BADINES

LE FOND DE LA BESACE

VIEILLE BOUFFONNERIE REMONTANT A 1720 OU 1730

Air des Trembleurs (de Lulli).

Un jour le bon frère Étienne,
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Entrant tous *A la Galère*,

Y firent si bonne chère
Aux dépens du monastère,
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères,
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis, ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison.

Le portier, qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres.
Bon! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savants?
Je me passe bien de lire;
Mais pour chanter, boire et rire,
Et tricher la tirelire,
Bon! à cela je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble,
Vieux dont le ratelier tremble,
Et les jeunes, tous ensemble,
Ont un égal appétit;
Mais, ô fortune ennemie!
Est bien fou qui s'y confie:
C'est ainsi que, dans la vie,
Ce qu'on croit tenir nous fuit.

Arrive frère Pancrace,
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger.
A son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.

Bon! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.

Resterons-nous donc tranquilles,
Comme de vieux imbéciles?
Répliqua père Pamphile.
Oh! pour le moins, vengeons-nous.
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la cymbale
Sur les fesses de ces loups.

Chacun ayant pris son arme
Fut partout porter l'alarme;
Mais, au milieu du vacarme,
Frère Étienne fit un p..,
Mais un p.. de telle taille,
Que jamais, jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.

Ainsi finit la mêlée,
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou;
Tandis que le frère Étienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

AUTEUR INCONNU.

EH! ZON, ZON, LISETTE, MA LISETTE

Air : Et non, non, non, ce n'est pas là Ninette.

CLEF DU CAVEAU : 169.

Quand on a su toucher
Le cœur d'une bergère,
On peut bien s'assurer
Du plaisir de lui faire...
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

De soupirer dix ans
C'est une vieille affaire;
Aux premiers compliments,
On veut à présent faire...
Et zon, zon, etc.

L'Amour est un malin
Qui toujours nous suggère,
Près d'un objet divin,
De lui dire et lui faire...
Et zon, zon, etc.

Le plus joli serment,
Dans l'amoureux mystère,
Ne vous en dit pas tant
Qu'une seule fois faire...
Et zon, zon, etc.

En vain par vos appas,
Belles, vous savez plaire,
Si nous ne voulez pas
Vous en servir pour faire...
Et zon, zon, etc.

Vous avez l'œil fripon,
Ma charmante voisine ;
Si vous ne faites... zon,
Vous en avez la mine...
  Et zon, zon, etc.

On vous prend pour Vénus
En vous voyant si belle :
Il ne vous manque plus
Que de faire comme elle...
  Et zon, zon, etc.

La vertu dans Paris
N'est que pure chimère,
Que prêchent les maris,
Pour être seuls à faire...
  Et zon, zon, etc.

Ma mère était Vénus,
Bacchus était mon père;
Ne vous étonnez plus
Si j'aime à boire et faire...
  Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
  Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

De Lattaignant.

LE CURÉ DE POMPONNE

CLEF DU CAVEAU : 743.

A confesse m'en suis allé
  Au curé de Pomponne.
Le plus gros péché que j'ai fait,
  C'est d'embrasser un homme.

Ah ! il m'en souviendra,
Larira,
Du curé de Pomponne.

Le plus gros péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme.
« Ma fille, pour ce péché-là
Il faut aller à Rome. »
Ah ! il m'en souviendra, etc

« Ma fille, pour ce PÉCHÉ-LA,
Il faut aller à Rome.
— Dites-moi, monsieur le curé,
Y mènerai-je l'homme ?
Ah ! il m'en souviendra, etc.

« Dites-moi, monsieur le CURÉ,
Y mènerai-je l'homme ?
— Ah ! vous prenez goût au péché ;
Je vous entends, friponne.
— Ah ! il m'en souviendra, etc.

— Ah ! vous prenez goût au péché ;
Je vous entends, friponne,
Baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
— Ah ! il m'en souviendra, etc.

— Baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
— Grand merci, monsieur le curé,
La pénitence est bonne. »
Ah ! il m'en souviendra,
Larira,
Du curé de Pomponne.

ANONYME.

ÇA FAIT, ÇA FAIT TOUJOURS PLAISIR

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 82.

C'est la fille à ma tante
Pour qui j'ai de l'amour;
Cette bonne parente
Sent pour moi du retour :
Mais c'est la vertu même,
Je ne puis réussir;
Cependant elle m'aime,
Ça fait toujours plaisir.

L'hymen qui m'épouvante
Pour elle a des appas;
Le sacrement la tente,
Mais je n'en tâte pas :
Quand on est en ménage,
L'on se voit sans désir;
Mais hors du mariage,
Ça fait toujours plaisir.

Quelquefois je l'embrasse,
Car je suis son cousin,
Et même elle me passe
Les baisers sur son sein;
Mais quand ma main approche
Du but de mes désirs,
J'attrape une taloche,
Ça fait toujours plaisir.

La nuit, souvent en rêve,
Je vois ses charmes nus;
J'imagine voir Ève,
Mes sens en sont émus.

Amour, quel doux mensonge!
Pchit.... je crois en jouir;
Quoique ce soit en songe,
Ça fait toujours plaisir.

COLLÉ.

CE QUI PLAIT AUX DAMES

NOCTURNE DROLATIQUE

CLEF DU CAVEAU : 864.

Demandez ce qui plaît aux femmes;
Voltaire dit tout unimént
Que le seul plaisir de leurs âmes
Est d'avoir le commandement.
Le mot de l'énigme, mesdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit:
Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon.. lit.

La prude Emma, dans son ménage,
Depuis le matin jusqu'au soir
Se fonde sur ce qu'elle est sage,
Pour mettre Hylas au désespoir.
Au lit, c'est la perle des femmes!
Levée, ah! quel mauvais esprit!
Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon.. lit.

Avec ce jeune amant qu'elle aime,
Orphise n'est jamais d'accord.
On se boude, on se hait de même.
Minuit sonne, tous deux ont tort:
On se couche, plus d'épigrammes,
L'amour jette au loin le dépit;

Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon.. lit.

Clitandre un jour, sur la fougère,
Surprit Justine qui dormait ;
L'endroit était propre au mystère,
Et le drôle à son but allait ;
La belle alors, crainte de blâmes,
S'éveille, le repousse, et dit :
« Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon.. lit. »

Je crois, par ma chanson, mesdames,
Avoir prouvé, sans contredit,
Que rien n'égale dans vos âmes
Le plaisir d'avoir un bon lit.
C'est là qu'Amour ourdit ses trames,
Écoutez sa voix qui vous dit :
« Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon.. lit. »

Le chevalier DE BOUFFLERS.

GAILLARDISE

Musique d'Albanèse.

CLEF DU CAVEAU : 449.

Je cherche un petit bois touffu
Que vous portez, Aminthe
Qui couvre, s'il n'est pas tondu,
Un gentil labyrinthe.
Tous les mois on voit quelques fleurs
Colorer le rivage ;
Laissez-moi verser quelques pleurs
Dans ce joli bocage.

— Allez, monsieur, porter vos pleurs
Sur un autre rivage;
Vous pourriez bien gâter les fleurs
De mon joli bocage;
Car, si vous pleuriez tout de bon,
Des pleurs comme les vôtres
Pourraient, dans une autre saison,
M'en faire verser d'autres.

— Quoi ! vous craignez l'événement
De l'amoureux mystère;
Vous ne savez donc pas comment
On agit à Cythère ?
L'amant, modérant sa raison
Dans cette aimable guerre,
Sait bien arroser le gazon,
Sans imbiber la terre.

— Je voudrais bien, mon cher amant,
Hasarder pour vous plaire;
Mais, dans ce fortuné moment,
On ne se connaît guère.
L'Amour maîtrisant vos désirs,
Vous ne seriez plus maître
De retrancher de vos plaisirs
Ce qui vous donna l'être.

VOLTAIRE.

LE BOUQUET DE ROMARIN

AIR : J'ai vu Lise hier au soir.

CLEF DU CAVEAU : 131.

D'un bouquet de romarin
Colin fit emplette,
Et le fut porter soudain

A sa Colinette.
Je ne veux rien, mon enfant,
Lui dit-il, pour ce présent ;
Accorde-moi seulement
Que je te le mette.

— Grand merci, monsieur Colin!
Mais maman peut-être,
Le voyant, fera le train,
Car elle est bien traître.
Craignons son emportement,
Ne perdons pas un moment,
Et tandis qu'elle est au champ,
Venez me le mettre.

Colin s'avance à ces mots,
Plus chaud que la braise,
Il la met sur des tréteaux,
N'ayant point de chaise ;
Il délace son corset,
Prend d'une main le bouquet...
Et tandis qu'il lui mettait,
Elle pâmait d'aise.

Belle. pour votre berger
Faites-en de même ;
Il est beau de soulager
Celui qui vous aime :
On perd tout en refusant ;
Laissez faire votre amant ;
Et s'il s'y prend gauchement,
Mettez-le vous-même.

Anonyme.

LA SAGESSE A LA MODE

CLEF DU CAVEAU : 249.

J'arrive à pied de province
Par le grand chemin;
Si mon équipage est mince,
Mon œil est mutin :
Mais ma vertu sans nuage
Toujours restera.
Je veux être toujours sage ;
M'aime qui voudra.

Un jour, sortant de l'église,
Un petit plumet
Me dit : « Vous êtes mal mise,
Venez, mon poulet,
Je veux vous mettre en ménage. »
Cela me tenta.
Désormais je serai sage;
Passons celui-là!

Je vis un académiste,
Jeune et fait au tour,
Qui me suivait à la piste
Dans le Luxembourg;
C'est un oiseau de passage :
Qu'importe cela?
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Un Gascon me dit : « Petite,
Entre à l'Opéra,
Je m'en charge; tout de suite
On t'y recevra. »
Il veut un droit de courtage

Qu'on devinera.
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Apprendre un mois la musique
Coûte trois louis;
Le maître un jour me réplique :
« Pour toi, point de prix;
Si tu veux, l'apprentissage
Rien ne coûtera. »
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Un coureur avec mystère
Entre sans frapper :
« Monseigneur ici va faire
Porter à souper. »
Rien ne flatte davantage
Que cet honneur-là!
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Demeurer au quatrième
Me semble indécent,
C'est blesser le rang suprême
De fille à talent;
A Noël, au plus bel étage
Un duc me mettra.
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Je vois, à vingt écus l'aune,
A la Barbe d'Or,
Certaine étoffe à fond jaune
Qui me convient fort :
Damis, pour l'avoir, en gage
Met tout ce qu'il a.
Désormais je serai sage;
Encor celui-là!

Ce meuble de brocatelle
  N'est pas bien choisi;
Lise a du damas, chez elle,
  Blanc et cramoisi :
Milord m'en donne un; je gage
  Qu'on en parlera.
Désormais je serai sage;
  Encor celui-là !

« Vous n'avez rien aux oreilles,
  Cela n'est pas bien;
Voici qui fait à merveilles,
  Des boucles de chien. »
Comment tenir son courage,
  A ce propos-là?
Désormais je serai sage;
  Encor celui-là!

Passant au quai de l'Horloge,
  Je donnai dans l'œil
D'un gros sous-fermier qui loge
  Quartier Montorgueil.
Martin vernit l'équipage
  Qu'il me donnera.
Désormais je serai sage;
  Encor celui-là!

Certain chef de la finance,
  Seigneur obligeant,
S'offre à troquer ma faïence
  Pour des plats d'argent.
Refuser n'est pas d'usage;
  Qu'est-ce qu'on dira?
Désormais je serai sage;
  Encor celui-là!

Deux mousquetaires me virent
  Dans un cul-de-sac;
Très-poliment ils m'offrirent
  Tous deux du tabac :

N'en avoir qu'un, c'est dommage !
L'autre m'en voudra.
Désormais je serai sage ;
Encor ces deux-là !

Le marquis de V**

CE MOUCHOIR, BELLE RAIMONDE

CLEF DU CAVEAU : 74.

Ce mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt :
Il cache une gorge ronde...
— Oh ! çà, monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

— Belle, êtes-vous aussi blonde
Qu'à vos sourcils il paraît ?
Je veux voir cela, Raimonde...
— Oh ! çà, monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Faudra-t-il que je vous gronde ?
Le traître ! qu'est-ce qu'il fait ?
— Ah ! je vous tiens bien, Raimonde !
A votre tour, s'il vous plaît :
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Collé.

LA BERGÈRE

AIR : Dans de riches appartements.

CLEF DU CAVEAU : 428.

Dans de riches appartements,
On a vingt meubles différents ;
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sopha doré
Mon petit réduit est paré
D'une simple bergère.

L'étoffe en est de blanc satin ;
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printanière :
Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y trouver à l'étroit ;
Et chaudement, quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire ;
Avec délice je m'étends :
Ah ! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets ;
Souvent j'y rentre, et j'y voudrais
Passer ma vie entière.

Elle charme tout connaisseur :
Mais c'est moi seul qui, par bonheur,
Me sers de ma bergère.

DE BOUFFLERS.

LE FAGOT

AIR : Guillot auprès de Guillemette.

CLEF DU CAVEAU : 201.

Guillot auprès de Guillemette,
Guillemette auprès de Guillot,
Grelottaient tous deux tête à tête;
Transis de froid comme des sots :
Mais l'Amour, qui de loin les guette,
Leur dit : « Vous êtes bien nigauds!
Pauvre Guillot et Guillemette,
Que n'allumez-vous un fagot?

— Vraiment, répondit Guillemette,
Je fournirai bien le fagot ;
Mais il faudrait une allumette.
— Tiens, la voilà, répond Guillot,
C'est pour toi que je la tiens prête;
Tu peux t'en servir à gogo :
Je veux, ma belle Guillemette,
Je veux allumer ton fagot.

— Ah! je la sens; comme elle est faite!
Elle pénètre mon fagot.
Quel plaisir pour ta Guillemette!
Je crains qu'il finisse trop tôt.
Ah! je me pâme... achève, arrête...
Dieu des amours, reprends tes feux;
Mon âme à s'envoler s'apprête,
Guillot, reçois-en les adieux!...

Ah ! je sens que je ressuscite !
Quoi ! tes sens seraient-ils glacés?
Une allumette ! une autre, vite !
Mes plaisirs sont-ils effacés?
Je ne retrouve que la cendre
De l'allumette de tantôt :
Quand on a froid doit-on s'attendre
A ne brûler qu'un seul fagot? »

L'Amour souffle sur l'allumette
Du pauvre bonhomme Guillot;
D'un fagot encor il fit fête;
En brûla quatre ou peu s'en faut.
« Que n'en brûlons-nous davantage?
Dit Guillemette à son Guillot.
— Non, non, dit-il, faut du ménage :
Tantôt, Guillemette; à tantôt. »

ANONYME.

L'HEUREUX ACCORD

CLEF DU CAVEAU : 588.

Un jour, dans un vert bocage,
Daphnis menait ses troupeaux;
Non loin, Philis, à l'ombrage,
Gardait aussi ses agneaux.
Tous deux ils se joignirent :
Daphnis la vit,
Philis le vit;
Tous les deux ils se virent.

« Bonjour, lui dit-il, bergère.
— Bonjour, dit-elle, berger :
Qu'il fait bon sur la fougère
Ici près, dans ce verger ! »

Tous deux ils s'y rendirent :
Daphnis s'assit,
Philis s'assit ;
Tous les deux ils s'assirent.

Le berger, de violettes
Fait un bouquet pour Philis ;
Philis, de tendres fleurettes
En prépare un pour Daphnis.
Tous deux ils se l'offrirent :
Daphnis le prit,
Philis le prit :
Tous les deux se le prirent.

« Permets, dit-il, que je mette
Mon bouquet dans ton corset.
— Du mien, lui dit la fillette,
Je veux orner ton bonnet. »
Tous deux y consentirent.
Daphnis lui mit,
Philis lui mit ;
Tous les deux se le mirent.

« D'être constante et fidèle,
Fais-moi, lui dit-il le serment.
— Et toi, fais-le-moi, dit-elle,
D'être fidèle et constant. »
Tous deux y consentirent.
Daphnis le fit,
Philis le fit ;
Tous les deux se le firent.

GALLET.

CHANTONS LES MATINES DE CYTHÈRE

CLEF DU CAVEAU : 93.

Chantons les matines de Cythère;
Tout ce qu'on y fait s'y fait à deux.
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

L'art d'aimer n'est rien sans l'art de plaire,
C'est de cet office une leçon ;
Et joindre le plaisir au mystère,
Des amants heureux c'est l'oraison.

Chantons les matines, etc.

Voulez-vous savoir quelle est l'antienne
Qu'on entonne en ce temple charmant?
« Qu'importe à deux cœurs que la nuit vienne,
Si la nuit n'amène le moment? »

Chantons les matines, etc.

Qu'aux autels du dieu l'on porte un cierge,
C'est à la prêtresse à l'allumer ;
Le clerc met la mèche à l'huile vierge
Que la novice y vient consommer.

Chantons les matines, etc.

Couronne-t-il un couple fidèle,
La bouche et le cœur font le serment,
Ou sa flamme n'est qu'une étincelle
Qu'allume et qu'éteint le moindre vent.

Chantons les matines, etc.

Pour voir l'autel du dieu qu'on adore,
A peine a-t-on assez de deux yeux!
Souvent le plaisir les ferme encore,
Deux amants ne l'en aiment que mieux.

Chantons les matines, etc.

L'Amour vient quand la beauté l'appelle;
Des droits du dieu la déesse instruit.
Le fuit-elle? Il ne bat que d'une aile;
Mais il en a deux quand il la suit.

Chantons les matines de Cythère;
Tout ce qui s'y fait s'y fait à deux.
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

LAUJON.

Poëte aimable et gracieux, né en 1727, comme nous l'avons déjà dit, et mort président honoraire et doyen du Caveau moderne, en 1811.

UN CHANOINE DE L'AUXERROIS

CLEF DU CAVEAU : 581.

Un chanoine de l'Auxerrois
S'endormit la veille des Rois
Au chœur de Saint-Étienne.
Un chantre lui vint annoncer
Que c'était à lui de chanter
La quatrième antienne;
Alors, s'éveillant en sursaut,
Au lieu d'antienne, il dit tout haut :
« Eh! bon, bon, bon,

Que le vin est bon !
A ma soif j'en veux boire. »

Je fus un jour aux Célestins,
Sur les sept heures du matin,
Parler à l'un des pères ;
Mais le portier me répondit :
« Monsieur, ils sont encore au lit ;
Ils ont eu des affaires.
Excusez leur infirmité,
Toute la nuit ils ont chanté :
Eh ! bon, bon, bon, » etc.

Je vis hier un cordelier
Entrer chez un cabaretier,
Voulant me faire accroire
Qu'il entrait là pour prier Dieu.
Moi, je lui dis que dans ce lieu
N'était point d'oratoire ;
Mais d'un bon vin ayant goûté,
Le drôle aussitôt a chanté :
« Eh ! bon, bon, bon, » etc.

Après avoir bu tout le jour,
Le bon apôtre fit un tour :
Il fut voir une femme,
Et lui représentant alors,
Que ce qui va dans notre corps
Ne souille point notre âme,
Il la baisa cinq ou six fois,
Puis il chantait à haute voix :
« Eh ! bon, bon, bon,
Que le vin est bon !
Qu'en dites-vous, madame ? »

Anonyme.

L'AMOUR QUÊTEUR

Air : Jupiter, un jour, en fureur.

CLEF DU CAVEAU : 297.

Jupiter, un jour en fureur,
Avait banni l'Amour sur terre;
Gourmand et ne voulant rien faire,
Il se mit frère quêteur.
D'un personnage respectable,
Avec l'habit il prend le ton;
Frère Amour en capuchon
Ne pouvait qu'être aimable.

Le voilà qui, tout marmottant,
Se fait accès dans les familles,
Escamote le cœur des filles,
Et des mères prend l'argent.
Il fait tant par son éloquence,
Qu'il damne au lieu de convertir,
Et fait aimer le plaisir
En prêchant la pénitence.

Un soir il frappe à la maison
De la jeune et simple Glycère,
Qui saintement avec sa mère
S'appliquait à l'oraison.
Son habit le fait introduire;
La petite court au trésor.
On donne encor, puis encor:
La tasse ne peut suffire.

En échange, d'un air contrit,
Le frère apprend une prière
Qui n'est point dans le bréviaire
Où tous les jours elle lit.

« Eh ! mais pourquoi, dit la matrone,
Être si longtemps loin de moi ?
— Vraiment, j'accomplis la loi,
Ma mère ; je fais l'aumône. »

Le Prieur.

LA PEUREUSE

Air : Lison revenait au village.

CLEF DU CAVEAU : 1379.

Lison revenait au village
(C'était le soir) ;
Elle aperçut sur son passage
(Il faisait noir)
Accourir le jeune Sylvandre.
Lison eut peur ;
Elle ne voulut pas l'attendre,
C'est un malheur :
C'était le soir,
Il faisait noir ;
Lison eut peur,
C'est un malheur.

Que pouvait faire cette belle
(C'était le soir) ?
Sylvandre court plus vite qu'elle
(Il faisait noir) ;
Il la joint, et soudain l'arrête :
Lison eut peur ;
La peur la fit cheoir sur l'herbette :
C'est un malheur, etc.

Quand Lison fut ainsi tombée
(C'était le soir),
Le berger, à la dérobée

(Il faisait noir),
Voulut ravir certaine rose :
Lison eut peur ;
La peur ne sert pas à grand chose :
C'est un malheur, etc.

Personne n'était sur la route
(C'était le soir) ;
Bientôt Lison n'y vit plus goutte
(Il faisait noir) :
Sa taille devint moins légère ;
Lison eut peur :
Neuf mois après, elle fut mère,
C'est un malheur ;
C'était le soir,
Il faisait noir ;
Lison eut peur,
C'est un malheur.

ANONYME.

L'ÉLOGE DE ROBIN

AIR : Toujours, toujours, il est toujours le même.

CLEF DU CAVEAU : 562.

Toujours, toujours ; il est toujours le même :
Jamais Robin
Ne connut le chagrin.
Le temps noir ou serein,
Les jours gras, le carême,
Le matin ou le soir,
Dites blanc, dites noir,
Toujours, toujours ; il est toujours le même.

Il a pour lui cet air mâle qu'on aime ;
L'œil en arrêt,

Ferme sur le jarret,
Plus souple qu'un fleuret,
Des reins à la Dalène,
Frisé, haut en couleur,
Et pour la belle humeur,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Sur mon tambour brodant mieux que moi-même,
Veux-je un fleuron?
Jamais il ne dit non.
En plus d'une façon
Il sait faire son thème :
S'il badine au feston,
Ou s'il travaille au fond,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Il n'est ici femme ou fille qui n'aime
Mon beau garçon,
Beau, c'est-à-dire bon.
La dame du canton,
En connaisseuse, l'aime :
Mon cœur n'est point jaloux,
Car, en rentrant chez nous,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Pour l'éprouver, j'ai plus d'un stratagème :
Je vois souvent
Qu'il vient le nez au vent ;
J'affecte, en lui parlant,
Une froideur extrême ;
Je change de propos ;
Je lui tourne le dos :
« Toujours, toujours, il est toujours le même ; »

Robin, dansons le branle que tant j'aime ;
Sans le presser,
Robin vient le danser.
« Robin, j'en veux danser
Un second, un troisième ;
Je veux recommencer ;

Je ne veux plus cesser. »
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Sur moi Robin obtient le rang suprême :
C'est par mon choix
Qu'il m'a donné des lois ;
C'est la leçon des rois :
Leur sceptre ou diadème
Souvent brise en leur main ;
Mais celui de Robin,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

De Beaumarchais.

TOUJOURS SEULE, DISAIT NINA

CLEF DU CAVEAU : 563.

« Toujours seule ! disait Nina ;
L'ennui m'accablera !
Ah !
Non, ce n'est qu'avec les amours
Que l'on trouve les jours
Courts.
Sans amants,
Nina perd son temps.
Jean passa,
Il entendit ça ;
Il s'avança,
Et dit comm' ça :
« Dam ! me voilà,
Me voilà,
Là ! »

Nina court et cherche un réduit.
Jean, voyant qu'elle fuit,
Suit.

Il la joint bientôt dans un bois
Dont l'Amour fit cent fois
Choix.
Un faux pas,
Qu'on ne prévoit pas,
Entraîna
Jean avec Nina.
Il ricana,
Et dit comm' ça :
« Dam ! me voilà,
Me voilà
Là !

Monsieur Jean relevez-moi donc :
Jean répond sans façon,
Non.
Je prétends dissiper l'ennui
Qui t'a jusqu'aujourd'hui
Nui :
Sans amants,
Tu passes ton temps ;
Si de Jean
Ton cœur est content,
Jean t'aimera
Tant qu'il pourra...
Dam ! le voilà !
Le voilà,
Là.

Il veut mettre dans son corset
Un bouquet qu'il avait
Fait.
« Votre main va je ne sais où ;
Finissez ; êtes-vous
Fou ?
— Quoi ! déjà
Vous vous fâchez, dà !
C'est en vain,
Et j'irai mon train.
— Ah ! dit Nina,

Que faire à ça?
Car l'y voilà,
L'y voilà
Là! »

« Je serais plus content qu'un roi
Si j'obtenais de toi...
— Quoi?
— Un petit baiser amoureux :
Pour mieux dire, j'en veux
Deux. »
Le fripon
Les prend sans façon.
Nina fit
Du bruit. Jean lui dit :
« Jean les vola,
Jean les rendra :
Tiens, les voilà,
Les voilà,
Là! »

De nouveau le sournois en prend :
Puis ensuite il en rend
Tant,
Que Nina se trouble et rougit.
L'Amour qui la trahit
Rit.
Il arma
Jean contre Nina
D'un trait sûr;
Pour vaincre un cœur dur,
Jean l'essaya :

. . . .

Bon! l'y voilà,
L'y voilà,
Là! »

LAUJON.

LA FEINTE COLÈRE

AIR : Pierrot, sur le bord d'un ruisseau.

CLEF DU CAVEAU : 454.

Pierrot, sur le bord d'un ruisseau,
Trouva Colette
Qui filait seulette;
Il lui dit, en tournant son chapeau :
« Pour toi je grille dans ma peau ;
Je viens te parler d'amourette... »
Mais la bergère, à ce beau début-là,
D'un ton farouche à l'instant s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Pierrot près d'elle se plaça ;
Et cette belle,
Craintive et cruelle,
Contre Pierrot se courrouça,
Et d'une main le repoussa.
Pierrot saisit la main rebelle :
« Morgué ! dit-il, baisons ce bijou-là ! »
Et la bergère, en grondant, s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Pierrot, qui devient hasardeux,
Baise et rebaise
La main à son aise.
« Pourquoi, dit-il, cet air boudeux?
Sur ce gazon jouons tous deux.
Je vais, morgué ! ne t'en déplaise,
Dans ton corset mettre ce bouquet-là. »
Et la bergère en grondant s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait :
Pierrot l'attache ;

Colette l'arrache
Et le lui flanque au nez tout net.
Pierrot en est tout stupéfait.
« Ta résistance enfin me fâche,
Un doux baiser, dit-il, me vengera. »
En se troublant Colette s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Par un baiser l'ardent Pierrot
La déconcerte.
La bergère alerte
Lui baille un soufflet aussitôt,
Mais pas plus fort qu'il ne le faut.
« Tu vas avoir la cotte verte,
Lui dit Pierrot, pour ce biau soufflet-là. »
Mais la bergère, en riant s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Colette, qui craint ce badin,
Lui donne une tape
Et brusquement s'échappe ;
Elle gagne un bosquet voisin.
De cela rit l'Amour malin.
Pierrot la suit et la rattrape.
« Tu me payeras, dit-il, cette fois-là. »
En soupirant Colette s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

Je ne sais comme il la punit,
Mais la follette
Quitta sa retraite
Avec certain air interdit
Qui ne marquait aucun dépit :
« Ma vengeance n'est pas complète ;
Mais, dit Pierrot, tantôt rien n'y faudra. »
En souriant, Colette s'écria :
« Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça ! »

HAGUENIER.

CADET ET BABET

AIR : Un soir revenait Cadet.

CLEF DU CAVEAU : 302.

Un soir revenait Cadet,
  Ce n'est pas sa faute,
Tenant sous le bras Babet,
  La fille à notre hôte ;
Un voleur saisit Cadet,
Un voleur saisit Babet :
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

Un voleur rossait Cadet,
  Ce n'est pas sa faute ;
Un voleur baisait Babet,
  La fille à notre hôte.
Ça fit du mal à Cadet ;
Ça fit plaisir à Babet :
C'est bien la faute, etc.

« Ah ! quels coups ! disait Cadet ;
  Ce n'est pas ma faute. »
« Ah ! quel coup ! » disait Babet,
  La fille à notre hôte.
« Je me meurs ! » disait Cadet ;
« Je me meurs ! » disait Babet.
C'est bien la faute, etc.

« Au voleur ! criait Cadet ;
  Ce n'est pas ma faute.
— Cher voleur ! disait Babet,
  La fille à notre hôte.
— Je n'y reviens plus, Babet

— Moi j'y reviendrai, Cadet,
Car c'est la faute du guet,
Ce n'est pas ma faute. »

COLLÉ.

EH! MA MÈRE, EST-CE QUE J' SAIS ÇA?

AIR : Dans la paix et l'innocence.

CLEF DU CAVEAU : 113.

Dans la paix et l'innocence,
Lison gardait, à vingt ans,
Cette parfaite ignorance
Que n'ont plus tous nos enfants.
Elle vit trois fois Léandre;
Trois fois elle soupira.
Maman voulut la reprendre...
« Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça? »

Son amant lui fit remettre
Un tendre et joli billet;
Lison lut, relut sa lettre,
Y répondit en secret.
Maman, toujours inflexible,
La surprit et s'emporta.
« Mais ma fille!... c'est horrible!
— Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça! »

Un beau soir Léandre arrive :
Lise était seule au logis.
La pauvrette en vain s'esquive,
Se souvenant des avis...
Il l'attrape et puis l'embrasse;
Maman tout à coup rentra...
« Oh! ma fille, quelle audace!
— Moi! ma mère, est-c' que j' sais ça! »

Pour une autre fois, Léandre
Lui propose un rendez-vous;
Elle crut devoir s'y rendre,
Craignant un peu son courroux;
Il la trouva si novice
Que le dépit s'en mêla :
« Ah! ma Lison, quel supplice!
— Ah! Léandre, est-c' que j' sais ça? »

Après six fois six semaines,
Lise éprouva certain mal :
Elle sent bien qu'à ses peines
Rien ne fut encore égal.
Quand maman vit sa détresse,
Pleurante, elle s'écria :
« Ah! mon Dieu, quelle faiblesse!
— Ma mère, est-c' que j' savais ça! »

COUSIN D'AVALLON.

Pauvre diable de chansonnier, ne manquant pas d'esprit, mais très-peu favorisé du sort; réduit, sur ses vieux jours, à la triste nécessité de compiler des *ana;* on n'a conservé de lui qu'un très-mince souvenir.



CHANTS GUERRIERS

LA CHANSON DE ROLAND

Musique de Méhul.

CLEF DU CAVEAU : 435[1].

— 1789 —

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France?

[1] Imitation de cette vieille *Chanson de Roland*, ballade sécu-aire, chantée durant tout le moyen âge, et encore en vogue au

C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons, en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis;
Que pour eux seuls soient les alarmes;
Qu'ils tremblent! tous seront punis!
Roland a demandé ses armes.
Soldats français, etc.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière;
Suivez son panache éclatant :
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin :
Des ennemis, que fait le nombre?
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français, etc.

« Combien sont-ils? Combien sont-ils? »
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls;
Sans les périls qu'est la victoire?
Ayons tous, ô braves amis!
De Roland l'âme noble et fière;

quatorzième siècle. Cette copie reproduit assez bien les teintes vigoureuses de l'original.

Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français, etc.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat! O terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure;
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :
« Soldats français, chantez Roland!
Son destin est digne d'envie;
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie! »

ALEXANDRE DUVAL..

CHANT DE BÉLISAIRE

AIR : Un jeune enfant, un casque en main.

CLEF DU CAVEAU : 637.

Un jeune enfant, un casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Byzance;
Il disait, à chaque passant
Touché de sa noble misère :
« Donnez une obole à l'enfant
Qui sert le pauvre Bélisaire.

« Je tiens le casque du guerrier
Effroi du Goth et du Vandale;
Il fut, dit-on, sans bouclier
Contre l'imposture fatale.

Un tyran fit brûler ses yeux,
Qui veillaient sur toute la terre;
La nuit voile à jamais les cieux
Au triste et pauvre Bélisaire.

« L'infortuné pour qui ma voix
S'élève seule et vous supplie,
Après son char traîna les rois
De l'Afrique et de l'Italie.
On sait que, même en triomphant,
Il n'eut point d'orgueil téméraire :
Quand je le nomme, il me défend
De dire : le grand Bélisaire. »

Privé du plaisir des regards,
Le héros, qui rêve sa gloire,
Du monde et de tous ses hasards
Voit le spectacle en sa mémoire.
Son jeune guide apprend de lui
Que la fortune est mensongère,
Et s'étonne d'être l'appui
Que Dieu laisse au grand Bélisaire.

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

L'une des plus brillantes célébrités poétiques du Consulat, de l'Empire, de la Restauration. Né en 1772, mort en 1840. Son début sur la scène française et tout à la fois son chef-d'œuvre, *Agamemnon*, date de 1797; *Ophis*, de 1798; *Pinto*, de 1800. Dans cette dernière pièce comme dans *Christophe Colomb*, qui fit tant de bruit en 1809, Lemercier se montra le véritable précurseur de l'école romantique. En 1812, il publia son poëme épique de l'*Atlantiade;* en 1817, sa curieuse satire de la *Panhypocrisiade* En 1820 et 1821, il fit tour à tour représenter à l'Odéon la *Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Brunehault;* enfin, en 1835, on reprenait sa *Journée des dupes*. Talent mâle, énergique; esprit fier, indépendant; poëte aux grandes inspirations. Son successeur à l'Académie fut Victor Hugo.

VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE

CHANT DE LIBERTÉ

Musique de Dalayrac.

CLEF DU CAVEAU : 649.

— 1791 —

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits!
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois!
Liberté! que tout mortel te rende hommage.
Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté! que tout mortel te rende hommage.
Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras.
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie:
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers;
Jurons une guerre mortelle
A tous les rois de l'univers.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie!
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits.
On ne voit plus qu'une patrie,
Quand on a l'âme d'un Français.

AD. S. BOY.

LA MARSEILLAISE

CHANT DU DÉPART

Musique de l'auteur des paroles.

CLEF DU CAVEAU : 31.

— 1792 —

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé!
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.

Aux armes, citoyens!
Formez vos bataillons!
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur,
Abreuve nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
De traitres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,

Ces fers dès longtemps préparés?
Français, pour nous, ah ! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes, etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers!
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient?
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !

Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!

Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous:
Mais ce despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère!

Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs :
Sous nos drapeaux, que la Victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos ainés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus !
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons !

ROUGET DE L'ISLE.

Les paroles et la musique de cet hymne si célèbre furent improvisées à Strasbourg, en une seule nuit, par Rouget de l'Isle, alors officier du génie. Il porte le titre de *Marseillaise*, parce que les volontaires de Marseille le répétaient en marchant contre les Tuileries. Rouget a bien publié quelques pièces de vers en 1797, mais il fut complétement oublié de tous jusqu'à la révolution de Juillet; c'est alors qu'il reçut une pension du roi Louis-Philippe. Mort en 1836, à l'âge de soixante-seize ans.

LE CHANT DU DÉPART

HYMNE GUERRIER

Musique de Méhul.

CLEF DU CAVEAU : 333.

— 1794 —

UN DÉPUTÉ.

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La Liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le Peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil!
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHŒUR DES GUERRIERS.

La République, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes :
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie :
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie :
Elle est votre mère avant nous.

CHŒUR DE MÈRES DE FAMILLE.

La République, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards.
Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

La République, etc.

UN ENFANT.

De Barra [1], de Viala [2], le sort nous fait envie,
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie!
Qui meurt pour le Peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants.

[1] Joseph Barra, enfant intrépide, tambour à douze ans, est cerné un jour par un parti de Vendéens; on lui dit : « Crie vive Louis XVII, ou tu es mort. — Vive la République! » s'écria Barra, et il tomba percé de coups.

[2] Un ponton, jeté sur la Durance, séparait seul un groupe de soldats républicains de leurs nombreux adversaires; la seule voie de salut pour eux était d'aller couper, sous le feu de l'ennemi, les câbles de ce ponton. Les plus braves hésitent. Soudain un enfant de treize ans, Viala, saisit une hache, vole vers le ponton, en frappe les câbles à coups redoublés, en dépit des feux dirigés sur lui; enfin il est atteint d'une balle meurtrière : « Je meurs, s'écrie-t-il alors, mais c'est pour la liberté! »

CHŒUR DES ENFANTS.

La République, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes ;
Partez, modèles des guerriers !
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et, si le temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La République, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds ;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'Égalité.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

La République, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,

Les Français donneront au monde
Et la Paix et la Liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

Poëte d'un grand talent, d'une mâle énergie; ce chant belliqueux est l'une de ses plus belles inspirations. Malgré ses œuvres dramatiques, la réputation de Marie-Joseph n'a pas éclipsé celle de son frère André.

PEUPLE FRANÇAIS, PEUPLE DE FRÈRES

LE RÉVEIL DU PEUPLE

Air de Gaveaux.

CLEF DU CAVEAU : 941.

— 1791 —

Peuple français, peuple de frères,
Peux-tu voir, sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur.
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivants.

Quelle est cette lenteur barbare?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare

Tous ces buveurs de sang humain!
Guerre à tous les agents du crime!
Poursuivons-les jusqu'au trépas;
Partage l'horreur qui m'anime,
Ils ne nous échapperont pas.

Ah! qu'ils périssent ces infâmes
Et ces égorgeurs dévorants
Qui portent au fond de leurs âmes
Le crime et l'amour des tyrans!
Mânes plaintifs de l'innocence,
Apaisez-vous dans vos tombeaux!
Le jour tardif de la vengeance
Fait enfin pâlir vos bourreaux.

Voyez déjà comme ils frémissent!
Ils n'osent fuir, les scélérats!
Les traces du sang qu'ils vomissent
Bientôt décéleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

Représentants d'un peuple juste,
O vous, législateurs humains
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins,
Suivez le cours de votre gloire;
Vos noms, chers à l'humanité,
Volent au temple de Mémoire,
Au sein de l'immortalité.

La nature avec vous conspire
Contre tous les conspirateurs;
Partout la tyrannie expire,
Partout nos drapeaux sont vainqueurs.
Le stathouder a pris la fuite,
Nous abandonnant ses vaisseaux,

Et la Terreur marche à sa suite,
Digne compagne des bourreaux.

SOURIGUÈRE.

Chanson célèbre et d'un pathos non moins furibond, à l'adresse des Jacobins de 93, qui lui opposaient la fameuse *Marseillaise*.

Souriguère, auteur infortuné de six lourdes tragédies, toutes tombées et sifflées, ne survit de nos jours que par son chant du *Réveil du peuple* et par cette épigramme d'assez mauvais goût du poëte Lebrun : « A tes tristes récits tu souris, Souriguère; mais si tu leur souris, on ne leur sourit guère. »

PÈRE DE L'UNIVERS, SUPRÊME INTELLIGENCE

HYMNE CHANTÉ, A LA FÊTE DE L'ÊTRE SUPRÊME, LE 20 PRAIRIAL AN II

Musique de Gossec.

CLEF DU CAVEAU : 446.

— 1794 —

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélais ton être à la reconnaissance
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes.
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir;
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause;
Tout s'épure aux rayons de ta divinité;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et, sur les mœurs, la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,

Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure;
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrâse-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la patrie,
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes,
Règne, règne au delà du tout illimité :
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme sa liberté.

DESORGUES.

Ce Desorgues était un malin bossu, très-contrefait, infiniment caustique et passionné, fort impressionnable, sujet à des excentricités singulières : du reste assez bon poëte. Mort, en 1808, dans un hospice d'aliénés.

RELAN TAMPLAN, TAMBOUR BATTANT

CLEF DU CAVEAU : 315.

Je veux, au bout d'une campagne,
Me voir déjà joli garçon;
Des héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton :

Des ennemis ainsi qu' des belles
On est vainqueur en l's imitant.
Et r'li, et r'lan,
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tamplan, tambour battant.

Braves garçons que l'honneur mène,
Prenez parti dans Orléans;
Not' coronel, grand capitaine,
Est le patron des bons vivants :
Dam! il fallait le voir en plaine,
Où le danger était l' plus grand.
Et r'li, et r'lan,
Lui seul en vaut une douzaine,
Relan tamplan, tambour battant.

Nos officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous :
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général, fût-il un prince,
Des grenadiers se met au rang.
Et r'li, et r'lan,
Fond sur l's enn'mis et vous les rince,
Relan tamplan, tambour battant.

Vaillant et fier sans arrogance,
Mais respectant ses ennemis;
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis;
Servir le roi, servir les dames;
Voilà l'esprit du régiment.
Et r'li, et r'lan,
Nos grenadiers sont bonnes lames,
Et vont toujours tambour battant.

Viens vite prendre la cocarde;
Du régiment quand tu seras,
Avec respect j' veux qu'on te r'garde :
Le prince est l' chef, et j' sons les bras.

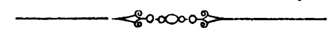
Par le courage on se ressemble :
J'ons même cœur et sentiment.
Et r'li, et r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Relan tamplan, tambour battant.

La jeune Agnès devint ma femme,
J'étais le maître à la maison.
Au bout d'un mois changeant de gamme,
Elle fut pire qu'un dragon.
Pauvres époux, voyez ma peine :
Si je m'échappe un seul instant,
Et r'li, et r'lan,
Relan tamplan, elle me mène,
Relan tamplan, tambour battant.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'amant,
Frauder ses droits est un outrage
Que l'on excuse rarement.
S'il va courir la pretantaine,
Ne peut-on pas en faire autant?
Et r'li, et r'lan,
Relan tamplan, on vous le mène,
Relan tamplan, tambour battant.

FAVART.

CHANSONS



L'AMOUR EST UN ENFANT TROMPEUR

Air de Martini.

CLEF DU CAVEAU : 320.

— 1782 —

L'Amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère :
Avec son air plein de douceur,
C'est pis qu'une vipère :

Mais je prétends savoir pourtant,
Quel mal si grand d'un jeune enfant,
Peut craindre une bergère.

Je vis hier le beau Lucas
Assis près de Glycère;
Il lui parlait tout près, tout bas,
Et d'un air bien sincère;
Il lui vantait un dieu charmant,
Ce dieu, c'était précisément
L'enfant que craint ma mère.

Pour sortir de cet embarras
Et savoir le mystère,
Cherchons l'Amour avec Colas
Sans rien dire à ma mère.
Et, supposé qu'il soit méchant,
Nous serons deux contre un enfant,
Quel mal peut-il nous faire?

Lise a vu, dit-on, cet enfant
Que redoutait sa mère,
L'a-t-elle trouvé fort méchant?
Elle en fait un mystère;
Mais on sait bien qu'avec Colas,
Lise, en rougissant, dit tout bas :
Je ne crois plus ma mère.

Le chevalier DE BOUFFLERS.

LE BON VIEUX TEMPS

VIEILLE CHANSON SATIRIQUE

— 1482 —

Chacun vivait joyeusement
Selon son état, son ménage,

L'on pouvait partout sûrement
Labourer dans son héritage,
Si hardiment que nul outrage,
Nul chagrin, n'eussent été faits
Sous peine d'encourir dommage
Hélas! le bon temps que j'avais!

De paix et de tranquillité
Lors on était en sauvegarde.
Justice avait autorité.
De nul danger on n'avait garde;
Près du riche, l'âme gaillarde,
Fier, quoique pauvre, je marchais,
Sans redouter la hallebarde.
Hélas! le bon temps que j'avais!

Il n'était en cette saison
De loger par fourrier, nouvelles,
Ni chez nous mettre garnison;
Mais faire chère des plus belles,
Prendre à deux mains grandes bouteilles,
Manger bien chaud, boire bien frais,
Et chanter sous les vertes treilles.
Hélas! le bon temps que j'avais!

Eh! croyez-vous qu'il faisait bon
En ces beaux prés, à table ronde,
A voir le beau, le gras jambon,
La sauce en écuelle profonde,
Deviser de Margot la blonde;
Et puis danser sous la saulsais,
Il n'était autre joie au monde.
Hélas! le bon temps que j'avais!

Du temps du feu roi trépassé [1],
On ne volait point par la ville;
Je n'étais point éclaboussé

[1] Charles VII; donc cette chanson était écrite sous le règne du terrible Louis XI.

Par des gens d'humeur incivile.
Les sergents, trottant à la file,
Ne demandaient point où j'allais;
Je marchais, gai, libre et tranquille.
Hélas! le bon temps que j'avais!

MARTIAL D'AUVERGNE.

ROSETTE, POUR UN PEU D'ABSENCE

VILLANELLE

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

— 1570 —

Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira...
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?

Dieux! que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Jamais celui qui me remplace
Ne vous aimera tant que moi;
Et celle que j'aime vous passe,
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera;
Et puis nous verrons, à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.

CH. DESPORTES.

Ce poëte vivait sous le règne de Henri III.

BÉNI SOIT DIEU, L'ANNÉE EST BONNE

— CHANSON DU SEIZIÈME SIÈCLE —

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants;
On dit qu'il n'en manque à personne;
Béni soit Dieu! l'année est bonne.

Nous avons vu les ans passés
Que les amants étaient glacés;
Mais maintenant tout en foisonne;
Béni soit Dieu! l'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor
Qu'ils se vendaient au poids de l'or,
Et pour le présent on les donne;
Béni soit Dieu! l'année est bonne!

Le soleil de nous rapproché
Rend le monde plus échauffé;
L'Amour règne, le sang bouillonne;
Béni soit Dieu ! l'année est bonne.

VOITURE.

Poëte très-fort dans les bonnes grâces de Richelieu, puis de Mazarin. Il fut de l'Académie dès sa création, en 1635. Coryphée de l'hôtel de Rambouillet, il fut trop encensé de son vivant; la postérité a fait justice d'une gloire un peu usurpée.

L'AMOUR

— DIX-SEPTIÈME SIÈCLE —

Si l'Amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'Amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!

Mais, si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de son bel âge,
Une qui pourrait tout charmer
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!

Mais s'il faut toujours s'alarmer,
Craindre, rougir, devenir blême
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau visage
Qu'Amour puisse jamais former,

S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!

Mais quand on se voit consumer,
Si la belle est toujours de même,
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

En amour si rien n'est amer,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Si tout l'est au degré suprême,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

MARIGNY.

Cette chansonnette, d'une forme si originale, et curieuse par cela même qu'elle remonterait à plus de deux cents ans, ne serait-elle pas l'œuvre de Marigny, le fougueux pamphlétaire ennemi de Mazarin? Nous ne saurions l'assurer; mais combien d'écrivains, ou politiques ou folliculaires, ont commencé, de tout temps, par d'innocentes idylles!

LA DORMEUSE

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

CLEF DU CAVEAU : 512.

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir;
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille :
Favorisez ma trahison.
Vous soupirez... votre cœur veille;
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvu qu'Amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,
Profitez d'une douce erreur :
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

LE BOUDOIR D'ASPASIE

CLEF DU CAVEAU : 568.

Tout est charmant chez Aspasie;
L'art y prodigue son savoir :
Mais ce que j'aime à la folie,
C'est son sopha, c'est son boudoir.

Un jour, dans l'ombre du mystère,
L'Amour près d'elle vint s'asseoir :
Il croyait être avec sa mère
Sur son sopha, dans son boudoir.

Je veux l'aimer toute la vie :
Heureux quelquefois de pouvoir
Le dire à la belle Aspasie
Sur son sopha, dans son boudoir.

Vous qui, contre mon Aspasie,
Tâchez en vain de m'émouvoir,
Que peut votre philosophie
Contre un sopha, dans un boudoir?

Vous aimeriez mon Aspasie

Si, comme moi, vous pouviez voir
Combien la friponne est jolie
Sur son sopha, dans son boudoir.

Elle est coquette, elle est volage;
Mais je ne veux pas le savoir :
Quelle est la femme qui soit sage
Sur son sopha, dans son boudoir?

Le marquis DE GOURDON.

JUPITER, PRÊTE-MOI TA FOUDRE

CLEF DU CAVEAU : 236.

— 1755 —

Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour :
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue et de tes traits
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantements;
Formons pour lui quelque breuvage,
Égal au poison des amants.

Ah! si dans ma fureur extrême
Je tenais ce monstre odieux!...
« Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi ; punis, si tu l'oses... »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère,
Dans ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

GENTIL-BERNARD.

UNE CARESSE

— 1737 —

Pour ranimer le sentiment,
Rien de plus sûr qu'une caresse ;
Douce caresse est un aimant
Pour l'amitié, pour la tendresse.
Dans l'enfance et dans l'âge mûr,
Même jusque dans la vieillesse,
Si le cœur goûte un plaisir pur,
Il est l'effet d'une caresse.

Les frères caressent leurs sœurs ;
La fille caresse sa mère ;
Le zéphyr caresse les fleurs,
Dorilas caresse Glycère.
Voyez les ramiers, dans les bois
S'aimer, se caresser sans cesse ;
Partout l'amour dicte ses lois ;
Dans l'univers tout se caresse.

Quelquefois des soupçons jaloux
Troublent la paix d'un bon ménage,
Et l'on voit entre deux époux

S'élever un sombre nuage.
L'orage avant la fin du jour
Est dissipé par la tendresse;
Et la colère de l'amour
S'apaise par une caresse.

Dans nos plaisirs, dans nos amours,
D'Anacréon suivons les traces;
Comme lui caressons toujours
Bacchus, les Muses et les Grâces.
Du temps qui fuit sachons jouir.
Bonheur d'aimer passe richesse.
Jusqu'à notre dernier soupir,
Rendons caresse pour caresse.

FAVART.

L'ART DE FIXER UN AMANT

AIR : Résiste-moi, belle Aspasie.

CLEF DU CAVEAU : 509.

Résiste-moi, belle Aspasie;
Tu me charmes quand tu dis : non.
Fi de ces beautés sans façon
Qui préviennent la fantaisie!
Ce doux baiser que je t'ai pris
Est pour moi le bonheur suprême :
Il aurait perdu tout son prix,
Si tu l'avais offert toi-même.

Ainsi qu'un oiseau de rapine,
L'Amour ne vit que de butin;
Il fait volontiers le larcin
Des jolis dons qu'on lui destine.
Ah! si jamais de ton amant

Tu veux couronner la constance,
Tâche de garder en aimant
L'art charmant de la résistance.

Mais d'où te vient cet air rebelle?
T'offenses-tu de mes leçons?
Point de querelles : finissons.
On a raison quand on est belle
J'ai pris (je ne puis le céler)
Ce baiser : devais-je le prendre?
Oui, j'ai mal fait de le voler;
Mais attends, je vais te le rendre.

Tu ne veux point? quelle folie!
Eh bien! j'y consens, fâche-toi;
Gronde, menace, boude-moi...
Bon... c'est ainsi qu'on est jolie.
Achève de me rendre heureux :
Romps, ou refuse de m'entendre.
Je reviendrai plus amoureux;
Je te retrouverai plus tendre.

Ce n'est pas tout que d'être belle
Pour fixer le cœur d'un amant;
L'on peut, sous un dehors charmant,
Ne rencontrer qu'un infidèle.
Si tu veux que l'on t'aime bien,
Il faut laisser tout à prétendre;
Accorder peu, ne donner rien,
Refuser tout pour laisser prendre.

ANONYME

LE ROI DES PLAISIRS

ET

LE PLAISIR DES ROIS

AIR de Wilhem.

CLEF DU CAVEAU : 1682.

Sous des lambris où l'or éclate
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
C'est le plaisir des rois :
Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs,
C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte,
Être entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusqu'aux toits,
C'est le plaisir des rois :
Quand on voyage avec Sylvie,
N'avoir pour toute compagnie,
Que les Amours et les Zéphyrs,
C'est le roi des plaisirs.

Posséder des trésors immenses,
Briller par de riches dépenses,
Commander et donner des lois,
C'est le plaisir des rois :
Toucher l'objet qui sait nous plaire,
Par un retour tendre et sincère
La voir sensible à nos désirs,
C'est le roi des plaisirs.

Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre

Fortement appuyer ses droits,
  C'est le plaisir des rois :
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts,
  C'est le plaisir des rois :
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubis et saphirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Quand on est heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier partout ses exploits,
  C'est le plaisir des rois :
Lorsque l'amour nous récompense,
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs,
  C'est le roi des plaisirs,

Avec une meute bruyante
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
  C'est le plaisir des rois :
Avec une troupe choisie
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
  C'est le roi des plaisirs.

Donner dans une grande fête
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
  C'est le plaisir des rois :
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil vaudeville,

Du cœur exprimer les désirs,
C'est le roi des plaisirs.

A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois,
C'est le plaisir des rois.
Verre en main, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs,
C'est le roi des plaisirs.

PANARD.

MA MIE, MA DOUCE AMIE

AIR de Jadin.

CLEF DU CAVEAU : 1698.

— 1760 —

Ma mie,
Ma douce amie,
Réponds à mes amours,
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'avais cent cœurs,
Ils ne seraient remplis que d'elle;
Si j'avais cent cœurs,
Aucun d'eux n'aimerait ailleurs.

Ma mie, etc.

Si j'avais cent yeux,
Ils seraient tous fixés sur elle

Si j'avais cent yeux,
Ils ne verraient qu'elle en tous lieux.

Ma mie, etc.

Si j'avais cent voix,
Elles ne parleraient que d'elle;
Si j'avais cent voix,
Toutes rediraient à la fois :

Ma mie, etc.

Si j'étais un dieu,
Je voudrais la rendre immortelle;
Si j'étais un dieu,
On l'adorerait en tout lieu.

Ma mie, etc.

Fussiez-vous cinq cents,
Vous seriez tous rivaux près d'elle;
Fussiez-vous cinq cents,
Vous voudriez en être amants.

Ma mie, etc.

Eussiez-vous cent ans,
Nestor rajeunirait pour elle;
Eussiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printemps.

Ma mie,
Ma douce amie,
Réponds à mes amours.
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

L'abbé DE LATTAIGNANT.

Quoique chanoine de Reims, nous l'avons déjà dit, Lattaignant fut, avec Collé, Panard, l'un des plus gais, des plus aimables et des plus brillants chansonniers du dix-huitième siècle.

J'AI VU LISE HIER AU SOIR

CLEF DU CAVEAU : 161.

J'ai vu Lise hier au soir;
Lise était charmante :
Mais, hélas! j'ai cru la voir
Triste et languissante.
Vous croyez qu'avec Lycas
C'est quelques nouveaux débats :
Non, vous ne devinez pas
Ce qui la tourmente.

Avec Lycas, l'autre jour,
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour :
Mais, trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Parmi les fleurs quelques fruits;
Et voilà, mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déjà Phébé dans son cours
Lui paraît trop lente;
Un courrier depuis trois jours
Trompe son attente;
Et chacun, peu consterné
De son sort infortuné,
Lui voudrait avoir donné
Ce qui la tourmente.

GARNIER.

LE CONFITEOR

AIR : Mon père, je viens devant vous.

CLEF DU CAVEAU : 742.

— 1765 —

Mon père, je viens devant vous,
Avec une âme pénitente,
Me confesser à deux genoux
D'avoir été trop indulgente
Pour un ingrat que j'aime encor :
Dirai-je mon *Confiteor?*

Ah! mon père, si vous saviez
Quel charme avait cet infidèle,
Sans peine vous m'excuseriez :
Il me disait que j'étais belle,
Qu'il m'aimerait jusqu'à la mort ;
Dirai-je mon *Confiteor?*

Il ne m'eut pas dit quatre mots,
Que je crus son ardeur sincère;
Je songeais à ses doux propos,
Le soir filant avec ma mère :
Le souvenir m'en plaît encor :
Dirai-je mon *Confiteor?*

Dans mon chagrin, dans mon ennu,
Je répétais son nom sans cesse;
Ce n'est que pour parler de lui
Que vous me voyez à confesse.
Mon père, il se nomme Alcidor :
Dirai-je mon *Confiteor?*

LE DIRECTEUR.

Dites-lui, s'il vient devant vous
Vous exprimer sa repentance,

Que le plus grand péché de tous
Est le péché de l'inconstance;
Et me le renvoyez d'abord
Pour dire son *Confiteor*.

ANONYME.

CE QU'ON VOIT ET CE QU'ON NE VOIT GUÈRE

CHANSON SATIRIQUE

Chez les savants la suffisance,
Chez les acteurs l'intempérance,
L'avidité chez les traitants,
C'est ce que l'on voit en tout temps :
Le scrupule chez les notaires,
Le courage chez les auteurs,
La mémoire chez les seigneurs,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'une ville que l'on veut prendre
Soit encor longtemps à se rendre,
Lorsqu'on est maître des faubourgs,
C'est ce que l'on voit tous les jours :
Mais que, dans l'île de Cythère,
Un fort soit longtemps défendu
Quand le moindre poste est rendu,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Ce qu'un homme franc a dans l'âme,
Ce qu'un jeune amant sent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant,
C'est ce que l'on voit dans l'instant :
Ce qu'un politique veut faire,
Ce qu'un sournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Du savoir chez les ignorantes,
De l'esprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours,
C'est ce que l'on voit tous les jours :
Du secret chez les mousquetaires,
Chez les méchants de la gaieté,
Chez les pages de la bonté,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Les regrets avec la vieillesse,
Les erreurs avec la jeunesse,
La folie avec les amours,
C'est ce que l'on voit tous les jours :
L'enjouement avec les affaires,
Les grâces avec le savoir,
Le plaisir avec le devoir,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Du bon nez chez les parasites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Des bras longs chez les gens de cour,
C'est ce que l'on voit chaque jour :
Des doigts courts chez les commissaires,
Des mains gourdes chez les sergents,
Chez les clercs de mauvaises dents,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'un objet qui danse ou qui chante
Fasse une figure brillante
Moyennant un certain secours,
C'est ce que l'on voit tous les jours;
Mais qu'en ce métier l'on prospère,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très-commun,
C'est ce qu'on ne voit guère.

PANARD.

JE NE VEUX PAS ME PRESSER

— 1770 —

L'amour est-il une folie?
Maman me le dit tous les jours;
Mais, quand on est jeune et jolie,
Comment se passe-t-on d'amour?
Je jurerais bien qu'à mon âge
Maman n'a pas su s'en passer :
Chaque saison a son partage;
Un jour aussi je serai sage;
Mais... je ne veux pas me presser.

L'autre jour, à notre assemblée,
Le bel Hylas vint me lorgner;
Je feignis d'en être troublée
Et j'affectai de m'éloigner.
Je quittai doucement la place;
Ce n'était pas le repousser :
Quand un amant nous embarrasse,
C'est bien fait de fuir son audace,
Mais... il ne faut pas se presser.

Hylas me suit, Hylas m'adore :
Il me le dit au point du jour;
Le soir il me le dit encore,
Quand nos troupeaux sont de retour.
Je sens du plaisir à l'entendre,
Et j'ai l'air de n'y pas penser.
Je sais bien que j'ai le cœur tendre,
Et je vois qu'il faudra me rendre;
Mais... je ne veux pas me presser.

J'ai vu la tendre tourterelle,
Au jour de son premier printemps,

A l'amant qui tourne autour d'elle
Se refuser assez longtemps.
L'oiseau n'en est que plus fidèle,
Plus ardent à la caresser.
J'imiterai la tourterelle;
Je veux bien m'engager comme elle,
Mais... je ne veux pas me presser.

Le duc DE NIVERNAIS.

Grand seigneur, poëte aimable, avons-nous dit; ajoutons ici connu d'ailleurs par quelques jolies fables.

ADIEU DONC, DAME FRANÇOISE

CLEF DU CAVEAU : 7.

Adieu donc, dame Françoise,
Pour qui j'ai tant soupiré,
Je m'en vais désespéré :
Le poulailler de Pontoise
Me doit emmener demain,
Si ton cœur, dame Françoise,
Si ton cœur n'est plus humain.

Que t'ai-je fait, ma bourgeoise,
Pour me maltraiter ainsi?
Si tu me bannis d'ici,
Je mourrai, belle Françoise;
Cependant je pars demain,
Si ton cœur, dame Françoise,
Si ton cœur n'est plus humain.

Loin de toi tout devient peine,
Près de toi tout est plaisir!
Me faudra-t-il donc partir?
Ne puis-je vaincre ta haine,

Et m'en irai-je demain?
Non, ton cœur, belle inhumaine,
Deviendra moins inhumain.

ANONYME.

LEÇON D'UNE MÈRE A SA FILLE

Air du menuet d'Exaudet.

CLEF DU CAVEAU : 752.

Cet étang
Qui s'étend
Dans la plaine
Répète au sein de ses eaux
Ces verdoyants ormeaux
Où le pampre s'enchaîne :
Un ciel pur,
Un azur
Sans nuages
Vivement s'y réfléchit;
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire,
Cette onde où le ciel se mire,
Un zéphyr
Vient ternir
Sa surface;
D'un souffle il confond les traits;
L'éclat de tant d'objets
S'efface.

Un désir,
Un soupir,
O ma fille,

Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur,
Où la sagesse brille.
Le repos
Sur ces eaux
Peut renaître :
Mais il se perd sans retour
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

FAVART.

GUILLOT, UN JOUR, TROUVA LISETTE

CLEF DU CAVEAU : 202.

Guillot, un jour, trouva Lisette
Au milieu d'un bocage épais ;
« Je te rencontre enfin seulette,
Et mes vœux seront satisfaits.
Donne-moi, lui dit-il, bergère,
Ou laisse-moi prendre un baiser :
De mes feux c'est le doux salaire,
Tu ne peux me le refuser. »

Un baiser n'est que politesse,
On ne refuse pas cela.
« Je cède au désir qui te presse,
Tiens, lui dit-elle, le voilà.
C'est l'usage qui me l'ordonne...
— L'usage, dit-il, eh bien, soit :
Ce baiser, c'est lui qui le donne,
Mais c'est l'amour qui le reçoit.

Embrasse-moi, je t'en supplie,
Reprit le berger aussitôt.
— Quoi ! déjà mon baiser s'oublie !

Répondit Lisette à Guillot.
— Ma brunette, peux-tu le croire?
Non, ta méprise me confond :
C'est bien te prouver ma mémoire
Que d'en demander un second. »

ANONYME.

IL EST DONC VRAI, LUCILE

CLEF DU CAVEAU : 288.

— 1770 —

Il est donc vrai, Lucile,
Vous quittez ce hameau.
Cherchez-vous à la ville
Quelque hommage nouveau?
L'amant qui fait entendre
Un langage apprêté
Vaut-il un berger tendre
Qui dit la vérité?

Vous verrez sur vos traces
Mille jeunes amants
Qui vanteront vos grâces,
Qui peindront leurs tourments.
C'est l'art qui les inspire
Et non le sentiment :
Moi, j'ose à peine dire
Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paraître
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez, peut-être,
Aussi tendres que moi :
Leur vanité, bergère,
Allume tous leurs feux ;

Je n'ai l'art ni de plaire,
Ni de tromper comme eux.

PLUMETEAU.

IL ÉTAIT UNE FILLE

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 219.

— 1775 —

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur :
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal,
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ses bras la prend:
« Embrasse-moi, ma belle enfant!
— Hélas! répondit-elle,
Le cœur transi de peur,
Volontiers, monseigneur.

Mon frère est dans ses vignes;
Vraiment, s'il voyait ça,
Il l'irait dire à mon papa.
Montez sur cette roche,
Jetez les yeux là-bas :
Ne le voyez-vous pas? »

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut :
« Adieu, mon gentilhomme! »

Et, zeste, elle s'en va.
Monseigneur reste là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant :
Quand on le veut, on se défend :
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuser un seigneur.

ANONYME.

Charmant petit fabliau, parvenu jusqu'à nous en dépit de sa vieille date et de l'incognito de l'auteur.

LES VAPEURS

AIR : J'ai des vapeurs quand un amant soupire.

CLEF DU CAVEAU : 1054.

Hier Lindor, du jeu toujours martyr,
Perd sur un as
Plus de mille ducats.
Je vois son embarras,
Il veut que je l'en tire.
Il me jure avec feu
Qu'il déteste le jeu...

(*Parlé.*) Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus aimer que moi... et je lui réponds :

J'ai des vapeurs quand un amant soupire.

Un beau marquis que tout le monde admire,
Me divertit :
Il chante, il danse, il rit,
Il conte avec esprit,
Il folâtre, il se mire.

Quelquefois d'un air doux
Il tombe à mes genoux...

(*Parlé.*) Mais, marquis, vous êtes fou! levez-vous. Levez-vous donc, ou je vais sonner. car.....

J'ai des vapeurs quand un marquis soupire.

Un financier, n'allez pas en médire,
Me traite au mieux;
Ses soupers sont joyeux,
Son champagne mousseux
En petillant l'inspire :
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout son feu me transit...

(*Parlé*) Fi donc! un fermier général qui fait ainsi l'enfant! D'honneur, je ne reviendrai plus dans votre petite maison..... car.....

J'ai des vapeurs quand un traitant soupire.

Il est charmant, partout on le désire
Mon médecin;
C'est un être divin!
Ses doigts, d'un blanc satin,
S'exercent sur ma lyre.
Un jour, en consultant,
Sa main me serra tant...

(*Parlé.*) Que je ne pus m'empêcher de crier : Ah! docteur, ma tête, mes nerfs! Ménagez-moi .... car.....

J'ai des vapeurs quand un docteur soupire.

Certain rimeur, que j'ai pris pour me lire,
Vient à son tour,
Pour me faire la cour;
Qu'il est gauche en amour!
Dans son plaisant délire,
Il se met en fureur,
Ses transports me font peur!

(*Parlé.*) Monsieur le bel esprit, je vous permets tous

les écarts poétiques, mais non ceux de cette nature..... car.....

J'ai des vapeurs quand Apollon soupire.

J'ai des vapeurs sitôt que l'on soupire.
De déplaisir
L'amour me fait mourir.
Ne pouvez-vous languir,
Messieurs, sans me le dire?
Épargnez la fadeur,
Trêve de vive ardeur!...

(*Parlé.*) Mourez, messieurs, mais ne m'ennuyez pas; vingt amants de moins ne doivent pas donner la migraine à une jolie femme, car.....

J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

BEAUMARCHAIS.

ÇA N' SE PEUT PAS

AIR : Un jour Lucas dans la prairie.

CLEF DU CAVEAU : 592.

L'aut' jour, Lucas, dans la prairie,
Rencontrit la fille à Thomas.
Une rose à peine fleurie
Rehaussait encor ses appas.
« De cette fleur, dit-il, la belle,
Daignais fair' présent à Lucas.
— Monsieur Lucas, répondit-elle,
Ça n' se peut pas.

Tous les jours, ma mèr' me r'commande
De consarver ma ros' comm' tout;
Tous les jours un chacun m' la d'mande,
Et d' l'avoir aucun n' viant à bout.
On a biau tourmenter Cécile,

Toujours en chantant je m'en vas :
Vot' poursuite est ben inutile,
Ça n' se peut pas. »

Mais Lucas, qu'est la finess' même,
Afin d'en v'nir à son projet,
S'avisit d'un bon stratagème,
C'était l'amour qui l'inspirait.
« En don je n' vous d'mand' pas vot' rose,
Prêtais-la seul'ment à Lucas.
— M' la rendrais-vous? sans cette clause,
Ça n' se peut pas. »

Quand on a bian envi' d' queuq' chose,
On promet plus qu'on n' saurait t'nir;
Lucas donc promet d' rend' la rose,
Et s' met en d'voir ed' l'obtenir.
Il eut d'abord un peu de peine,
Et Cécile criait : « Lucas,
Lucas, vot' enterprise est vaine,
Ça n' se peut pas! »

Dans le corset de la bergère,
C'te chienn' ed' ros' tenait trop bian.
Lucas pourtant s' tirit d'affaire,
Et l'Amour l' ian fournit l' moyan.
Cécil' de loin voit r'v'nir sa mère :
« Rendais-moi vit' ma ros', Lucas!
— Je le voudrais en vain, ma chère;
Ça n' se peut pas. »

Si vous avez encor vos roses,
Fillettes, consarvez-les bian.
De ces fleurs, dès qu'al' sont écloses,
L'Amour est friand comme un chian.
Ce p'tit fripon d' Dieu, pour les prende,
Tant que l' jour dure est sur vos pas,
Et pis quand ce vient pour les rende,
Ça n' se peut pas.

ANONYME.

PHILIS DEMANDE SON PORTRAIT

Air connu.

CLEF DU CAVEAU : 449.

— 1771 —

Philis demande son portrait,
Il faudra bien lui faire :
Je vais broyer, pour cet effet,
Mes couleurs à Cythère.
Comment tracer en ce moment
Sa figure gentille ?
Son corps est trop en mouvement,
Son cœur est trop tranquille.

De Cypris elle a les attraits
Sans avoir sa tendresse ;
Eh quoi ! ne s'enflammer jamais
Et badiner sans cesse !
Elle a le charme des amours
Sans avoir leur délire :
Hélas ! la verra-t-on toujours
Rire quand on soupire ?

Quoi ! toujours rire et badiner !
Vous en serez la dupe.
Le plaisir veut vous enchaîner,
Et rien ne vous occupe.
Momus, dont vous suivez la cour,
Tous les jours vous ballotte ;
Prenez le carquois de l'Amour,
Il vaut bien sa marotte.

ANONYME.

LA FAUVETTE

Air : Cœurs sensibles, cœurs fidèles.

CLEF DU CAVEAU : 98.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer?
Si l'Amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon, de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphyr.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette,
Elle eut moineau pour amant.
C'est sûrement être adroite
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait, dieux! quel dommage!
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma :
Au village, une fillette
Aurait ces faiblesses-là ;

Mais le même jour fauvette
Avec pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit,
Un jaseur, un petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant;
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent.

Madame Bourdic-Viot.

Cette dame appartient à l'essaim gracieux de femmes poëtes qui, vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement du nôtre, ont à juste titre mérité les hommages de leurs contemporains. Parmi ces *aimables muses*, comme on disait alors, se distinguaient mesdames Fanny Beauharnais, de Salm, Dufrénoy, Babois, Bourdic-Viot, Perrier, et bien d'autres encore. Le galant surnom de *bas bleu* ne leur était pas appliqué encore; les jeunes hommes d'autrefois avaient si peu l'usage du monde, des convenances et du respect dû aux femmes!

CHACUN AVEC MOI L'AVOUERA

CLEF DU CAVEAU : 89.

Chacun avec moi l'avouera,
Entre les fleurs fraîches écloses,
C'est parce que l'épine est là
Qu'on nous voit préférer la rose.
Soi-même on cherche l'embarras;
Un bien aisé ne nous plaît guère :
On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

Je suis le maître de choisir
Parmi les filles du village;
Ne vois-je pas vers moi courir
Et la plus belle et la plus sage.
Toutes me voudraient dans leurs lacs;
Mais, par un sentiment contraire,
Je cours vers ce que je n'ai pas,
Et ce que j'ai ne peut me plaire.

Je le sais de tous les époux,
Tel est l'effet du mariage;
L'ennui se glisse parmi nous
Au sein du plus heureux ménage.
Notre femme a beaucoup d'appas,
Celle du voisin n'en a guère;
Mais on aime ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

ANONYME.

A VOYAGER PASSANT SA VIE

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 1780.

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le Temps,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
Eh quoi! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instants!
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez passer le Temps. »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage

Sur un bateau qu'Amour guidait :
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Ah ! souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le Temps. »

L'Amour gaiement pousse au rivage,
Il aborde tout près du Temps ;
Il lui propose le voyage,
L'embarque, et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le Temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse ;
Ce fut toujours là son défaut ;
Le Temps prend la rame à sa place
Et lui dit : « Quoi ! céder si tôt !
Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse !
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la sagesse :
Ah ! le Temps fait passer l'Amour. »

Le Comte DE SÉGUR.

Délicieuse allégorie, aussi fraîche, aussi riante qu'au jour même où son illustre auteur la laissa échapper de sa plume... et il y a de cela près d'un siècle !

UN CLOU CHASSE L'AUTRE

AIR du vaudeville du *Maréchal ferrant*.

CLEF DU CAVEAU : 873.

La jeune Elvire, à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocents,

Voit, sans en deviner l'usage,
Éclore ses appas naissants ;
Mais l'amour, effleurant ses sens,
Lui dérobe un premier hommage :
Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage...
Un songe a percé le nuage.

Lindor, épris de sa beauté,
Se déclare ; il est écouté.
D'un songe, d'une vaine image,
Lindor est la réalité.
Le sein d'Elvire est agité,
Le trouble a couvert son visage :
Quel moment,
Si l'amant,
Plus ardent
A cet âge,
Pouvait hasarder davantage !

Mais quel transport vient la saisir !
Cet objet d'un premier désir,
Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'époux qu'on doit lui choisir.
On les unit. Dieu ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage :
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout présage
Qu'on veut un époux sans partage.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement assiége son cœur.
Lindor est devenu volage,
Il a méconnu son bonheur.
Elvire a fait choix d'un vengeur,

Il la prévient et l'encourage.
« Vengez-vous :
Il est doux,
Quand l'époux
Se dégage,
Qu'un amant répare l'outrage. »

Voilà l'outrage réparé,
Son cœur n'est que plus altéré;
Des plaisirs le fréquent usage
Rend son désir immodéré;
Son regard fixe et déclaré
A tout amant tient ce langage :
« Dès ce soir,
Si l'espoir
De m'avoir
Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage. »

On épuise tous les excès;
Mais, au milieu de ses succès,
L'époux meurt, et, pour héritage,
Laisse des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès,
L'or accompagne son message.
Ce coup d'œil
Est l'écueil
Où l'orgueil
Fait naufrage;
Un écrin consomme l'ouvrage.

Dans ce fatal abus du temps
Elle a consumé son printemps.
La coquette, d'un certain âge,
N'a point d'amis, n'a plus d'amants;
En vain, de quelques jeunes gens,
Elle ébauche l'apprentissage :
Tout est dit,
On en rit,

L'amour fuit,
Quel dommage!
Elvire, il fallait être sage.

BEAUMARCHAIS.

ON COMPTERAIT LES DIAMANTS

CLEF DU CAVEAU : 423.

— 1782 —

On compterait les diamants
Qui sont à la voûte azurée,
Plutôt que tous les agréments
Dont ma Zélime fut comblée.
J'ai vu se lever le soleil,
J'ai vu se lever ma bergère :
Ses yeux ont un éclat pareil,
Son front jette autant de lumière.

Ses lèvres, trône de son cœur
Et de son âme délicate,
Ont de la rose la fraîcheur,
Et la couleur de l'écarlate.
Sa bouche, au tour voluptueux,
De thym, d'œillet toujours remplie,
Semble la source dont les dieux
Ont le nectar et l'ambroisie.

Aux riches perles d'Orient
Ses dents disputent la victoire :
Ses cheveux bruns, sur son col blanc,
Sont de l'ébène et de l'ivoire.
Deux fraises du plus beau vermeil,
Sur son beau sein, qu'Amour protége,
Ont mûri sans voir le soleil
Et brûlent sur deux tas de neige.

Qu'elle danse en nos champs, l'été,
Ses pas ne font aucunes traces.
Junon a moins de majesté,
Et Vénus n'a pas tant de grâces.
Le soir, qu'elle vienne à chanter,
Rival d'une voix aussi tendre,
Le rossignol vient l'écouter,
Et n'ose plus se faire entendre.

Ajoutez qu'un aussi beau corps
Loge un esprit fin et sublime :
Non, l'Arabie et ses trésors
N'ont rien qui vaille ma Zélime.
Un seul reproche je lui fais,
C'est d'ignorer trop sa figure :
Ah ! négliger autant d'attraits,
C'est être ingrate à la nature.

ANONYME.

LORSQUE VOUS VERREZ UN AMANT

CLEF DU CAVEAU : 374.

Lorsque vous verrez un amant
Vous regarder d'un air bien tendre,
Si vous ne fuyez promptement,
Le séducteur va vous surprendre ;
Aux accents de sa douce voix,
Craignez que votre cœur réponde ;
Qui fléchit la première fois,
Tombe tout à fait la seconde.

Fuyez surtout l'occasion,
Sans trop compter sur la sagesse ;
Hélas ! trop de présomption
Prouve souvent trop de faiblesse.

Quand Linval m'offrit son amour,
Je fis la fière, l'indiscrète;
Je parlai trop le premier jour,
Le lendemain je fus muette.

Mais à quoi bon se tourmenter
Pour résister à la tendresse?
L'amour sait toujours nous dompter,
Et trop heureux le cœur qu'il blesse!
Les accents de sa douce voix
Triompheront de la plus fière;
Ah! s'il faut aimer une fois,
Autant faut aimer la première.

ANONYME.

FAUT ATTENDRE AVEC PATIENCE

CLEF DU CAVEAU : 191.

Faut attendre avec patience;
Le jour de d'main, c'est un biau jour.
Grande est, dit-on, la différence
Entre l' mariage et l'amour.
Quoi! le contrat qui nous engage
Change queuq' chose à notre humeur :
Il fait que j'aimons davantage,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Quand Louis me dit : « Ma Louise,
Je t'aime et n'aimerai que toi, »
Sans le vouloir, il faut que j' dise :
« Je t'aime cent fois plus que moi. »
Il me jure amour éternelle,
Et Louis n'est pas un menteur;
Il me sera toujours fidèle,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Queu sujet aurais-je de craindre?
Mon Louis sera mon mari :
Je n'aurai jamais à m'en plaindre,
C'est l'amour qui me l'a choisi,
Je suis aimée autant que j'aime,
Rien n'est égal à mon bonheur,
Et toujours il sera de même,
Si j'en juge d'après mon cœur.

QUAND L'AMOUR NAQUIT A CYTHÈRE

L'ÉDUCATION DE L'AMOUR

CLEF DU CAVEAU : 479.

Quand l'Amour naquit à Cythère,
On s'intrigua dans le pays;
Vénus dit : « Je suis bonne mère,
C'est moi qui nourrirai mon fils. »
Mais l'Amour, quoique en si bas âge,
Trop attentif à tant d'appas,
Préférait le vase au breuvage,
Et l'enfant ne profitait pas.

« Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse;
Vite, qu'on rassemble ma cour;
Que la plus sage le nourrisse;
Songez toutes que c'est l'Amour. »
Soudain la Candeur, la Tendresse,
D'égalité viennent s'offrir,
Ainsi que la Délicatesse.
Nulle n'avait de quoi nourrir.

On penchait pour la Complaisance,
Mais l'enfant eût été gâté;
On avait trop d'expérience
Pour songer à la Volupté.

Enfin, sur ce choix d'importance,
La cour n'ayant décidé rien,
Quelqu'un proposa l'Espérance,
Et l'enfant s'en trouva très-bien.

On prétend que la Jouissance,
Qui croyait devoir le nourrir,
Jalouse de la préférence,
Guettait l'enfant pour s'en saisir.
Prenant les traits de l'Innocence,
Pour berceuse elle vint s'offrir,
Et la trop crédule Espérance
Eut le malheur d'y consentir.

Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit à la fausse Innocence
L'enfant jusques à son réveil.
Alors la trompeuse déesse
Donna bonbons à pleine main :
L'Amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt sur son sein.

L'abbé Garon.

LES CINQ SENS

Air : C'est par les yeux que tout s'exprime.

CLEF DU CAVEAU : 244.

C'est par les yeux que tout s'exprime,
Et, premier organe du cœur,
Un œil trahit, quand il s'anime,
Le vrai secret de la pudeur.
Qui voit vos yeux a l'âme émue ;
Et si quelque jour on voulait

Qu'Amour fût doué de la vue,
Ce sont vos yeux qu'on choisirait.

Oh! combien je plains la misère
Du malheureux qui n'y voit pas!
Pour lui le jour est sans lumière
Et la beauté n'a point d'appas;
Mais si son oreille ravie
Entend vos sons mélodieux,
Il se console par l'ouïe
Du malheur de n'avoir point d'yeux.

Hélas! si j'osais, moins timide,
Baiser des traits que je chéris,
Je croirais, sur ma bouche avide,
Presser le suc d'un fruit exquis.
Doux nectar, divine ambroisie,
Vous délectez le goût des dieux :
Si mes lèvres touchaient Zélie,
J'aurais autant de plaisir qu'eux.

Parmi ces déesses qu'on vante,
Flore est celle qui me séduit;
C'est moins sa beauté qui m'enchante,
Que l'air parfumé qui la suit.
Pour Flore l'odorat s'éveille;
Elle en fait le sens le plus doux;
On croit respirer sa corbeille
Lorsqu'on se trouve auprès de vous

L'odorat, la vue et l'ouïe,
Le goût, sont des sens précieux;
Mais le toucher... ô ma Zélie!
Je crois que le toucher vaut mieux;
Sur des appas comme les vôtres,
Combien ses larcins seraient doux!
Sens charmant! si l'on perd les autres,
Toi seul peux les remplacer tous.

LEFEBVRE.

SALUT, O DIVINE ESPÉRANCE

CLEF DU CAVEAU : 522.

— 1789 —

Salut, ô divine Espérance!
Toi dont le charme séducteur
Donne une aile à la jouissance,
Ote une épine à la douleur.
Quand sur ton sein l'homme repose,
Ah! qu'il goûte un doux abandon!
Si le Plaisir est une rose,
L'Espérance en est le bouton.

Ton ancre soutient la nacelle
Du malheureux battu des vents;
Toi seule lui reste fidèle
Quand ses amis sont inconstants.
Malgré les verrous effroyables,
Dans un cachot tu suis nos pas.
Si les enfers sont redoutables,
C'est que tu n'y pénètres pas.

Des amours charmante nourrice,
Que seraient-ils sans ton secours?
Ce sont tes soins, ton lait propice
Qui les font croître tous les jours.
En vain, après bien des traverses,
Ils sont au comble de leurs vœux;
Sur tes genoux quand tu les berces,
Ils sont souvent bien plus heureux.

Dans l'arc-en-ciel c'est ton image
Qui rassure le laboureur;
C'est toi qui, sur un bord sauvage,

Rend les forces au voyageur.
Au temple même de la gloire,
Irait-on par d'âpres chemins,
Si les palmes de la victoire
N'étaient offertes par tes mains ?

Je te vois repousser dans l'ombre
Et les craintes et les regrets,
Et sur l'avenir le plus sombre
Jeter un voile plein d'attraits.
Par les maux quand l'âme épuisée
Touche à l'heure où tout n'est plus rien,
Au loin tu montres l'Élysée,
Et la mort nous paraît un bien.

ANONYME.

LA CROISÉE

AIR : L'autre nuit je réfléchissais.

CLEF DU CAVEAU : 678.

— 1795 —

L'autre nuit je réfléchissais
Au doux plaisir de la tendresse;
Inquiète, je m'agitais,
Du sommeil appelant l'ivresse.
La lune, à travers mes volets,
De mes yeux écartait Morphée;
Soudain j'entendis ces couplets
Chantés sous ma croisée :

« Venez, venez calmer mes maux,
O ma charmante Éléonore !
Tout dort dans un parfait repos,

Mais pour vous Lindor veille encore.
Réveillez-vous, il est minuit,
Que l'Amour éloigne Morphée!
St, st, st, st, st, st, st, st,
Ouvrez votre croisée. »

Mon cœur, dès le premier moment,
Crut que c'était une méprise;
Bientôt la voix de mon amant
Me cause une douce surprise.
Je me lève et, sans aucun bruit,
Au balcon je cours transportée;
« Lindor, Lindor, st, st, st, st,
Je suis à la croisée.

— Je viens, dit-il, pour implorer
De vous la faveur la plus chère;
D'ici je ne puis vous parler,
Et mon cœur ne saurait se taire. »
A ces mots, Lindor, plein d'ardeur,
Jugez si je fus étonnée,
Profitant du peu de hauteur,
Monte par la croisée.

Le voilà dans l'appartement,
Me jurant une ardeur sincère;
Le bruit qu'il fit apparemment,
Près de là réveilla ma mère.
Lindor, entendant quelques pas,
Me dit : « Ne sois pas effrayée!
Je sais qu'il faut, en pareil cas,
Sauter par la croisée. »

Maman entra comme il sortait,
Me demandant d'un ton sévère
Pourquoi, tandis qu'elle dormait,
Le bruit que je venais de faire.
« Maman, j'ai trouvé sous ma main
Un moineau de fraîche couvée;

A votre approche, il s'est soudain
Sauvé par la croisée. »

DUCRAY-DUMINIL.

IL EST TEMPS, MA CHÈRE SONNETTE

CLEF DU CAVEAU : 218.

— 1796 —

Il est temps, ma chère sonnette,
Que je t'apprenne ton devoir,
Car ton bruit, petite indiscrète,
Me trompe du matin au soir.
Je crois voler vers ce que j'aime,
J'ouvre au plus triste des sergents.
Ah! devrais-tu sonner de même
Pour deux êtres si différents?

Quand, vers la brune, ma maîtresse
Viendra t'agiter sous ses doigts,
Pour que mon cœur la reconnaisse,
Imite le son de sa voix,
Mais quand un créancier farouche
Vient t'ébranler dès le matin,
Pour nommer la main qui te touche,
Imite le son du tocsin.

Lorsque pour chanter une gamme,
Un vieil oncle sonne chez moi,
Que le bourdon de Notre-Dame
Soit moins monotone que toi.
Mais quand une lettre d'Elvire
M'est apportée en tapinois,
Imite le son de sa lyre,
On ne sonnera pas deux fois.

Si certain poëte m'apporte
Un drame aussi long qu'ennuyeux,
De peur que je n'ouvre ma porte,
Je t'ordonne de sonner creux.
Mais quand un débiteur honnête
Viendra, chargé d'un sac bien plein,
A mon oreille satisfaite
Fais entendre un son argentin.

Madame PERRIER.

LA VEILLÉE D'OVINSKA

AIR : Heureux qui, dans sa maisonnette.

CLEF DU CAVEAU : 206.

— 1800 —

Heureux qui, dans sa maisonnette,
Dont la neige a blanchi le toit,
Nargue les chagrins et le froid,
Au refrain d'une chansonnette!
Que les soirs d'hiver sont charmants,
Lorsqu'une famille assemblée
Sait, par divers amusements,
Égayer, égayer la veillée.

Assis près de sa bien-aimée,
Voyez le paisible Lapon,
Lorsque la neige à gros flocon
Tombe sur sa hutte enfumée;
Autour du feu, dans ce réduit,
La famille entière assemblée
Semble trouver six mois de nuit
Trop courts, trop courts pour la veillée.

J'aime surtout une soirée

Où l'on parle de revenants,
Alors qu'on entend tous les vents
Siffler autour de la contrée.
A ces récits intéressants
Toute la troupe émerveillée
Tremble, écoute, et voudrait longtemps
Prolonger, prolonger la veillée.

VILLEMONTEZ.

LA MONTRE

CLEF DU CAVEAU : 533.

La montre est de la vie humaine
Le modèle le plus parfait;
Elle a constamment une chaîne,
Et va par un ressort secret :
Elle s'arrête à la limite
Et ne saurait la dépasser;
Quoiqu'elle aille toujours trop vite,
L'homme se plaît à l'avancer.

Ingénieux, dans ma tendresse,
J'ai toujours deux montres sur moi;
Pour être auprès de ma maîtresse,
J'en fais un différent emploi :
L'une avance, je la regarde
Quand vient l'heure du rendez-vous;
Mais je prends celle qui retarde
Quand il faut quitter ses genoux.

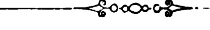
Les femmes, pour suivre l'usage,
Portent les montres dans leur sein;
Mais ce précieux assemblage
Les expose à plus d'un larcin.
Ainsi, dans la même demeure,

Par la mode on voit allier
Ce qui fait souvenir de l'heure
Et ce qui la fait oublier.

ÉTIENNE.

Gracieux badinage d'une de nos célébrités du premier empire. C'est qu'à cette grande époque, si peu littéraire, au dire de certaines excentricités du jour si ridiculement impuissantes, les écrivains d'alors, parés de la plus belle renommée, ne dédaignaient pas le culte de la chanson, c'est-à-dire de la grâce, de la finesse piquante, de l'esprit éminemment français. Nous avons déjà dit un mot d'Étienne (page 257).

RONDES POPULAIRES



COMPÈRE GUILLERI

RONDE CENTENAIRE

CLEF DU CAVEAU : 531.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
    Carabi ;
Il s'en fut à la chasse,

A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi carabi,
Toto carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras-tu (*ter*) mouri ?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi ;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri,
Carabi,
Titi carabi, etc.

Il monta sur un arbre,
Pour voir ses chiens couri,
Carabi ;
La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Titi carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi,
Carabi ;
Il se cassa la jambe
Et le bras se démi,
Carabi,
Tibi carabi, etc.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi,
Carabi ;
Les dam's de l'hôpitale
Sont arrivé's au brui,
Carabi,
Titi carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,

L'autre de la charpi,
Carabi;
On lui banda la jambe
Et le bras lui remi,
Carabi,
Titi carabi, etc.

On lui banda la jambe
Et le bras lui remi,
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi,
Carabi,
Tibi carabi, etc.

Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassi,
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Titi carabi,
Toto carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras-tu (*ter*) mouri?

AUTEUR INCONNU.

Ce Guillery était-il Breton, un personnage imaginaire ou non, enfin un chasseur véritable de perdrix? La tradition de cette facétie a, depuis plus d'un siècle, passé de bouche en bouche, sans qu'on ait pu savoir pourquoi ni comment. Dans cinquante ans d'ici, on en dira peut-être autant du fameux *Sire de Framboisy*.

NOUS ÉTIONS TROIS FILLES

TRÈS-VIEILLE RONDE VILLAGEOISE

Air connu, encore plus ancien.

— 1660 —

Nous étions trois filles,
Bonnes à marier;
Nous nous en allâmes
Dans un pré danser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser!

Nous nous en allâmes
Dans un pré danser,
Nous fîmes rencontre
D'un joli berger.
Dans le pré, etc.

Nous fîmes rencontre
D'un joli berger;
Il prit la plus jeune,
Voulut l'embrasser.
Dans le pré, etc.

Il prit la plus jeune,
Voulut l'embrasser;
Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher.
Dans le pré, etc.

Nous nous mîmes toutes
A l'en empêcher;
Le berger timide
La laissa aller.
Dans le pré, etc.

Le berger timide
La laissa aller;
Nous nous écriâmes :
Ah ! le sot berger !
Dans le pré, etc.

Nous nous écriâmes :
Ah ! le sot berger !
Quand on tient l'anguille
Il faut la manger.
Dans le pré, etc.

Quand on tient l'anguille
Il faut la manger;
Quand on tient les filles,
Faut les embrasser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !

AUTEUR INCONNU.

LA TOUR, PRENDS GARDE

PETIT DRAME ENFANTIN ET SÉCULAIRE

AIR connu.

Personnages :

LE DUC DE BOURBON, SON FILS, UN COLONEL, UN CAPITAINE, DES SOLDATS, DEUX DEMOISELLES *représentant la Tour et se tenant par les mains.*

LE CAPITAINE ET LE COLONEL, se promenant devant la tour.

La Tour, prends garde
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde
De nous laisser abattre.

LE COLONEL.

J'irai me plaindre
Au ducque de Bourbon.

LA TOUR.

Va-t'en te plaindre
Au ducque de Bourbon.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE, mettant un genou devant le duc.

Mon duc, mon prince,
Je viens me plaindre à vous.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle,
Que me demandez-vous?

LE COLONEL ET LE CAPITAINE.

Un de vos gardes,
Pour abattre la Tour.

LE DUC, à un de ses gardes.

Allez, mon garde,
Pour abattre la Tour.

Le garde se joint aux deux officiers qu'il suit et l'on marche autour de la Tour, en chantant :

La Tour, prends garde, etc.

LA TOUR.

Nous n'avons garde, etc.

LES OFFICIERS ET LE GARDE, revenant au duc.

Mon duc, mon prince,
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle, etc.

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Deux de vos gardes, etc.

Le eu recommence, jusqu'à complet épuisement de gardes; alors on revient au duc.

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Mon duc, mon prince,
Je viens à vos genoux.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonelle, etc.

LES OFFICIERS ET LES GARDES.

Votre cher fisse,
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Allez, mon fisse,
Pour abattre la Tour.

La Tour refusant de se laisser abattre, la troupe revient.

LA TROUPE, au duc.

Votre présence,
Pour abattre la Tour.

LE DUC.

Je vais moi-même
Pour abattre la Tour.

Alors le duc, puis après lui chacun de ses gardes l'un après l'autre, cherche à pénétrer dans la Tour, c'est-à-dire à séparer les bras des deux jeunes filles, et le vainqueur est proclamé duc.

C'est avec de pareils jeux enfantins, comme avec toutes les petites ballades et rondes qui précèdent ou qui vont suivre, que, de traditions en traditions d'origine inconnue, on a charmé, distrait l'enfance de nos grand'mères, de nos femmes, de nos filles, et c'est ainsi que se perpétueront d'âge en âge les rondes enfantines.

LE PETIT MARI

RONDE POPULAIRE

CLEF DU CAVEAU : 1462.

— DIX-HUITIÈME SIÈCLE —

Mon pèr' m'a donné un mari ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Mon pèr' m'a donné un mari ;
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

D'une feuille on fit son habit ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
D'une feuille on fit son habit ;
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Le chat l'a pris pour un' souris ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Au chat ! au chat ! c'est mon mari !
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Au chat ! au chat ! c'est mon mari !
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Je le couchai dedans mon lit ;

Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Je le couchai dedans mon lit;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

De mon lacet je le couvris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
De mon lacet je le couvris;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Le feu à la paillasse a pris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Le feu à la paillasse a pris;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Mon petit mari fut rôti;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Mon petit mari fut rôti;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Pour me consoler je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme!
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

ANONYME.

LES VENDANGEURS

AIR : Vlà c' que c'est qu' d'aller au bois.

CLEF DU CAVEAU : 627.

Ma mère aux vignes m'envoyit,
Je n' sais comment ça se fit;
En partant elle m'avait dit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille.
Malgré moi Blaise m'amusit...
Je n' sais comment ça se fit.

Malgré moi Blaise m'amusit;
Je n' sais comment ça se fit;
Si poliment il m'abordit!
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille.
Que pour lui mon cœur s'attendrit.
Je n' sais comment ça se fit.

Que pour lui mon cœur s'attendrit;
Je n' sais comment ça se fit.
Il prit ma main et la baisit;
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Mais ma vertu le repoussit...
Je n' sais comment ça se fit.

Mais ma vertu le repoussit,
Je n' sais comment ça se fit,
Si rudement qu'il en tombit;
Travaille, ma fille;
Vendange, grapille;
Mais en tombant il m'entraînit...
Je n' sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit;
Je n' sais comment ça se fit,
Que ni moi ni lui ne s'blessit;
Travaille, bon drille;
Vendange, grapille;
Stapendant le coup m'étourdit...
Je n' sais comment ça se fit.

Stapendant le coup m'étourdit;
Je n' sais comment ça se fit;
Un trait de bon vin me remit:
Travaille, bon drille;
Vendange, grapille;
Et tout à coup ça m'endormit...
Je n' sais comment ça se fit.

Et tout à coup ça m'endormit;
Je n' sais comment ça se fit;
De mon sommeil il profitit:
Travaille, bon drille;
Vendange, grapille;
Pour tous les deux il vendangit...
Je n' sais comment ça se fit.

Pour tous les deux il vendangit;
Je n' sais comment ça se fit;
Si bien de la serpe il agit;
Travaille, bon drille;
Vendange, grapille;
Que mon panier plein se trouvit...
Je n' sais comment ça se fit.

DORNEVAL.

LE CHEVALIER DU GUET

VIEILLE RONDE ENFANTINE

Air connu.

UNE BANDE DE JEUNES FILLES.

Qu'est-c' qui passe ici, si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard
Gai, gai, dessus le quai ?

UNE JEUNE FILLE, représentant le chevalier.

C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Gai, gai, dessus le quai.

LA BANDE.

Que demand' le chevalier,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Une fille à marier,
Compagnons, etc.

LA BANDE.

N'y a pas d' fille à marier,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

On m'a dit qu' vous en aviez,
Compagnons, etc.

LA BANDE.

Ceux qui l'ont dit s' sont trompés,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Je veux que vous m'en donniez,
Compagnons, etc.

LA BANDE.

Sur les une heur' repassez,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Les une heur' sont bien passées,
Compagnons, etc.

LA BANDE.

Sur les deux heur's repassez,
Compagnons, etc.

On augmente à volonté le nombre d'heures.

LE CHEVALIER.

J'ai bien assez repassé,
Compagnons, etc.

LA BANDE.

En ce cas-là, choisissez,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Gai, gai, dessus le quai.

LA PETITE ISABELLE

RONDE DE *NICODÈME DANS LA LUNE*

CLEF DU CAVEAU : 330.

L'autre jour, la p'tite Isabelle,
D' grand matin courait seule au bois.
Un gros loup s'en vint autour d'elle...
V'là qu' la peur la met aux abois.
« A mon s'cours v'nez-vous-en ben vite!

A mon s'cours! » dit-elle en tremblant...
Ah! pauvre p'tite!
Queu tourment!...
Son amant est là qui la guette;

(*En parlant plutôt qu'on ne chante.*) V'là qu'il accourt ben vite. et pis qu'i' li dit

...D'un ton coléreux :
« V'là c' que c'est que d'aller seulette;
Non, mamzelle; il faut aller deux. »

L' loup s'enfuit; la p'tite Isabelle
N'a pus peur comme auparavant.
L' gros Lucas, restant auprès d'elle,
Sait ben profiter du moment.
« Ah! monsieu'! quoi c' qui vous agite?
Ah! monsieu'! qu'est-c' qu' aurait dit ça? »
La pauvre p'tite
S' désola!
Sa maman surprit la pauvrette.

(*Très-vite.*) All' fut si ébahie, si ébahie!... et moi j' sais ben

...Qu'est-c' qui fut honteux!
Si l'on risque d'aller seulette,
On risque encor plus d'aller deux.

Une aut' fois, la p'tite Isabelle
Rencontrit encor son amant;
All' s'enfuit... il court après elle;
All' craignait par trop sa maman :
« Ah! monsieu'! sauvez-vous ben vite!
Monsieu'! si maman voyait ça!
— Non, non, ma p'tite,
J' rest'rai là... »
L'Amour paraît sous la coudrette...

(*Très-vite.*) All' fut saisie d'une peur terrible; mais l'Amour li dit ben poliment :

« ...Quand on va-t-au bois,

Pour n'aller ni deux ni seulette,
L'Amour vient; ça fait qu'on est trois »

LE COUSIN JACQUES (BEFFROY DE REIGNY).

Né en 1757, mort en 1811, le Cousin Jacques est auteur d'une foule d'écrits originaux, comme ses *Lunes*, son *Testament*, qui jouirent du plus grand succès; il n'eut pas moins la vogue comme auteur dramatique. On n'a pas oublié, notamment, son *Nicodème dans la lune*, d'où se trouve extraite cette petite ronde, de même que *Colinette*, que l'on trouvera plus loin. Il faisait lui-même la musique de ses opéras.

LA VIEILLE

ANCIENNE RONDE SÉCULAIRE

AIR connu.

A Paris, dans une ronde,
Composée de jeunes gens,
Il se trouva une vieille
Agée de quatre-vingts ans.
Ah! la vieille, la vieille, la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans.

Il se trouva une vieille
Agée de quatre-vingts ans.
Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant.
Ah! la vieille, etc.

Elle choisit le plus jeune.
Qui était le plus galant.
« Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent. »
Ah! la vieille, etc.

« Va-t'en, va-t'en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent.

— Si vous saviez c' qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant. »
Ah ! la vieille, etc.

« Si vous saviez c' qu'a la vieille,
Vous n'en diriez pas autant.
— Dis-nous donc ce qu'a la vieille ?
— Elle a dix tonneaux d'argent. »
Ah ! la vieille, etc.

« Dis-nous donc ce qu'a la vieille?
— Elle a dix tonneaux d'argent.
— Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement. »
Ah ! la vieille, etc.

« Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement. »
On la conduit au notaire :
« Mariez-moi cette enfant. »
Ah ! la vieille, etc.

On la conduit au notaire :
« Mariez-moi cette enfant.
— Cette enfant ! dit le notaire ;
Elle a bien quatre-vingts ans. »
Ah ! la vieille, etc.

« Cette enfant ! dit le notaire;
Elle a bien quatre-vingts ans.
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement. »
Ah ! la vieille, etc,

« Aujourd'hui le mariage,
Et demain l'enterrement. »
On fit tant sauter la vieille,
Qu'elle est morte en sautillant.
Ah ! la vieille, etc.

On fit tant sauter la vieille,
Qu'elle est morte en sautillant.
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents.
Ah! la vieille, etc.

On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents :
Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
Ah! la vieille, etc.

Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Ah! la vieille, etc.

On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Ah! la vieille, la vieille, la vieille
Avait trompé le galant.

ANONYME.

LE GRAND COLAS

AIR : Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.

CLEF DU CAVEAU : 351.

L'autre jour, le biau Colas,
Au fond d'un bois solitaire,
Vit la fille au gros Lucas
Qui dormait sur la fougère.
Il la tirit par le bras :
« Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère,
Car tout ça n' vous touche pas ;

Hélas!
Vous n' m'aimez pas!

Je rôtis de vos appas,
Vous n'en êtes que plus fière;
Mon cœur pousse des hélas!
Qui feraient fendre une pierre.
Vous m' réduisez au trépas :
Mon p'tit cœur, etc.

Quand vous allais tout là-bas,
Dans les champs de votre mère,
D'œufs durs, de fromage gras
J'emplis votre panetière;
Je vous y donne le bras :
Mon p'tit cœur, etc.

Je n' fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumière,
Tout d'bout comme un échalas,
Je passe la nuit entière;
Mes soupirs font peur aux chats :
Mon p'tit cœur, etc. »

Lison, voulant fuir Colas,
Sentit rompre sa jarr'tière;
Ça l'i fit faire un faux pas :
« Ah! méchant, qu'allez-vous faire?
Vous m' mettrez dans l'embarras :
Je l' vois bien, vous n' m'aimez guère, etc.

Finirez-vous donc, Colas?
J' l'irai dire à votre mère.
Ouf! vous me tordez le bras;
Agit-on de c'te manière?
Quel tourment j'endure, hélas!
Aye! aye! aye! vous n' m'aimez guère, etc. »

Il prit deux baisers ou tras
Sur le sein de la bergère,

Puis il se croisit les bras,
Et resta là sans rien faire.
« Vous êtes donc las, Colas ?
Je l' vois ben, vous n' m'aimez guère,
Car tout ça n' vous touche pas.
Hélas !
Vous n' m'aimez pas. »

DE LA BORDE.

OH! GAI, FRANC CAVALIER!

LA MARGUERITE

VIEILLE BALLADE ENFANTINE

AIR connu.

UNE JEUNE FILLE, s'avançant.

Où est la Marguerite,
Oh ! gai, oh ! gai, oh ! gai,
Où est la Marguerite,
Oh ! gai, franc cavalier ?

LES AUTRES entourant la Marguerite, et tenant sa robe au-dessus de sa tête :

Elle est dans son château ;
Oh ! gai, etc.

LA JEUNE FILLE.

Ne peut-on pas la voir ?
Oh ! gai, etc.

LES AUTRES.

Les murs en sont trop hauts ;
Oh ! gai, etc.

LA JEUNE FILLE.

J'en abattrai un' pierre,
Oh ! gai, etc.

Elle emmène avec elle une des jeunes filles.

LES AUTRES.

Un' pierr' ne suffit pas.
Oh ! gai, etc.

LA JEUNE FILLE.

J'en abattrai deux pierres,
Oh ! gai, etc.

Elle emmène une autre personne.

LES AUTRES.

Deux pierr's ne suffis'nt pas.
Oh ! gai, etc

LA JEUNE FILLE.

J'en abattrai trois pierres,
Oh ! gai, oh ! gai, oh ! gai,
J'en abattrai trois pierres,
Oh ! gai, franc cavalier.

Même jeu jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la jeune fille qui tient la robe.

LA PREMIÈRE JEUNE FILLE, sans chanter.

Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

RÉPONSE.

Un petit paquet de linge blanc.

LA JEUNE FILLE.

Je vais chercher mon petit couteau pour le couper.

V'LA C' QUE C'EST QU' D'ALLER AU BOIS

RONDE A DANSER

Air connu.

CLEF DU CAVEAU : 628.

Tous nos tendrons sont aux abois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois;
Nos bûcherons sont gens adroits.
Quand on va seulette
Cueillir la noisette,
Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Jamais l'Amour ne perd ses droits :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
L'autre jour ce petit sournois
Dormait à l'ombrage
Sous un vert feuillage;
Dorine approche en tapinois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dorine approche en tapinois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois;
Elle dérobe son carquois,
En tire une flèche
Propre à faire brèche,
Dont elle se blessa, je crois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dont elle se blessa, je crois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Depuis ce temps je l'aperçois
Qui pleure, qui rêve;
Morguenne, elle endève.

L'imprudente s'en mord les doigts :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Sa sœur Colette, une autre fois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois,
Craignant qu'un loup dans ces endroits
Ne vînt la surprendre,
Pour mieux s'en défendre,
Prit pour guide un jeune grivois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Prit pour guide un jeune grivois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Mais l'Amour, sûr de ses exploits,
Est de la partie
Sans qu'on s'en défie ;
On croit être deux, on est trois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Lise craignait de faire un choix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
Sa vache s'égare une fois :
La pauvre fillette,
Suivant la clochette,
Dans un taillis trouve un matois :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

Dans un taillis trouve un matois,
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois,
Dont il lui faut subir les lois :
La jeune bergère
Appela sa mère,
Qui ne put entendre sa voix :
V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

FAVART.

IL ÉTAIT UN' BERGÈRE

ANCIENNE RONDE ENFANTINE

AIR connu.

Il était un' bergère,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Il était un' bergère,
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

« Si tu y mets la patte,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton. »

Il n'y mit pas la patte,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Il n'y mit pas la patte,

Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère, en colère,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
La bergère, en colère,
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fut à confesse,
Pour demander pardon,
Ron, ron,
Pour demander pardon.

« Mon père, je m'accuse,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué mon chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué mon chaton.

— Ma fill', pour pénitence,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Ma fill', pour pénitence,
Nous nous embrasserons,
Ron, ron,
Nous nous embrasserons.

— La pénitence est douce,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
La pénitence est douce,
Nous recommencerons,
Ron, ron,
Nous recommencerons. »

ANONYME.

GIROFLÉ, GIROFLA

VIEILLE RONDE ENFANTINE

AIR connu.

Que t'as de belles filles,
Giroflé, girofla :
Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

Ell' sont bell' et gentilles,
Giroflé, etc.

Donne-moi-z'en donc une,
Giroflé, etc.

Pas seul'ment la queu' d'une,
Giroflé, etc.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, etc.

Quoi faire au bois seulette ?
Giroflé, etc.

Cueillir la violette,
Giroflé, etc.

Quoi fair' de la violette?
Giroflé, etc.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, etc.

Si le roi t'y rencontre?
Giroflé, etc,

J' lui f'rai trois révérences,
Giroflé, etc.

Si la rein' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

J' lui f'rai six révérences,
Giroflé, etc.

Si le diabl' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla;
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.

Premier vers de chaque couplet répété avec le refrain et le dernier vers.

A LA FÊT' DU HAMEAU

CLEF DU CAVEAU : 897.

A la fêt' du hameau,
Ah! comm' c'est biau!
Tout's les fillettes
Vont, au son du violon,
Su' l' vart gazon,
Danser en rond.
Tra dera, la, la, la, la, la,
N' faut pas danser comm' ça,
La, la, la, la,
L'amour vous attend là.

Maman, qui n' veut pas d' ça,
M'a dit comm' ça :

« Restez, Suzette. »
Ça m' donnait du tintoin,
J'entendais d' loin
L' joyeux refrain :
Tra dera, la, la, la, la, la, etc

Lubin m' dit sans façon :
« Descends, Suzon,
Vians su' l'herbette ;
Ta mèr' ne l' saura pas.
On dans' là-bas,
N' l'entends-tu pas ?
Tra dera, la, la, la, la, la, etc. »

Maman, pour un moment,
Fort heureus'ment,
M' laissit seulette.
Profitant d' l'occasion,
J' quitt' la maison :
Me v'là dans l' rond.
Tra dera, la, la, la, la, la, etc.

Bon Dieu ! quel agrément !
Comm' c'est charmant,
Sous la coudrette,
D' danser, d' sauter comm' ça ;
Lorsqu'avec ça
On chômait d' ça !
Tra dera, la, la, la, la, la, etc.

V'là qu'en nous en r'venant,
Je n' sais comment,
J' timb' su' l'herbette.
Lubin, en me r'levant,
Rendit vraiment
Mon mal plus grand !
Tra dera, la, la, la, la, la, etc.

Je r'venais tristement,
Tout en boitant,

Dans ma chambrette,
V'là qu' maman m' dit : « C'est bon !
Mamzell' Suzon,
Vous avais donc...
Tra dera, la, la, la, la, la,
N' faut pas danser comm' ça,
La, la, la, la,
L'amour vous attend là. »

DUCRAY-DUMINIL.

LA PETITE THÉRÈSE

RONDE DES *VENDANGEURS*

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 33.

C'est la petite Thérèse,
Qui voudrait du chasselas :
All' en voit beaucoup cheux Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
V'là qu'un soir alle s'échappe
Pour l'y voler du raisin ;
Las ! doit-on mordre à la grappe
Dans la vigne à son voisin ?

Ce sont les moineaux, je gage,
Dit notre homme en ajustant
Un chapiau, comm' c'est l'usage,
Sur un bâton de sarmant.
Les oiseaux, par cette attrape,
S'enfuiront de mon jardin ;
Ils iront mordre à la grappe
Dans la vigne à mon voisin.

Il croyait qu'on intimide
Fillette comme un oisiau ;

Mais bon! rian ne la décide
A fuir devant un chapiau.
Or Thérèse en rit sous cape,
Et le soir nouviau larcin,
All' revient mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

Blaise à la parfin s'apprête
L'i-même à faire le guet;
Du chapiau couvrant sa tête,
I' s' plante au lieu du piquet.
La belle y viant, il la happe
Par son jupon de basin :
« Vous v'nez donc mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin? »

Voilà que Blaise en furie,
Pour la punir comme il faut,
Fait d'abord tant qu'alle crie,
Et puis qu'all' ne sonne mot.
Reste à savoir s'il la frappe...
Contentons-nous du refrain :
N'allons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.

PIIS ET BARRÉ.

THOMAS

RONDE DE *CADICHON*

AIR connu.

CLEF DU CAVEAU : 83.

C'est le biau Thomas
Qu'est passeu de not' rivière;
Les amants n' l'aim'nt pas,

Et les mamans ne l'aiment guère :
S'il passe un garçon,
« Vit'! payez-moi donc...

(*Parlé.*) Allons, allons, payez-moi, et entrez. — Un instant, monsieur Thomas : vous qui êtes si poli, d'ordinaire ! — Payez, ou sinon. — Eh ! v'là vot' payement. »

Mais il passe *gratis* les filles,
Quand ell's sont jeunes et gentilles.
Thomas, vraiment,
Est accommodant.

Avec sa maman,
Alix arrive au passage;
La barque à l'instant,
Touche et s'éloigne du rivage,
Alix dans l' bateau,
La mère au bord d' l'eau :

(*Parlé.*) « Monsieur Thomas, monsieur Thomas, vous m'oubliez. — La mère, l' courant m'entraîne ; je reviendrai. — Ma fille ! ma fille ! — Elle n' court aucun risque. — C'est indigne, c'est indigne ! »

Tout ça s'arrange de la sorte,
Qu'la fille rit et la mèr' s'emporte.
Thomas, vraiment,
Est accommodant.

Il touch' l'aut' bord
Et revient chercher la mère.
On sent ben qu' d'abord
Ell' n' pouvait parler d' colère;
Mais, en arrivant :
« T'nez, v'là vot' argent.

(*Parlé.*) Allons, prenez, que j'aille rejoindre ma fille. — Comm' vous m' regardez ! — Prenez donc, mauvais sujet. — Merci, la mère. — Pourquoi refusez-vous c't argent ? — C'est que...

Vot' fill', qu'est aussi bon' que belle,

A payé pour vous et pour elle. »
Thomas, vraiment,
Est accommodant.

PUJOULX.

LA MÈRE BONTEMPS

RONDE

AIR connu.

— 1785 —

La mère Bontemps
S'en allait disant aux fillettes :
Dansez, mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes;
La fleur de gaieté
Ne croît point l'été :
Née au printemps comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose :
Dansez à quinze ans,
Plus tard, il n'est plus temps.

A vingt ans, mon cœur
Crut l'amour un dieu plein de charmes;
Ce petit trompeur
M'a fait répandre bien des larmes :
Il est exigeant,
Boudeur et changeant;
Fille qu'il tient sous son empire
Fuit le monde, rêve et soupire.
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Les jeux et les ris
Dansèrent à mon mariage;

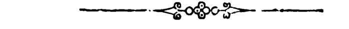
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage :
Mon mari grondait,
Mon enfant criait.
Moi, ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre?
Dansez à quinze ans,
Plus tard, il n'est plus temps.

L'instant arriva
Où ma fille me fit grand'mère.
Quand on en est là,
Danser n'intéresse plus guère :
On tousse en parlant,
On marche en tremblant;
Au lieu de sauter la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote.
Dansez à quinze ans,
Plus tard, il n'est plus temps.

Voyez les amours
Jouer encor près de Louise.
Elle plaît toujours,
Au bal elle serait de mise:
Comme moi pourtant,
Sans cesse on l'entend
Dire et redire à ses fillettes,
Si gentilles, si joliettes :
« Dansez à quinze ans,
Plus tard, il n'est plus temps. »

PH. DE LA MADELAINE.

CHANSONNETTES



TONTON, TONTAINE, TONTON

LE REFRAIN DU CHASSEUR

Air connu.

— 1770 —

Mes amis, partons pour la chasse;
Du cor j'entends le joyeux son.
  Tonton, tonton,
  Tontaine, tonton.

Jamais ce plaisir ne nous lasse,
Il est bon en toute saison.
Tonton,
Tontaine, tonton.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, le vallon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Et jamais, en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long.
Tonton,
Tontaine, tonton.

A l'affût le chasseur se place,
Guettant le lièvre ou l'oisillon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Mais si jeune fillette passe,
Il la prend : pour lui tout est bon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Le vrai chasseur est plein d'audace;
Il est gai, joyeux et luron;
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Mais, quelque fanfare qu'il fasse,
Le chasseur n'est pas fanfaron.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand un bois de cerf l'embarrasse,
Chez sa voisine, sans façon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Bien discrètement il le place
Sur la tête d'un compagnon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand on a terminé la chasse,
Le chasseur se rend au grand rond,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Et chacun boit à pleine tasse
Au grand saint Hubert, son patron.
Tonton,
Tontaine, tonton.

MARION DU MERSAN.

Poëte-amateur du dix-huitième siècle; né en 1718, mort en 1801. Père (nous le croyons) de l'aimable auteur comique et chansonnier de ce nom, si connu de nos jours.

L'AVARICIEUSE

AIR : Philis, plus avare que tendre.

CLEF DU CAVEAU : 512

— DIX-SEPTIÈME SIÈCLE —

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon ;

Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

DUFRESNY.

Auteur spirituel et original de quelques bonnes comédies et de jolies chansons dont il faisait la musique; il était tout à la fois poëte, musicien, architecte et peintre. Né en 1648, mort en 1724. Nous en avons déjà parlé.

LES VENDANGES

AIR : Dans la vigne à Claudine.

CLEF DU CAVEAU : 116.

— 1680 —

Dans la vigne à Claudine
Les vendangeurs y vont;
On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront.
Aux vendangeurs qui brillent
On y donne le pas;
Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas.

Sur la fin de l'automne,
Vint un joli vieillard :

« Si la vendange est bonne,
J'en veux avoir ma part. »
Cette prudente fille
Lui répondit tout bas :
« Vieux vendangeur, grappille,
Mais ne vendange pas. »

Aux vignes de Cythère,
Parmi les raisins doux,
Est mainte grappe amère :
N'en cueillez pas pour vous.
Ce choix, pour une fille,
Est un grand embarras :
La plus sage grappille,
Mais ne vendange pas.

DUFRESNY.

VIVENT LES FILLETTES!

LES AMOURETTES

Air d'Albanèze.

CLEF DU CAVEAU : 624

— 1770 —

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour;
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

Hier, pour Céphise
Je quittai Doris;
Aujourd'hui c'est Lise,
A demain Chloris.

Vivent les fillettes, etc.

J'aime fort ma belle,
Lorsqu'il m'en souvient;
Je lui suis fidèle
Quand son tour revient.

Vivent les fillettes, etc.

On entre au bocage,
Le plaisir vous suit.
On rentre au village,
Eh bien! tout est dit.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour;
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

BERQUIN.

Cette chansonnette, d'une allure si leste et piquante, est chose fort curieuse, comme moment d'oubli, chez un auteur aussi moral, naïf et sentimental que Berquin.

DANS UN VERGER, COLINETTE

CLEF DU CAVEAU : 131.

Dans un verger, Colinette
Vit un jour un beau raisin;
Elle se croyait seulette,
Vite elle y porta la main.
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendait là;
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa.

La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis soupira.

« Ah! ah ! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger :
La faute, belle indiscrète,
Va vous donner à songer. »
En vendange une fillette
Court souvent plus d'un danger.

AUDINOT.

Acteur et auteur dramatique ; on lui doit l'opéra-comique du *Tonnelier*. En 1772, il fonda le théâtre Audinot, qui prit depuis le nom d'Ambigu-Comique, comme celui de Nicolet, son voisin, s'appela plus récemment Théâtre de la Gaité.

SOUS UN SAULE, DANS LA PRAIRIE

CLEF DU CAVEAU : 547

— 1770 —

Sous un saule, dans la prairie,
Un jour, le jeune Colinet
Aperçut la jeune Sylvie
En jupon court, en blanc corset.

Il s'approche et jette sur elle
Un regard tendre et satisfait,
En s'écriant : « Ah ! qu'elle est belle
En jupon court, en blanc corset !

Quels yeux ! quelle bouche vermeille !
Auprès, la rose pâlirait.
Qu'on trouve une beauté pareille
En jupon court, en blanc corset !

Sous une parure brillante,
Vénus n'aurait que l'air coquet;
Mais Sylvie, elle, est séduisante
En jupon court, en blanc corset. »

Tout en raisonnant de la sorte,
Le téméraire entreprenait :
Vous sentez qu'on n'est pas bien forte
En jupon court, en blanc corset.

Que faire donc? quel parti prendre?
Comment résister à l'attrait
Du plaisir qui vient nous surprendre
En jupon court, en blanc corset?

Lui céder?.. oui... mais la sagesse?
Quand l'amour parle, elle se tait,
Et le plaisir seul intéresse
En jupon court, en blanc corset.

Jeunes filles, cette aventure
Vous apprend qu'il est indiscret
De se trouver sur la verdure
En jupon court, en blanc corset.

ANONYME

O MA TENDRE MUSETTE!

AIR de Monsigny.

CLEF DU CAVEAU : 417.

— 1773 —

O ma tendre musette!
Musette des amours!
Toi qui chantais Lisette,

Lisette et les beaux jours !
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son âme
Sentait les mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir.
Hélas ! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur ;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur;
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur !
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

La Harpe.

Le célèbre auteur du *Cours de littérature* avait un très-grand faible pour sa *tendre musette;* il est de fait que cette romance, grâce à l'air de Monsigny, eut, pendant un demi-siècle, un succès prodigieux.

COLINETTE

CHANSONNETTE DE *NICODÈME DANS LA LUNE*

AIR de l'auteur.

CLEF DU CAVEAU : 100.

— 1775 —

Colinette au bois s'en alla,
En sautillant par-ci, par-là;
Trala deridera, trala deridera.
Un biau monsieu' la rencontra,
Frisé par-ci, poudré par-là.
Trala deridera, trala deridera.
« Fillette, où courez-vous comm' ça?
— Monsieu', j' m'en vais dans c' p'tit bois-là,
Cueillir la noisette.
Trala deridera, trala deridera.

(*Parlé.*) — Quoi! toute seule? — Oui, monsieu. — Et vous n'avez pas peur du loup? — Non, monsieu. — Eh bien,

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette,
Gnia pas d'mal à ça. »

A ses côtés l' monsieu' s'en va,
Sautant, comme ell', par-ci, par-là;
Trala deridera, trala deridera.
« Où v'nez-vous donc, monsieu', comm' ça?

(*Parlé.*) — Moi!

J' vais avec vous dans c' p'tit bois-là.
Trala deridera, trala deridera.
Mais, jusqu'au temps qu' nous soyons-là,
Chantons gaiement, par-ci, par-là,

La p'tit' chansonnette :
Trala deridera, trala deridera.

(*Parlé.*) — Mais quoiq' vous fait' donc, monsieu? J' n'aime pas qu'on m' tienn' comme ça par-dessous l' bras! — Eh! pourquoi donc ça?

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette,
Gnia pas d' mal à ça. »

L' monsieu' li dit, quand i' fur'nt là,
« Asseyez-vous su' c' gazon-là.

(*Parlé.*) — Eh pourquoi faire? »

Trala deridera, trala deridera.
Sans résistance il l'embrassa,
Et p'tit à p'tit, *et cætera*...
Trala deridera, trala deridera.
La pauvre fille, en sortant d' là,
Garda l' silence et puis pleura.
Personne ne répète :

Tristement et lentement.

Trala deridera, trala deridera.

(*Parlé.*) « Ah! mon Dieu! queu malheur et queu' honte! oh! si j'avais su ça! — Taisez-vous donc, vous faites l'enfant...

Gnia pas d' mal à ça,
Colinette,
Gnia pas d' mal à ça. »

Pendant queuqu' temps l' monsieu' resta,
Et puis après il décampa,
Trala deridera, trala deridera.
Colinette en vain s' dépita ;
Plus d'amoureux ne s' présenta...
Trala deridera, trala deridera.
Tout comme un' peste on l'évita ;
Pour s' moquer d'ell', chacun chanta

D'vant sa maisonnette :
Trala deridera, trala deridera.

(*Parlé.*) « Ah ! j' vois ben, mais trop tard, disait la pauvre honteuse, en souffrant des maux de cœur,

Qu' gnia qu' du mal à ça,
Colinette,
Qu' gnia qu' du mal à ça. »

COUSIN JACQUES (BEFFROY DE REIGNY.)

AH! PIOU, PIOU, COMME IL ATTRAPE ÇA!

LE COQ DU VILLAGE

Musique de l'auteur.

— 1787 —

Y a dans not' village,
Ah ! piou, piou ! comme il attrap' ça !
Un beau berger volage
Qui rôd' par-ci, par-là,
Pour cajoler les filles
Et pour leur en conter ;
Toujours les pus gentilles
Finiss'nt par l'écouter.
Oh ! c'est un garçon !
Dam ! c'est un garçon,
C'est un lutin, c'est un démon.

C'est le coq du village !
Ah ! piou, piou ! comme il attrap' ça !
La fill' la pus sauvage
N' peut pas li r'fuser ça.
Comment peut-on défendre
Ce que l' cœur veut donner?

Faut ben, avant de s'rendre,
Gronder, puis pardonner.
Oh! c'est un garçon, etc.

L'aut' jour, à la fontaine,
Ah! piou, piou! comme il attrap' ça!
De la tendre Clymène
A Thémire il passa,
De Thémire à Lisette,
De Lisette à Doris,
De Doris à Suzette,
De Suzette à Chloris.
Oh! c'est un garçon, etc.

Je m' disais en moi-même :
« Ah! piou, piou! comme il attrap' ça!
Son audace est extrême ;
Mais je n' f'rai pas comme ça.
Qu'il vienne avec mystère
M' demander mon bouquet;
Y m' trouv'ra pus sévère,
Car, moi, j' l'y r'fus'rai net.... »
Oh! c'est un garçon, etc.

Y prend ma main blanchette...
Ah! piou, piou! comme il attrap' ça!
En m' disant : « Ma poulette,
Donn'-moi donc c'te fleur-là?
— Nenni, fis-je, ma rose!
Maman m' dit d' la garder;
Si c'était autre chose,
J' pourrions p't-êt' l'accorder. »
Oh! c'est un garçon, etc.

En vain j' veux la défendre...
Ah! piou, piou! comme il attrap' ça!
L' fripon, au lieu d' m'entendre,
Prend ma rose et s'en va...
Aisément on devine
Qu' j'eus lieu de m' fâcher d' ça;

Car j' n'ons gardé qu' l'épine,
Qui m' blesse d'puis c' temps-là...
Oh ! c'est un garçon, etc.

« Vois-tu, m' dir'nt les fillettes,
Ah ! piou, piou ! comme il attrap' ça !
Tu t' moquais d' nous, pauvrettes,
A présent, qu' dis-tu d' ça?
C't' épin' dont tu fais rage
Nous en a fait autant ;
Tout's les fill's du village
Ont pareil accident... »
Oh ! c'est un garçon !
Dam ! c'est un garçon,
C'est un lutin, c'est un démon !

DUCRAY-DUMINIL.

ERMITE, BON ERMITE

CLEF DU CAVEAU : 205.

— 1797 —

Ermite, bon ermite,
Réveillez-vous et tôt ;
Ouvrez, ouvrez bien vite,
C'est le petit Pétro.
Dès le matin il chante,
Il chante jusqu'au soir;
Il a l'âme contente,
Sitôt qu'il peut vous voir :
Ermite, bon ermite,
Réveillez-vous et tôt,
Ermite, bon ermite,
Ouvrez bien vite
Au pauvre Pétro.

Un beau jour, je l'espère,
Pour finir mon souci,
A votre ministère
J'aurai recours aussi :
Avec gente fillette
Je veux me marier,
Tenant la main d'Annette,
Je viendrai vous crier :
Ermite, bon ermite,
Réveillez-vous et tôt
Ermite, bon ermite,
Mariez vite
Le pauvre Pétro.

Après le mariage,
Pétro vous le promet,
Toujours à l'ermitage
Il portera son lait :
Pour faire le voyage
Alors nous serons deux;
Moi, d'avance je gage
Qu'il n'en ira que mieux...
Ermite, bon ermite,
Réveillez-vous et tôt,
Ermite, bon ermite,
Ouvrez bien vite
Au pauvre Pétro.

SEWRIN.

Chansonnier spirituel; auteur d'une foule de vaudevilles et d'opéras-comiques ayant joui d'un grand succès, mais oubliés de nos jours. Les morts vont vite.

FIN.

TABLE

PAR SÉRIES ET PAR ORDRE DE PAGINATION

DE TOUTES LES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

I. — VIEILLES CHANSONS POPULAIRES.

2. — CANTIQUES ET COMPLAINTES.

3. — CHANSONS POUR RIRE.

4. — ROMANCES.

5. — CHANSONS A BOIRE.

C. — ARIETTES.

7. — CHANSONS BADINES.

8. — CHANTS GUERRIERS.

9. — CHANSONS.

10. — RONDES POPULAIRES.

11. — CHANSONNETTES.

FIN DE LA TABLE DES CHANSONS.

TABLE DES AUTEURS

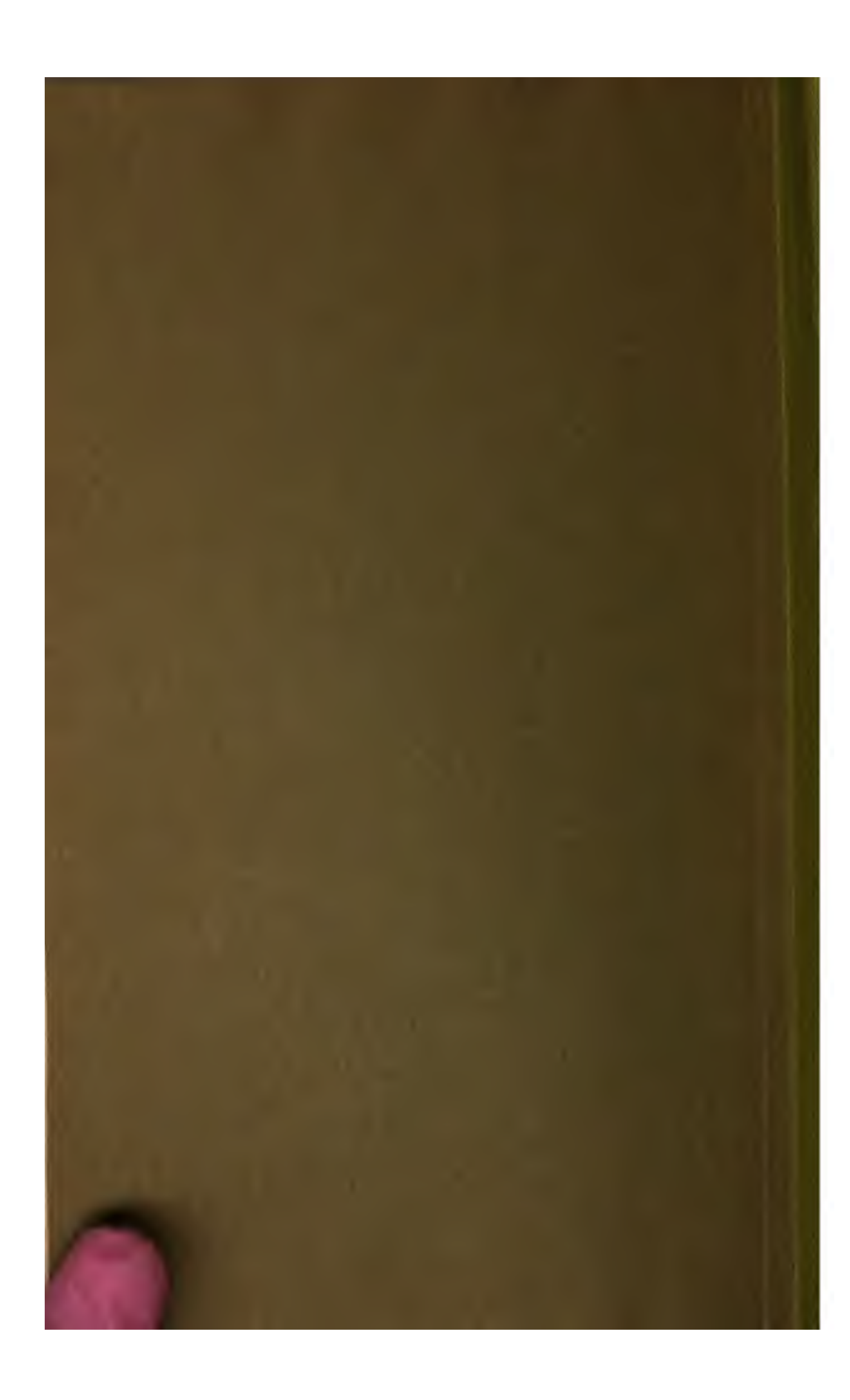
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.








AUG 28 1934

